// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

THE WARLOCKS
ALLAH-LAS
BANDIT BANDIT
LARKIN POE
VOX LOW
BRUIT NOIR

THE KILLS

DEVO
ELLIOTT SMITH
SLEAFORD MODS
HANK WILLIAMS
BRIAN SETZER
PRINCE

MES DISQUES A MOI
PHILIPPE MARIE

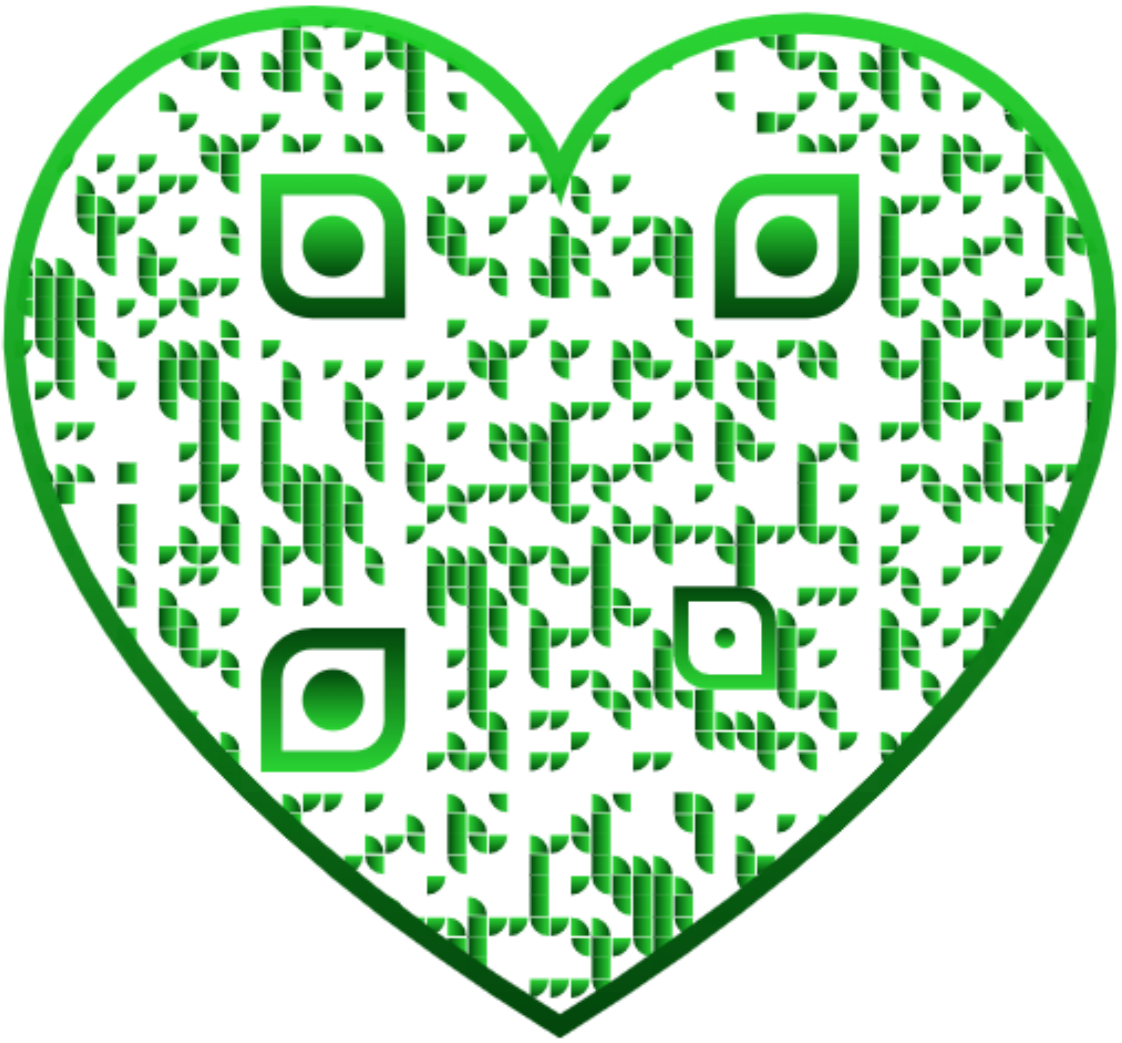
THE ROLLING STONES
L'ULTIME RAZZIA ?

INTERVIEW
KEITH RICHARDS

NOVEMBRE 2023
N°675 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 675 - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



DENON®

Écouteurs True Wireless Denon PerL

Créez un profil sonore personnalisé grâce à la technologie Acoustique Adaptative Masimo (AAT) pour un son optimisé spécialement pour vous.

En savoir plus sur denon.com

Edito

Nous nous sommes tant aimés

Les Rolling Stones en couverture de Rock&Folk.
Comme une sensation de déjà-vu ? L'habitude est tenace. Des trésors de créativité ont été déployés au fil des années afin de trouver une façon neuve de les présenter. Aux premières loges de ce spectacle, Rock&Folk les a suivis de près, les observant avec affection, mais sans jamais être dupe.

Dès le n°6 en avril 1967, sur une superbe photo de Gered Mankowitz, le journal titre déjà "L'Histoire Des Stones", comme si elle pouvait *déjà* être résumée. Elle ne faisait pourtant que commencer pour le magazine.

N° 22, en novembre 1968, on s'interroge : "Où Vont Les Stones ?"

N°31, août 1969. "La Fin D'un Rolling Stones. Mick Jagger : Adieu Brian".

N°38, mars 1970. Mick Jagger au cinéma.

N°46, novembre 1970, aucun titre, Jagger en concert photographié par Jean-Pierre Leloir se suffit à lui-même.

N°51, avril 1971. Même concept. L'ubiquité du groupe est totale.

N°61, février 1972, c'est au tour de Keith, avec cette exclusivité folle : "Les Stones Au Soleil".

N°65, juin 1972. *Très très très* gros plan de Jagger par Dominique Tarlé.

N°81, octobre 1973. *Re-trèès* gros plan de Mick. Le concept semble avoir plu.

N°96, janvier 1975. Keith Richard (sans le s) seul en couverture.

N°98, mars 1975. Deux mois après à peine. Le ton change : "L'Adieu Des Stones".

N°113, juin 1976. Plus d'un an entre deux couvertures Stones ! Le numéro propose un "Spécial Stones" de circonstance.

N°117, octobre 1976. Les Stones à Knebworth et Keith Richards arbore de superbes lunettes noires.

N° 139, août 1978. Retour de Jagger en gros plan. "Rolling Stones L'Amour Toujours".

N°146, mars 1979. Keith Richards enturbané et lunettes noires.

N°150, juillet 1979. Brian Jones est mort il y a dix ans, on commence à regarder dans le rétro.

N°179, décembre 1981. Tournée US, on découvre un Mick joggeur.

N°185, juin 82. Keith clope au bec par Lynn Goldsmith et une interview. Le mois suivant, c'est au tour de Mick en anorak jaune, n°186.

N°204, janvier 1984. Tentation people. Mick et Jerry Hall. "Rockers Au Cinéma".

N°217, mars 1985. Un an sans rien et un Jagger hilare et cravaté, photographié par Annie Leibovitz.

N°257, novembre 1988. "Stone Alone". Keith par Gassian.

N°303, novembre 1992. Quatre ans (!) plus tard, "En Studio Avec Keith".

N°306, février 1993. "De L'Art D'Etre Mick Jagger En 1993".

N°322, juin 1994. Les Stones sur un bateau.

N°325, septembre 1994. Trois numéros plus tard à peine, Keith et Mick en noir et blanc.

N°362, octobre 1997. Les quatre Stones hilares, en noir et blanc encore.

N°377, janvier 1999, Keith seul. "Le Prince Des Ténèbres".

N°412, décembre 2001. Mick devant son nom écrit en énorme.

N°441, mai 2004. Dossier riffs d'enfer. Keith et éclairs en couverture.

N°449, janvier 2005. "Stones Extravaganza!" Keith, Mick et… Brian.

N°466, juin 2006. Les Stones de nouveau quatre, en noir et blanc.

N°488, avril 2008. Neuf langues logos pour la sortie de "Shine A Light" de Scorsese.

N°508, décembre 2009. "Satanic Stones". Mick Jagger par Dominique Tarlé.

N°514, juin 2010. Hole, Muse et Keith !

N°521, janvier 2011. Keith (jeune) et Paul (jeune aussi) : "Un Stones Et Un Beatles Pour Les Fêtes" !

N°544, décembre 2012. Mick et Keith bras dessus, bras dessous. "Gonzo Stones. Les Patrons Sont De Retour !".

N°569, janvier 2015. "La Bible Satanique", avec la photo tirée du 45 tours de "Jumpin' Jack Flash".

N°575, juillet 2015. "Sticky Fingers" est réédité et les cinq Stones avec Mick Taylor sont à la une.

N°578, octobre 2015. Trois mois plus tard, on retrouve Keith chapeauté et voûté sur sa Telecaster : "Poèmes Pour Keith".

N°611, juillet 2018 : Keith et Mick, colorisés. "Devoir D'Inventaire". Ça sent le sapin.

N°624, août 2019. Injustice réparée ? Brian Jones seul en couverture.

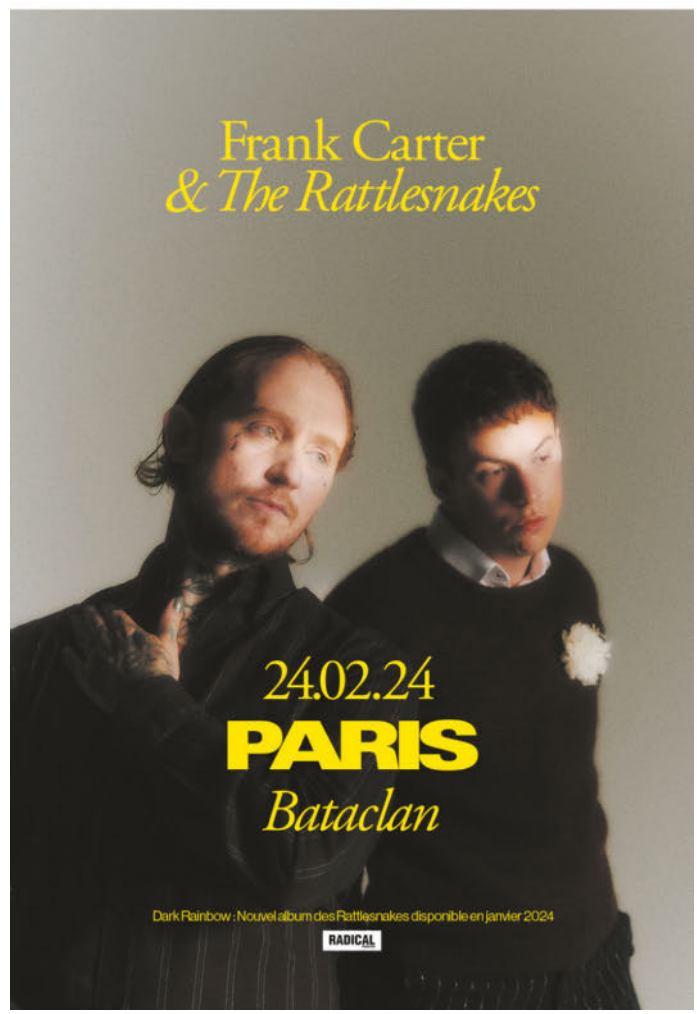
N°629, janvier 2020. Injustice réparée ? Ronnie Wood seul en couverture.

N°660, août 2022. "Les Stones Et La France". Le groupe est saisi sur les Champs-Elysées par Jean-Marie Périer.

N°675, novembre 2023. "L'Ultime Razzia".

A suivre ?

VINCENT TANNIERES



ALLEZ LEUR PARLER DE LA RETRAITE À 64 ANS.

THE ROLLING STONES

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rock & folk radio

Télécharger l'application rock & folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écouter sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 675

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Eric Delsart **PHILIPPE MARIE** 10

Tête d'affiche

Romain Burrel **ALLAH-LAS** 14

Alexandre Breton **THE WARLOCKS** 16

Jérôme Reijasse **VOX LOW** 18

Charles Ficat **LARKIN POE** 20

Romain Burrel **BANDIT BANDIT** 22

Stan Cuesta **BRUIT NOIR** 24

En vedette

Alain Orlandini **PRINCE** 26

Géant Vert **BRIAN SETZER** 30

Vianney G. **SLEAFORD MODS** 34

Léonard Haddad **ELLIOTT SMITH** 38

Eric Delsart **THE KILLS** 42

Jérôme Soligny **DEVO** 48

Story

Nicolas Ungemuth **HANK WILLIAMS** 54

En couverture

Eric Delsart, Thomas E. Florin, Jérôme Soligny, Eric Jean-Jean

THE ROLLING STONES 60

La vie en rock

Patrick Eudeline **WILLIAM SHELLER** 68

Photo Russ Harrington-DR

30 Brian Setzer

60 The Rolling Stones

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : MARK SELIGER (DR)

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 073 DISQUES 074 REEDITIONS 084 REHAB' 088 VINYLES 090 DISCOGRAPHISME 092 QUALITE FRANCE 094 HIGHWAY 666 REVISITED 096 ERUDIT ROCK 098 ET JUSTICE POUR TOUS 100 FILM DU MOIS 102 CINEMA 103 SERIE DU MOIS 105 IMAGES 106 BANDE DESSINEE 108 LIVRES 109 LIVE 110 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4ème trimestre 2023. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

“Ben Swank, veux-tu m’épouser ?”

Album de l’année

Bientôt la fin de l’année. Et pour moi, l’album de l’année est toujours “Fuse” d’Everything But The Girl. Pour les titres “Run A Red Light”, “Caution To The Wind”, pour “No One Knows We’re Dancing”. Et enfin pour tous les titres. Une merveille.

JEAN-FRANÇOIS MILLET

Synchronicité

Et ainsi, à propos de *prémonition* (cf. courrier des lecteurs du mois dernier), voici ce que Nick Cave relatait dans “One More With The Feeling” (film postérieur au drame qui s’était abattu sur l’Australien en 2015 avec la mort accidentelle de son fils Arthur et que je viens de visionner, dans une curieuse synchronicité). Cave se livre : *“Souvent, les chansons semblent annoncer des événements, un peu comme les rêves. Elles sont parfois prémonitoires. Susie* (sa femme, nda) *est très superstitieuse au sujet de mes chansons. Elle craint toujours qu’elles annoncent des catastrophes. Mais comme je l’ai dit, je ne suis pas le seul à faire ça, même si j’écris un certain genre de chansons qui sont empreintes d’anxiété, de peur et d’angoisse à tous les niveaux, alors elles peuvent annoncer... certains événements”.*

FRANÇOIS JACQUES

Very sur

Il y a quelques mois, pendant la nuit, tous mes voisins ont été cambriolés (dont une vieille dame de 82 ans qui a été réveillée par un type cagoule-lampe frontale fouillant dans ses armoires), et cette nuit-là, j’ai été épargné. J’aime imaginer depuis, que c’est grâce au coffret “P. U. L. S. E.” de Pink Floyd qui clignote dans la nuit à travers ma baie vitrée depuis des années (la pile se change facilement).

LAURENT SANCKO

Belles découvertes

Ce n’est pas parce que ça semble évident qu’il ne faut pas le dire. Alors je le dis : des années sur une célèbre plateforme à écouter toujours plus ou moins la même chose, des propositions de découvertes algorithmiques parfois intéressantes, souvent anecdotiques. Et mes plus belles découvertes dans ma boîte aux lettres, dans les pages de R&F (merci à tout jamais pour The Sadies et Midlake). Alors en ce samedi matin, j’attends du facteur qu’il me dépose mon mensuel unique et préféré. Youpi.

LAËTITIA

Vous avez quatre heures

Le label rock se détermine avant tout avec le premier album, voire le premier single (ici, mettez tous les noms qui vous viennent à l’esprit) reçu comme un uppercut, non ? Cette boule de joie ou de rage pure, ce condensé de frustration, d’énergie, de fraîcheur, de volonté de faire table rase, de ce qui permet d’écrire des chansons définitives gravées dans la chair, des décharges de tout ce que vous voudrez. Il ne peut en être autrement. D’ailleurs beaucoup s’arrêtent là. Derrière l’explosion initiale, il n’y a plus rien. The Sadies, PJ Harvey, The Milk Carton Kids, The Underground Youth, The Bevis Frond, Rancid, Purling Hiss... Nombre d’albums récents encensés par R&F sont produits par des artistes qui, comme disait ma grand-mère, ne sont plus des lapereaux de six semaines. Ces gens ne se préoccupent plus de savoir s’ils sont rock, voire ne l’ont jamais été pour certains. Ils écrivent pourtant des chansons appréciées par R&F et ses lecteurs, et même parfois des chefs-d’œuvre. Et alors ? Rien, effectivement, mais ceux-là sont-ils compatibles avec... disons... “That’s All Right (Mama)” ? Et tout le reste, c’est quoi ? Le rock serait-il rattaché à une forme de musique corporellement évidente et dont l’essence serait par nature indéfinissable ? Vous avez quatre heures.

LAURENT SARROTE

Rare

Quatre femmes sur les cinq dernières couvertures de R&F, j’ai l’impression que c’est plutôt rare non ?

ERIC F.

Proposition honnête

Jesus Lizard, Neil Young, MC5, Link Wray, Plastic Cloud... Ben Swank, veux-tu m’épouser ?

YARDBIRD

J’aimerais aimer Wilco

J’ai écouté... suis pas du genre à dénigrer sans connaître. C’est agréable, ça se laisse écouter, mais voilà, quand c’est fini, ça ne me manque pas, ça ne me demande pas d’appuyer sur replay, ça ne m’évoque pas grand-chose. Tout au plus comme une chouette BO d’un film qu’on a aimée, qu’on a achetée et puis qu’on écoute qu’une fois parce que sans les images, c’est pas pareil. Pourtant, je ne pense pas être sectaire, de Crass à Fauve, en passant par Eels, Weezer, Zappa et mille autres, mais Wilco, voilà, j’vais retenter dans six mois, parce que des fois, les choses ont besoin de mûrir, mais j’ai (ré)écouté “Yankee Hotel Foxtrot” récemment pour la troisième fois et je suis toujours incapable d’en retenir un bout, d’en fredonner une mélodie. Pourtant, j’aurais bien aimé aimer.

PUNK80’S

Impatient

Bien sûr, j’attends avec impatience le dernier Rolling Stones. D’abord parce que c’est un Rolling Stones. Et puis parce que c’est mon adolescence qui revient. Que j’espère toujours ressentir à nouveau ce frisson, celui de “Brown Sugar”, de “Jumpin’ Jack Flash”, “Gimme Shelter” et d’autres. Comme beaucoup, je les ai connus par “(I Can’t Get No) Satisfaction” et je n’aurais jamais imaginé qu’ils pouvaient faire encore mieux. Qu’il y avait un autre groupe que les Beatles (depuis j’en ai découvert, mais à cette époque ils écrasaient tout). Aujourd’hui tous ses membres ont 80 ans, à part bien sûr ceux qui sont morts (les puristes diront qu’il y a des ex toujours vivants) : donc c’est sans doute leur dernier opus. Même si sur le clip d’ “Angry”, ils ont manifestement 30 ans. Alors bon ou mauvais (il ne sera pas entièrement mauvais, ça serait terrible), il est une des meilleures nouvelles de cette presque fin d’année, avant que les canicules ne nous consument.

ANTOINE GRISONI

Maturité

Vous avez raison, les vieux punks portent bien les rides. D’un autre côté, il y en a que ça arrange bien, non ? Finalement, Chrissie et Iggy sont dans les plus vieux punks de Paris ! Qui aurait pu imaginer ça il y a quarante ans !

PHIL (pas celui qui habite au-dessus du parc monceau, entre les grilles et les arceaux)

Inoubliable

Stoned souvenir, j’ai vu les Stones à 19 ans ! 3 septembre 1973, The Rolling Stones à la patinoire de Mannheim. J’ai 19 ans et je traverse l’Europe avec Inter-Rails, formule SNCF, un mois de balade avec un forfait généreux. La veille, mon copain et moi sommes en Italie. Je feuillette une revue rock et je tombe sur la tournée Stones. Les Pierres seront à Mannheim demain. C’est la tournée de l’album “Goats Head Soup” avec “Angie” et “Star, Star”... La tournée est complète, plus aucune place dans toute l’Europe... Direction la gare et rails pour Mannheim en Allemagne. Le lendemain, 17 h, jour des hostilités, nous sommes devant la patinoire, les poches vides, sans billets... Ça fourmille de beautiful people... Et voilà, l’un après l’autre, nous avons trouvé des billets, au prix normal. Incroyable. Je ne vais pas narrer le spectacle, ça reste gravé pour des milliers d’années... Depuis je les ai revus cinq fois. Au fait, c’est quand la prochaine tournée ?

STIANCHRIS DE SÉLESTAT

Inflation

Hello ! J’achète des disques, vinyles ou CD, depuis près de quarante-cinq ans. Aujourd’hui, à chaque achat, j’ai la nette impression de me faire avoir. Bientôt, je n’aurai plus vraiment les moyens d’en acheter... R&F ne pourrait-il pas consacrer un dossier à cette immense gabegie ? Question subsidiaire : pourquoi bon nombre d’artistes ou de groupes actuels ne se sentent-ils pas révulsés à l’idée de fourguer leur came à des prix aussi exorbitants ?

DENIS DARGENT (BELGIQUE)

Cocorico Rock

Bonjour à tous, juste quelques mots pour vous signaler la prochaine sortie en CD, sur le label français Bad Reputation, en version remasterisée, du premier album du groupe Ganafoul : “Saturday Night”, sorti initialement en 1977. C’est un groupe français, de Lyon je crois, qui chante en anglais, je vous invite à écouter cet album et vous m’en direz des nouvelles, ils n’ont rien à envier aux groupes anglo-saxons de l’époque, c’est du super, dans un style hard-rock (and roll). Le titre “Saturday Night” à lui tout seul vous convaincra direct. Le CD comporte aussi le EP live “Route 77”. Bonne écoute et bonne continuation.

YVES

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Mike Oldfield's TUBULAR BELLS

EN CONCERT

Une célébration du 50ème anniversaire de l'album culte

13 février 2024 - Théâtre Fémina, Bordeaux

15 février 2024 - Salle Pleyel, Paris

Billets disponibles sur aegpresents.fr

Une production Senbla, Feet Up And Listen Production et AEG Presents France

rock&folk

AEG PRESENTS

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

Algiers

Photo Ebru Yildiz-DR

ALGIERS
"Shook", augmenté de six morceaux, contenant faces B, versions alternatives et live, a bénéficié d'une édition Deluxe, les Américano-Anglais défendront leur post-punk au Molotov de Marseille le 27 octobre.

DEVENDRA BANHART
Le barbu américano-vénézuélien interprétera son onzième album "Flying Wig" en novembre le 14 au Grand Rex à Paris, et le 18 au Transbordeur à Lyon.

BIG THIEF
Après "Vampire Empire", le quatuor new-yorkais vient de révéler la face B du single "Born For Loving You" qui est paru au format vinyle 45 tours le 20 octobre.

BLACK BOX REVELATION
Les rockers belges seront à la Maroquinerie (Paris) le 25 octobre. L'occasion de (re)découvrir "Poetic Rivals" paru en mars dernier.

WILL BUTLER
L'ex-bassiste, et frangin de Win le leader d'Arcade Fire, jouera son dernier-né éponyme aux côtés des Sister Squares le 15 novembre au Café de la Danse à Paris.

CENTRAL PARK
L'historique parc new-yorkais sera fermé jusqu'en avril 2024 à la suite des dommages causés par les piétinements de la foule venue assistée aux concerts des Red Hot Chili Peppers et Fugees lors du Global Citizen Festival en septembre dernier.

CREAM
Ginger Baker, Pete Brown, Paul Rodgers, Joe Bonamassa, Bernie Marsden, Bobby Rush, Deborah Bonham (sœur de John), Malcolm Bruce (fils de Jack)… font partie des personnalités qui ont apporté leur contribution à l'hommage au supergroupe londonien. "Heavenly Cream – An Acoustic Tribute To Cream" sera en vente le 3 novembre.

CROC' THE ROCK FESTIVAL
La douzième édition accueillera Shame, The Underground Youth, The Jackets, Life, Unschooling, Ditz, du 26 au 28 octobre Salle de l'Etang à Etagnières (Suisse).

MAC DEMARCO
Admirateur depuis toujours de l'interprète de "Dolce Vita" Ryan Paris, le workaholic jovial s'est fendu du "Simply Paradise" en sa compagnie.

DAFT PUNK
Le bien intitulé "Random Access Memories (Drumless Version)" commémorera les dix ans du classique du duo casqué. Les réinterprétations des hits tels que "Get Lucky", "Fragments Of Time", sans batterie donc, seront à entendre dès le 17 novembre.

DIRE STRAITS
Pour le trentenaire de son premier opus, le groupe de Mark Knopfler s'offre "Dire Straits The Live Albums 1978/ 1992", coffret cartonné en couleur. En format 12 vinyles LP ou 8 CD contenant un livret 16 pages, il sera en vente le 3 novembre.

BOB DYLAN
Le barde révélera le 17 novembre la version augmentée de "At Budokan", live capté en 1979, sous l'en-tête "The Complete Budokan".

CESARIA EVORA
Un documentaire consacré à *La Diva aux pieds nus* produit par Ana Sofia Fonseca sera en salles le 22 novembre prochain.

BRYAN FERRY
Le chanteur de Roxy Music annonce la réédition Deluxe de "Mamouna" (1994), pour le cinquantenaire de sa carrière solo. Comprenant l'album original, le disque studio inédit "Horoscope" et celui de dix titres "Mamouna Sketches" au format 2 LP, 3 CD, elle sera dans les bacs le 17 novembre.

FESTIVAL BBMIX
Pour la 18ème fois, le Festival BBmix aura lieu les 24 et 25 novembre au Carré Belle-Feuille (Boulogne Billancourt). Au programme : A Certain Ratio, Arab Strap, Witch (featuring Jacco Gardner), La Féline…

JOHNNY HALLYDAY
"Johnny Hallyday : L'Exposition" marquera l'arrêt à partir du 22 décembre et jusqu'au 19 juin 2024 à Paris Expo pavillon 2.1 (Porte de Versailles). Immersion totale à travers les instruments de musique, les vêtements et costumes et décors de scène, les disques, les objets personnels, les lieux (bureau)… de l'icône disparue.

HARLEY-DAVIDSON
Pour ses 120 ans, la mythique marque de moto fêtera l'événement en concert à l'Olympia le 6 novembre avec Yarol Poupaud, Little Bob, Norbert Nono Krief, Johnny Gallagher… et Manu Lanvin aux manettes.

JIM HENDRIX
"Jimi Hendrix Experience: Hollywood Bowl August 18, 1967", live inédit, verra le jour en vinyle, CD et digital. Produit par Janie Hendrix, Eddie Kramer et John McDermott, il sera en vente le 10 novembre prochain.

MADNESS
"Theatre Of The Absurd Presents C'est La Vie" est le treizième opus des Britanniques originaires de Camden. Les quatorze nouveaux titres seront écoutables le 17 novembre prochain.

BOB MARLEY
Kingsley Ben-Adir interprétera le rôle du plus célèbre jamaïcain, chanteur et musicien de reggae dans le biopic "Bob Marley: One Love" prévu en 2024. En amont, l'ouvrage de la photographe Kate Simon "Rebel Music: Bob Marley & Roots Reggae" renfermant plus de 400 clichés bénéficiera d'une réédition pour célébrer le jubilé de "Catch A Fire". Avec la contribution de Lenny Kravitz, Keith Richards… En librairie le 7 novembre.

GYPSY MITCHELL
Le guitariste, pionnier du gospel funk, Gypsy Mitchell (71 ans) originaire de Dallas vient de révéler un premier single solo "Movin' (Down The Highway)".

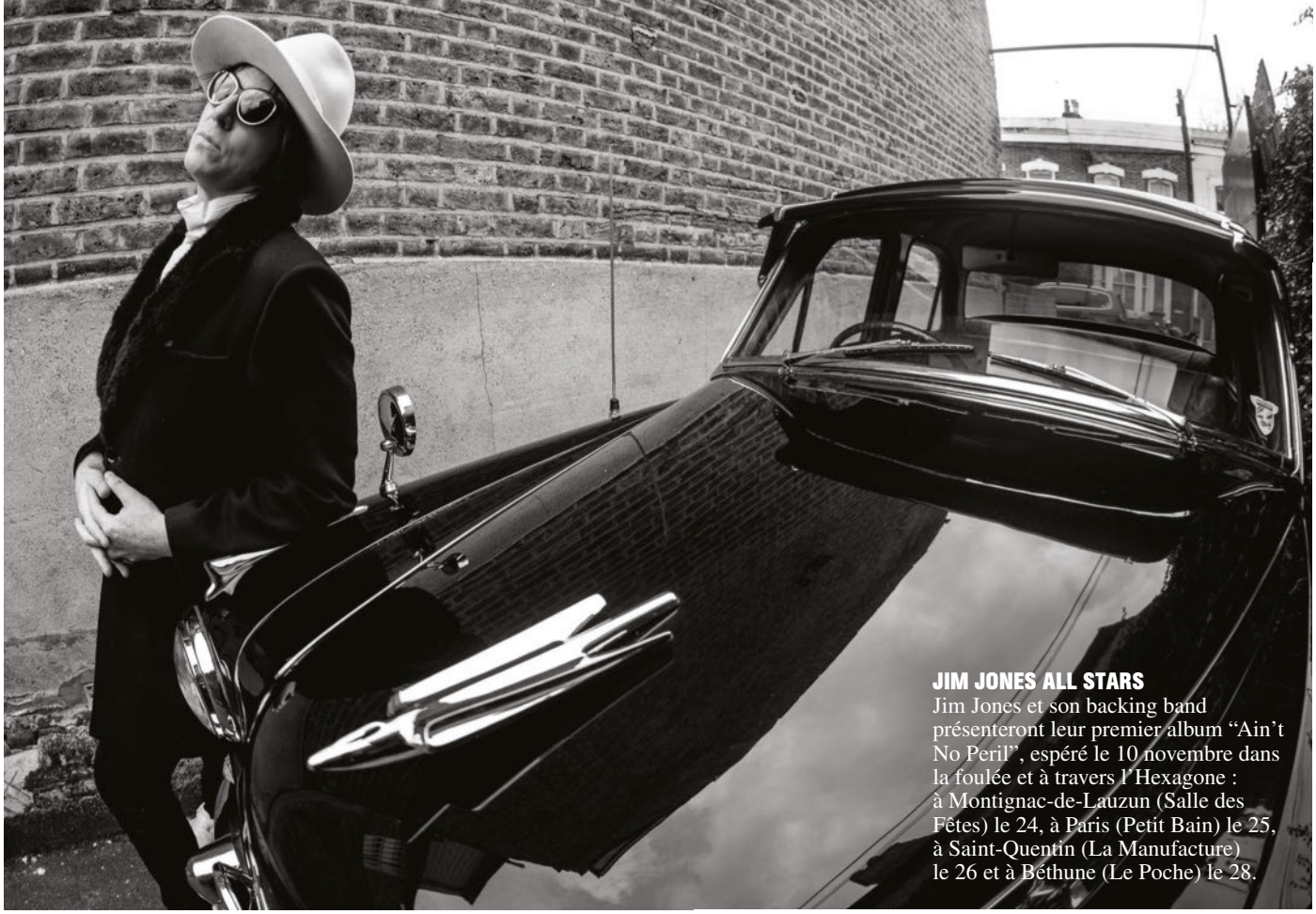


Photo Jeff Pitcher-DR

JIM JONES ALL STARS
Jim Jones et son backing band présenteront leur premier album "Ain't No Peril", espéré le 10 novembre dans la foulée et à travers l'Hexagone : à Montignac-de-Lauzun (Salle des Fêtes) le 24, à Paris (Petit Bain) le 25, à Saint-Quentin (La Manufacture) le 26 et à Béthune (Le Poche) le 28.

MURDER CAPITAL
Les Irlandais promouvront leur second opus "Gigi's Recovery" à Nîmes au Paloma le 22 octobre et le 31 au Transbordeur à Villeurbanne.

NECK DEEP
Les trublions de Wrexham (Pays de Galles) feront escale à Paris pour insuffler leur pop punk à la Machine Du Moulin Rouge le 6 novembre.

DOLLY PARTON
Steve Perry, John Fogerty, Kid Rock, Steve Nicks, Joan Jett & The Blackhearts, Emmylou Harris font partie de la pléthore d'artistes qui ont prêté main-forte à la rockeuse. "Rockstar" sera à découvrir le 17 novembre.

PITCHFORK FESTIVAL
Bar Italia, Crumb, Militarie Gun, Cumgirl8, Dream Wife, Girl And Girl, Weyes Blood et bien d'autres encore se relayeront sur différentes scènes parisiennes durant sept jours du 6 au 12 novembre (pitchforkmusicfestival.fr).

Photo DR

Neck Deep

PRISCILLA PRESLEY
"Elvis And Me"(paru en 1985), mémoires de l'ex d'Elvis et mère de Lisa Marie, a été adapté pour le cinéma par la réalisatrice Sofia Coppola. "Priscilla" sera projeté en salles à partir du 3 novembre.

QUEEN
David Rassent jette un pavé dans la mare : "Queen", mille pages. Retour définitif sur l'œuvre, la personnalité des protagonistes et leur apport à la musique. En librairie aux éditions Le Mot Et le Reste le 27 octobre.

ROMY
Romy Madley Croft, membre fondateur du trio londonien The XX, présentera son premier solo "Mid Air" au Cabaret Sauvage le 9 novembre.

STROKES
Le sobrement titré "The Songs Of Room On Fire: A Tribute To The Strokes" est le mini-album hommage aux rockers new-yorkais. Il sera dans les bacs le 10 novembre prochain.

ROGER WATERS
"The Dark Side Of The Moon Redux" est la nouvelle mouture de l'ex-musicien et chanteur du chef-d'œuvre planétaire de Pink Floyd. Elle est disponible depuis le 6 octobre, en LP, CD et digital.

FRANK ZAPPA
Le coffret "Over-Nite Sensation (50th Anniversary)" renfermera 4 CD + Blu-ray, contenant 88 titres dont 53 inédits avec versions alternatives, un live inédit capté le 23 mars 1973 au Hollywood Palladium, photos, notes. Le tout sera en vente le 3 novembre.

Condoléances

Julian Bahula (batteur, compositeur sud-africain, Fela Kuti, Hugh Masekela), **Brendan Croker** (musicien anglais, The Notting Hillbillies avec Mark Knopfler, Eric Clapton…), **Richard Davis** (contrebassiste américain), **Lou Deprijck** (interprète, compositeur et producteur belge, "Ça Plane Pour Moi"), **Charles Gayle** (multi-instrumentiste américain de free-jazz), **François Glorieux** (pianiste, compositeur, arrangeur belge, Michael Jackson), **Thomas Haller Buchanan** (artiste, auteur, illustrateur américain), **Terry Kirkman** (musicien et compositeur américain, The Association), **John Marshall** (batteur britannique de jazz-fusion, Arthur Brown, Soft Machine…), **Dominique Perrier** (musicien, compositeur français de musique électronique, Jean-Michel Jarre, Space Art, Stone Age), **Kent Stax** (batteur américain, Scream), **Roger Whittaker** (chanteur et compositeur britannique).

Le meilleur dealer de la place parisienne

PHILIPPE MARIE

Son bureau, situé au 34, boulevard Saint-Michel à Paris, surplombe les rayons de disques de Gibert Joseph, lieu de passage incontournable pour ceux dont le passe-temps principal consiste à faire des allers-retours entre leur bibliothèque et leur platine.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

PHILIPPE MARIE, POUR CES JUNKIES DU DISQUE QUE NOUS SOMMES, EST DEPUIS PRÈS DE QUARANTE ANS LE MEILLEUR DEALER DE LA PLACE PARISIENNE. Entre 1986 et 1992, il a été le jeune branleur derrière le comptoir de New Rose, mythique échoppe du quartier latin, lieu de vie et de rencontres des punks, freaks et weirdos en tous genres, et depuis trente ans il gère la plus grande boutique de disques en France. Un mec drôle, curieux, qui ne défend aucune chapelle sauf celle de rester ouvert d'esprit et impertinent. Qui nous renvoie un message quinze minutes après notre discussion pour nous dire : "*J'ai oublié de dire, je déteste The Smiths !*". Entretien avec un passionné du disque qui semble être né pour faire son métier.

L'imagerie, les fringues, tout

ROCK&FOLK : Quel a été votre premier disque acheté ?

Philippe Marie : Le premier disque que je pense avoir acheté avec mes sous, c'est la compile de Pink Floyd, "Relics", aux Nouvelles Galeries à Caen, pour le graphisme de la pochette. C'était un achat de curiosité, je ne savais pas grand-chose du contenu en fait. Ça reste un de mes Pink Floyd favoris, avec le premier évidemment. Il m'a permis de découvrir "The Nile Song" qui est du Black Sabbath avant l'heure. Avant ça, j'ai quelques disques : j'ai un Deep Purple, un Stones, un Kinks, des disques offerts que j'écoute en fait assez mollement. Ma mère m'achetait des disques à Monoprix : le premier 45 tours de Starshooter, des Dogs, Métal Urbain ! Le punk, c'est vraiment l'acte fondateur pour moi. Et à plein d'égards, puisque c'est le cinéma, la peinture, la littérature...

R&F : Quel est votre premier émoi punk ?

Philippe Marie : C'est "God Save The Queen", évidemment. Les quatre premiers singles des Sex Pistols, c'est quand même imparable. C'est "New Rose" des Damned, ce qui est marrant parce que quand j'écoute le morceau, je suis loin de m'imaginer que je vais bosser pour le magasin New Rose. Les Buzzcocks, le premier Undertones, et puis bien sûr, côté américain, le premier Ramones. Après, le punk, je n'ai quand même que quatorze ans en 1977, et déjà en 1978 on peut considérer que c'est fini et on entre dans l'after-punk. Certains sont déjà là, comme Siouxsie And The Banshees ou Wire.

R&F : Comment vous retrouvez-vous à passer de l'autre côté du comptoir ?

Philippe Marie : Ma mère connaissait un disquaire à Caen qui s'appelait Sweet Harmony, il fallait que je fasse un stage d'observation deux après-midi par semaine. Là, je suis dans le punk, il faut que ça fasse *un, deux, trois, quatre* et pas beaucoup plus. Ce mec-là écoutait Captain Beefheart, Sun Ra, Van Der Graaf Generator, et je ne comprenais vraiment rien du tout. C'est quand sort en 1979 la "Metal Box" de PIL, un album phénoménal où Lydon invite aussi bien Can que le dub, que je tilte. Il y a cette émission sur Capitol Radio de Tommy Vance qui invite Johnny Rotten, ça doit être en juillet 1977, et Rotten ne joue pas un seul morceau de punk. Il passe Tim Buckley, Peter Hammill, beaucoup de dub comme D. Alimantado, King Tubby, Can, Kevin Coyne, que des trucs à la marge que je ne connais pas. Entre cette émission radio où il est encore Monsieur Rotten, et Monsieur Lydon avec sa metal box, je vais m'ouvrir à quelques trucs qui vont devenir des obsessions pour moi style Hawkwind, Captain Beefheart, les Allemands ! Kraftwerk, Can, Faust et puis Roky Erickson et les 13th Floor Elevators qui vont devenir une très grosse marotte.

R&F : Qu'est-ce qui vous plaît chez les Allemands ?

Philippe Marie : Ce qui est intéressant, c'est qu'aucun ne se ressemble. Kraftwerk ne ressemble pas à Can, qui ne ressemble pas à Faust, qui ne ressemble pas à Amon Düül, qui ne ressemble pas à Cluster, ni à Harmonia, Popol Vuh ou Tangerine Dream. C'est ça qui m'a toujours plu. J'ai une grosse discothèque allemande. Pas une grosse voiture allemande mais une grosse discothèque.

EXTINCTEUR
EINSTÜRZENDE NEUBAUTEN

Je suis fasciné par tous ces groupes qui arrivent à peu près en même temps et qui ont vraiment un son propre à eux, distinct. J'adore le premier Tangerine Dream, qui est le seul enregistré dans cette formation avec Klaus Schulze, Edgar Froese et Conrad Schnitzler. "Electronic Meditation", pour moi c'est 13th Floor Elevators en Allemagne.

R&F : C'est le début du digging, de l'exploration.
Philippe Marie : Oui, on se fait des cassettes entre copains. Mon cousin était bassiste à Evreux d'un cover band qui reprenait du Uriah Heep, du Blue Oyster Cult, du Black Sabbath aussi et Thin Lizzy. L'été, on se voit, je viens avec mes cassettes, je lui fais découvrir les Stranglers et lui me fait découvrir le Blue Öyster Cult qui devient aussi une de mes grandes obsessions. L'imagerie, les fringues, tout.

Plus psyché, moins garage

R&F : Les Stranglers, c'est une de vos grandes passions.

Philippe Marie : Oui, jusqu'à la folie. Je suis né rue d'Auge, à Caen, et les grands-parents de Jean-Jacques Burnel habitaient aussi rue d'Auge. Quand il est venu dédicacer son livre, on s'est découvert ce lien. Nos familles allaient dans la même église ! Il y avait un son chez les Stranglers. Il y a le punk, le pub rock, mais aussi les Doors avec le clavier, tout en étant dans l'air du temps. "Stranglers IV (Rattus Norvegicus)", "Black And White", "The Raven", je suis fan. Même son album solo de 1979, "Euroman Cometh" avec la photo à Beaubourg, j'adore. Par contre, je m'arrête à "Feline". J'achète à la sortie, mais ça ne me fait pas plus tripper que ça. C'est comme pour The Cure, je suis fan absolu des quatre premiers albums mais pour moi ça s'arrête à "Pornography". J'achète "The Top", cette espèce de gloubi-boulga psychédélique mou, bof.

R&F : Vous écoutez quoi à cette époque ?

Philippe Marie : Le premier Suicide qui est un truc qui pourrait sortir aujourd'hui, ça reste d'une modernité incroyable. Les deux premiers Cramps. "Psychedelic Jungle" est mon préféré, un peu plus psyché, moins garage, et puis il y a l'apport de Kid Congo. D'ailleurs, un groupe important pour moi, c'est le Gun Club, les trois premiers albums et la merveille solo de Jeffrey Lee Pierce, "Wildweed" en 1985.

R&F : Jusqu'où allez-vous dans le hard rock ?
Philippe Marie : Je m'arrête aux années soixante-dix. Alice Cooper, les Stooges évidemment, "Fun House". Led Zeppelin, j'ai tout mais je n'écoute plus. Blue Cheer évidemment, et Black Sabbath. A l'époque, il y avait beaucoup de chapelles, et même si j'avais l'esprit plutôt ouvert, tout ce truc New Wave Of British Heavy Metal… Iron Maiden, Saxon, je trouve ça un peu lourdaud.

Fan de Lemmy

R&F : Comment se fait votre arrivée à New Rose ?
Philippe Marie : Je travaille au Domaine Du Disque à Caen, qui est le plus gros disquaire de Normandie, de 1985 jusqu'à un petit bout de 1987. Le patron Gérald me fait découvrir "Maggot Brain" de Funkadelic, Sun Ra, Ornette Coleman. Avec des connaissances solides, bien aidé par ce monsieur, j'arrive chez New Rose où, pour prendre une métaphore footballistique, j'étais dans un bon club de L2, là j'arrive en Champions League. C'était un magasin où j'allais souvent, et il m'arrivait d'acheter des disques du label New Rose. Un jour, j'apprends que Patrick Mathé a besoin d'une main en plus, donc j'y vais, j'ai vingt-quatre ans. La première fois que tu croises Johnny Thunders, Jeffrey Lee Pierce, les Cramps, Chris Bailey des Saints, que tu vends ton premier disque à Alex Chilton... tu as des étoiles dans les yeux. Là, je me trouve dans une sphère différente et je commence à développer d'autres marottes : la musique industrielle — Throbbing Gristle, Coil, Nurse With Wound, Whitehouse —, de nouveau l'Allemagne avec Einstürzende Neubauten et ce fameux Blixa Bargeld que je découvre par Nick Cave. Blixa deviendra pendant un peu plus de quinze ans le guitariste de ses Bad Seeds. Je suis très fan. Les trois derniers albums de Nick Cave sont superbes, voilà un mec avec son binôme Warren Ellis qui a su bien évoluer et rester intéressant. Quand il reprend Leonard Cohen, John Lee Hooker, il me pousse à m'intéresser à la country, au blues, aux pionniers. Hank Williams, Johnny Cash. Et puis deux pionniers du rock'n'roll. Elvis Presley, c'est comme les Beatles, j'en ai un peu rien à cirer, mais par contre le killer, Jerry Lee Lewis, j'adore la période rock mais aussi la période country Mercury. "The 'Killer' Rocks On" en 1972. Et Little Richard. Il y a une super période de quatre albums chez Reprise au milieu des années soixante-dix, notamment "The Rill Thing". Ça va plus chercher du côté de la country, du gospel, du funk. En blues, j'aime bien Mississippi John Hurt, Slim Harpo, Willie Dixon. Le blues écorché, minimaliste, rêche. Je déteste par exemple Stevie Ray Vaughan ou Eric Clapton, c'est du blues pour chirurgien-dentiste. J'aime bien Johnny Winter par contre, ou Roy Buchanan, parce que c'est concis.

R&F : Qu'est-ce qui vous attire dans le métier de disquaire ?
Philippe Marie : Ce qui me plaît, c'est la passation. Ça l'est hélas beaucoup moins maintenant. New Rose, il n'y avait pas encore Internet, c'était un lieu de rencontre, un lieu culturel et social. Tu allais acheter ton disque et puis tout d'un coup, tu voyais en caisse un album de Chrome et le disquaire te conseillait. Tu voyais les flyers des groupes. Le vrai disquaire, c'est ça, c'est la passation. Le "*C'était mieux avant*", c'est pas du tout mon discours mais à la limite, aujourd'hui, tes clients en savent plus que toi. Avant tu étais le mec qui détenait le savoir, qui recevait les disques en premier.

"Chez les Beatles, j'aime bien quand ça dévisse"

R&F : Dans les années quatre-vingt-dix, vous écoutez quoi ?
Philippe Marie : Je suis fan de Mudhoney qui sort d'ailleurs encore des albums. Pour Nirvana, je suis plutôt "Bleach", c'est un peu du Black Sabbath sans solo, ce côté heavy un peu monolithique, j'aimais bien aussi les Melvins, bien gras. Nirvana, je les vois en 1989 au Fahrenheit à Issy-les-Moulineaux, en première partie de Tad. Comme pour les Pistols au Chalet du Lac, on est aujourd'hui 6 000 à y être allés ! A l'époque, j'aime beaucoup Sonic Youth. C'est un groupe que j'ai vraiment suivi, Monster Magnet parce qu'ils reprennent un morceau de Hawkwind, dont je suis très fan. "Doremi Fasol Latido", le fameux "Space Ritual", un des meilleurs live de tous les temps, et puis le dernier avec Lemmy, "Warriors On The Edge Of Time". Je suis fan inconditionnel, fan de Lemmy, fan de Motörhead.

Le meilleur disque français

R&F : On suppose que la britpop vous a moins parlé.
Philippe Marie : J'aime bien Blur, mais quand ça devient autre chose que de la britpop. Dans ces années-là, j'écoute Elliott Smith, Wilco, Low. C'est une époque ensuite où j'ai moins de grosse marotte. Je vais plus aller vers Aphex Twin, Autechre, le label Warp, tous ces trucs électroniques expérimentaux. Dans à peu près dans tout ce que j'écoute, il y a un côté sombre, un peu rugueux. Je déteste la pop music quand c'est lisse. Les Beach Boys, ça ne me touche pas, les Beatles je n'aime pas. Donc la question Beatles ou Rolling Stones, ce sera Stones. Chez les Beatles, j'aime bien quand ça dévisse, comme "Tomorrow Never Knows" ou "Helter Skelter". Peu importe le genre, il faut toujours

que j'aille vers le truc le plus sale qui te triture un peu les méninges, ça, c'est mon truc.

R&F : Bizarrement, on n'a pas parlé de The Fall…
Philippe Marie : J'adore ! Mes préférés sont "Dragnet" et "Grotesque". Dans les années 2000, il y a un moment où j'ai un peu arrêté, j'écoutais comme ça, mais il y a rarement de grosses croûtes. Un album que j'adore, c'est "I Am Kurious Oranj" de 1988, qui est d'ailleurs très allemand. Mark E. Smith, c'est le mec de Manchester qui a su piocher aussi bien dans Captain Beefheart que dans le rock allemand pour régurgiter une version mancunienne à partir du punk.

R&F : Quid de la musique française ?
Philippe Marie : Ça n'a jamais trop été mon truc. L'album français que je vénère, c'est le premier "Au Bonheur Des Dames", et puis évidemment "Obsolete" de Dashiell Hedayat. Et puis, comme je suis pas loin, les Dogs et les Olivensteins. Pour moi, le meilleur disque français, haut la main, c'est celui de Gilles Tandy, "La Colère Monte", sorti en 1986.

R&F : Derniers coups de cœur ?
Philippe Marie : Ça, c'est la question que je n'aime pas. J'aime bien The Chats, Amyl & The Sniffers et aussi un trio londonien, bizarrement, qui fait du post-punk et s'appelle Girls In Synthesis. ★

"Le surf, ça m'emmerde"

ALLAH-LAS

Tranchant radicalement avec son glorieux passé psychédélique, la formation angelina livre un album stupéfiant flirtant avec le glam et krautrock.

ON NE LES ATTENDAIT PAS LÀ. Après une décennie de disques mêlant garage psyché, jangle pop et surf rock, voilà que les Allah-Las se mettent au rock choucroute. Ceux qui voyaient en eux les héritiers des Seeds ou de Love en sont pour leurs frais. Comment expliquer ce virage ? Changement de régime alimentaire ? Peur de se répéter ? Le groupe aurait-il troqué ses santiags pour des Birkenstock ? "*Pas du tout*, nous rembarre gentiment Pedrum Siadatian. *Aucun d'entre nous n'est entré en studio en se disant :* 'Il faut qu'on change de son'. *Tu vis des trucs différents et ça passe dans la musique sans que tu en aies vraiment conscience, voilà tout.*" Le guitariste et chanteur à mi-temps du groupe l'assure, la méthode est rigoureusement la même. "*On a fait comme d'habitude. Les influences, on les entend comme vous mais elles ne nous ont sauté à la figure qu'une fois l'album terminé. On s'est juste dit :* 'C'est différent. On aime bien.' "

Pensées par des algorithmes

Ce nouvel album est plus urbain, plus teigneux que ses prédécesseurs. Après avoir poncé le mythe et les radios californiennes, le groupe s'est tourné vers New York et l'Europe. Le premier titre, "The Stuff", est une copie carbone de "Vicious", la chanson qui ouvre l'album de Lou Reed "Transformer" : *"On vénère Lou, avoue Siadatian. On lui a piqué plein de plans. Ce titre est une déclaration d'amour à sa musique."* Les mauvaises langues diront qu'après les années cinquante et soixante, les Allah-Las viennent de découvrir les années soixante-dix. Mais les paroles de "The Stuff" sont très contemporaines et vilipendent ces radios qui *"ne font que jouer la même chanson en boucle"* et dont *"le DJ est un ordinateur" : "Les gens n'écoutent plus la radio parce qu'on y passe que des vieux morceaux à chier. Ils préfèrent écouter des playlists Spotify pensées par des algorithmes. C'est le nouveau monde dans lequel on vit. Plus besoin de vraies personnes pour faire des trucs"*, se lamente le guitariste aux épais sourcils sans qu'on ait d'argument à lui opposer.

Pour réussir ce cinquième album, les Allah-Las se sont mis au vert. Situé au nord de San Francisco avec une vue imprenable sur Stinston Beach, le studio Panoramic House avait déjà fait le bonheur de Woods, Calexico et Kurt Vile : *"Il régnait une atmosphère assez floue parce qu'on vivait littéralement dans le studio. Et puis c'était agréable de s'échapper de Los Angeles. D'habitude, on doit booker un studio des mois à l'avance à des heures précises… Ça peut être très oppressant."* Echapper au trafic de Los Angeles, une certaine idée du luxe. *"Mais le studio n'existe plus. On est l'un des derniers groupes à avoir enregistré là-bas. Les proprios ont vendu la maison et je n'ai aucune idée de ce que ça va devenir."* L'endroit aura tout de même permis la rencontre du groupe avec le producteur Jeremy Harris (Ty Segall, White Fence) : *"Jeremy était l'ingénieur-maison. Il a été vendu avec les meubles si j'ose dire. Mais c'était génial de bosser avec lui. C'est un super multi-instrumentiste. Il a joué du synthé sur plusieurs titres, du violoncelle… Il nous a vraiment aidé à prendre les bonnes décisions."*

Disque de transgression plus que de transition, "Zuma 85" est une drôle d'affaire. Regorgeant de guitares bègues ("Sky Club") ou incontinentes ("GB BB"), de synthés épais dévoyant des mélodies toujours aussi solaires ("Dust"). Quelques morceaux lorgnent encore vers les obsessions psychédéliques chères au groupe mais d'autres désarçonnent. Comme "Smog Cutter", morceau maniaque enroulé sur un riff obsédant, malsain comme du Stooges. On tente d'obtenir quelques éclaircissements sur le titre énigmatique de ce nouvel album, "Zuma 85", mais sans plus de succès. *"C'est Matt qui a choisi ce titre. Je crois que j'ai essayé de m'y opposer mais je ne peux pas toujours être celui qui râle. Ça a peut-être un lien avec Zuma Beach ? Et je crois que Matt est né en 1985. Voilà, démerdez-vous avec ça!"*

Du sable entre les couilles

Ce nouvel album est une prise de risque. L'expression d'un besoin d'avancer. Les Allah-Las, souvent décrits comme la quintessence du combo californien rétro et surf, sont loin d'être raccord avec l'étiquette que la presse leur a collé sur le front. En tout cas, pas tous : "*Je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir à un groupe californien. Ni même de Los Angeles*, balaye Siadatian. *Je suis originaire de l'Utah. On ne surfe pas là-bas. D'ailleurs, le surf, ça m'emmerde. Comme toute la beach culture. Faire deux heures de bagnole pour avoir du sable entre les couilles et voir des connards jouer au volley-ball sur la plage, très peu pour moi.*" On sourit en songeant à ce bon vieux Brian Wilson, auteur de tant de fabuleuses chansons sur le surf mais qui n'est jamais monté sur une planche de sa vie. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album "*Zuma 85*"
(Calico Discos/ Innovative Leisure)

Appetite For Destruction

Avec sa photo de chambre d'hôtel détruite sur fond de coucher de soleil orange, la pochette du disque colle parfaitement à l'esprit de ce nouvel effort des Allah-Las: même réduit en charpie, le rêve californien continue de briller. *"C'est une image du plasticien américain John Divola,* explique Pedrum Siadatian. *Il a souvent photographié des maisons à l'abandon. On aime beaucoup cette photo car elle montre la beauté décrépite de Los Angeles. On trouvait que ça se mariait bien avec l'atmosphère du disque."*

Photo Alexandra Cabral-DR

"Marqué par la mort"

THE WARLOCKS

Au bord de la fermeture définitive en 2020, les Sorciers de la vague angeline du néopsychédélisme sont de retour avec un **dixième album en forme de requiem.**

IL SUFFIRAIT D'ÉCOUTER PARLER LES MUSICIENS POUR CONSTATER QU'ILS ONT TOUJOURS — À LEUR MANIÈRE — DEUX OU TROIS COUPS D'AVANCE. S'ils n'en savent pas plus que leur auditeur, ce qu'ils sollicitent chez lui, c'est une disposition qui n'est pas exactement de l'ordre de l'interprétation ou du simple commentaire, mais plutôt du branchement, de la pensée en résonance, nomade. En moins de trois quarts d'heure au téléphone, Bobby Hecksher en atteste : s'il est question de boîtes à rythmes et d'économie du monde de la musique, c'est entre autres renvois exaltants vers la tradition littéraire du tombeau (Malherbe, Mallarmé), ou vers le "*stream of thoughts*" illustré en littérature par Joyce ou Woolf.

Groupes de fêlés

ROCK&FOLK : Cet album, très sombre, sonne comme un requiem.

Bobby Hecksher : Il est marqué par la mort, l'année dernière, de mon frère, suivie de celle de ma mère. La photo d'Amanda Kobritz sur la pochette renvoie dix ans en arrière, à une époque où nous étions encore très proches lui et moi. Nous étions depuis l'enfance les meilleurs amis du monde. C'est lui qui m'a initié à tout un univers musical vers douze ans. Nous vivions en Floride, la country était nulle, le jazz pénible, tout ce qui passait à la radio un cauchemar. Kenny Rodgers, Dolly Parton, désolé, tout le monde aime, mais moi, c'est vraiment pas mon truc. Nous passions nos journées à faire du skate, il lisait les magazines spécialisés par lesquels il découvrait des groupes cool comme les Butthole Surfers, Sonic Youth, les Melvins, Nirvana, et cette musique m'éclatait le cerveau ! Je m'immergeais dans des torrents d'électricité, ça faisait sens pour moi. Je remontais jusqu'aux pionniers, les Beatles, les Stones, le psyché, le garage, j'adorais tous ces groupes de fêlés. Bref, cet album, oui, très personnel, fut difficile à faire avec le groupe.

Photo DR

J'aurais pu le signer de mon nom. En quelque sorte, c'est mon tombeau pour mon frère mort.

R&F : Il succède à "The Chain" à la suite duquel vous déclariez être prêt à arrêter le groupe, sentant n'avoir désormais plus rien à dire.

Bobby Hecksher : Honnêtement, je sens que tout ce truc, le néopsychédélisme, du Brian Jonestown Massacre à Holy Wave, ça ne marche plus. Tout a déjà été exploré et, pour ma part, je n'ai plus grand-chose à y apporter de plus. Et puis, le problème, c'est ce foutu monde d'après-covid : tout y est quatre fois plus cher. Pour venir jouer en Europe, il nous faut quasiment payer de notre poche. Cependant, la réalité est là et elle pourrait très facilement hypothéquer l'avenir du groupe. Comme si ce nouveau monde vomissait la musique. Tout cela est très inquiétant. Pourtant, pour revenir à la question, nous avons joué récemment pour la sortie de l'album et j'ai senti que, dans cette musique finalement très dépressive, introspective, quelque chose d'autre se passait.

R&F : Vous y empruntez des sentiers déjà arpentés avant vous par un groupe dont on entend les réminiscences, sur "Ambien Hotline", "Treasure In Time" ou "Toxic Years" : Cocteau Twins.

Bobby Hecksher : J'avais un son précis en tête et les essais de batterie ne marchaient pas. J'ai alors décidé de me replier sur des boîtes à rythmes, et la Roland-808 collait à ce que je cherchais. Ce n'est pas exactement une question d'inspiration pour Cocteau Twins, J'avais l'impression de me trouver au même endroit psychique qu'eux pour d'autres raisons, et de pouvoir y développer ce que j'avais en tête, une musique exprimant le flux de la pensée. C'était un boulot dingue, ces machines sont de l'orfèvrerie à programmer ! Rien à voir avec ProTools. Là, tu es vraiment l'esclave de la machine et elle ne te fait pas de cadeau.

La fin des Anges ?

Interrogé sur l'atmosphère artistique actuelle à Los Angeles : ***"Sinistre. Entre 1988 et 2014, c'était l'âge d'or du rock'n'roll, là-bas. Le psychédélisme, le gothique, c'est impressionnant tout ce que cette ville produisait. La pandémie a tout balayé. Comme s'il n'y avait plus de groupes, plus rien. Les groupes locaux doivent tellement tourner pour survivre qu'on ne les voit quasiment plus sur LA. Il y a bien Terminal A ou Sextile, encore une bonne scène dark wave qui mérite le détour, mais quelque chose a disparu. Nous sommes hyperconnectés, mais il n'y a plus d'échanges entre les groupes comme avant. Cette solidarité, cette mutuelle émulation, l'idée de faire partie d'un mouvement collectif qui renvoyait à l'ethos hippie inscrit dans l'ADN de la ville, tout cela a disparu."***

Pour le meilleur et pour le pire

R&F : Le coffret "Destroy & Rebuild", qui rassemble une grande quantité de démos et d'inédits des débuts, est sorti cet été. Alors que vous sentiez la possible fin du groupe, vous vous replongiez dans son commencement ?

Bobby Hecksher : Oui, il y avait une montagne de morceaux. Pour "Rise And Fall", en 2000, nous avions été contraints à un album simple alors que nous avions largement de quoi remplir un double. A l'époque, Bomp! pensait que nous ne durerions pas plus d'un an. Ce que j'ai obtenu de notre label actuel, Cleopatra, c'est, pour le meilleur et pour le pire, la possibilité d'offrir enfin au public une discographie complète du groupe. Et c'était vraiment une joie. En fait, en te parlant, je ne suis vraiment pas sûr que nous arrêtions de sitôt ! ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album *"In Between Sad" (Cleopatra/ Pias)*

"La dictature s'est ouverte"

VOX LOW

Cinq ans après un premier album magistral, le groupe parisien est de retour avec "Keep On Falling", disque-cérémonie bande-son de l'époque, quand la peur et le chaos menacent de tout avaler.

LA MUSIQUE DE VOX LOW CREUSE LES ENTRAILLES DE L'HUMANITÉ AVEC UNE SINCÉRITÉ NON NÉGOCIABLE. Elle groove tout au bord du précipice. Oui, elle groove, ce mot atroce, fourre-tout et c'est pourtant exactement ce qu'elle fait tout au long des neuf chansons qui peuplent ce disque hanté autant par le passé que par un présent-brouillard et un futur que personne n'a envie d'envisager tellement il ne promet que défaites et terreurs.

Vieux corbeaux

Vox Low stimule les corps et les âmes et on danse, on danse même s'il y a comme un goût de cendres… Depuis 2018, Vox Low a développé ses capacités, il a surtout multiplié les concerts partout en Europe et jusqu'au Mexique, intégré Jérôme Pichon à la guitare (Melody's Echo Chamber et Canari) et rien glandé ou presque pendant le covid. Ce disque, moins électronique, plus pop d'une certaine manière, s'est construit petit à petit. Sans réel concept ni véritable pression, même s'il fallait bien sûr pondre quelque chose de digne, de percutant, éviter toute formule, tout bégaiement. *"On voulait être les mêmes sans être les mêmes sur ce disque."* Mission accomplie. Et ne pas décevoir ceux qui avaient plébiscité le premier enregistrement. Car Vox Low a séduit. Grâce à ses chansons qui ne laissent pas la moindre chance à celui qui les entend, grâce à son abnégation qui pousse le groupe à travailler au corps ses compositions pour offrir sur scène des prestations proches de la transe. Son public est composé de vieux corbeaux toujours passionnés comme eux et d'une jeunesse qui n'est dupe de plus grand-chose et à qui on ne la fait pas. Vox Low ne triche pas, et c'est bien là que se cache son secret le plus précieux. Il a trop aimé les disques des autres pour se transformer en Indochine ou Placebo. Le cynisme n'est ici jamais convoqué, ce qui n'empêche pas Vox Low d'être lucide. "Distance", qui ouvre cet album aux ombres sauvages, est comme une main tendue, une façon de dire qu'il n'y aura pas de trahison. Vox Low reste lui-même, c'est à dire une machine avec du sang et des tripes dedans. Un Réplicant aux larmes acides et au cœur qui bouillonne. Comme si on venait de découvrir un titre inédit sur la bande originale de "Blade Runner". K Dick et Vox Low, c'est une affaire d'amour et de fascination qui dure. *"Je pense que ce disque est moins froid que le premier"* confesse Jean-Christophe Couderc (machines et chant). *"C'est peut-être plus organique"*, ajoute Benoît Raymond (basse). Les deux amis l'avouent : pour ce disque, ils ont choisi une approche plus démocratique. Jean-Christophe : *"Autant on avait produit le premier tous les deux, autant là, on a décidé d'ouvrir, on voulait que chacun amène sa touche, ses idées. Oui, la dictature s'est ouverte mais toujours sous contrôle de l'Etat, hein* (rires). *Au début, on a un peu ramé. JB du label Born Bad nous relançait, on le rassurait en lui disant que ça arrivait mais en fait, on n'avait rien…"*. Benoît : *"Et il y a eu un déclic. Déjà, on a trouvé ce studio à la Station, porte d'Aubervilliers, en mars l'année dernière. On a pu mutualiser tout le matos et on a tout bossé ici…"*. Résultat : ce disque de fin du monde, séduisant et fataliste. Jean-Christophe : *"Oui, ça sent un peu la fin mais en disant aussi que s'il y a un troisième album, il y aura de la végétation qui repoussera sur les ruines et donc, potentiellement, un nouveau monde…"*.

Cœurs de Loup

La sublime pochette est la création d'Emmanuel Régent, artiste contemporain français. Jean-Christophe : ***"Emmanuel n'avait jamais fait de pochette de disque auparavant. L'idée lui a plu. Et il a aimé notre musique. On devait se rencontrer autour d'un verre et on a finalement passé la soirée ensemble. Il a trouvé qu'il y avait une bonne analogie entre nos morceaux et ses visuels plutôt contemplatifs".***

Entre menace et survie

Le loup, sur la pochette, nous regarde. On ne sait pas s'il va décamper ou attaquer, montrer la voie ou dévorer. Voilà "Keep On Falling", une musique qui tangue entre menace et survie, hypnose et velours. Dans ce disque formidable, il y a un cadavre nu, des sourires en coin, du flanger encore et c'est heureux, il y a Cure, Suicide, Pink Floyd, plein d'autres mais surtout Vox Low, il y a encore Aurélien Bonneau, l'ingé-son du groupe et sorte de mascotte magique, *"membre du groupe à part entière"*. Il y a de la vie, ça déborde même, ça emporte. L'histoire de Vox Low est une belle histoire. Des potes dont la seule ambition était de sortir des disques dont ils pourraient être fiers. Le groupe a joué à un festival à Acapulco. Jean-Christophe : *"On arrive là-bas et on se dit qu'on va jouer sur la plus petite scène. Mais en fait, le mec qui nous avait programmés nous dit qu'on est sur la grande scène, après les… Beach Boys et Seun Kuti. Et on se retrouve à jouer devant des milliers de personnes qui ne nous connaissent pas !"* Avant de finir leur périple mexicain à Mexico en mixant dans un club de narcos. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

Album *"Keep On Falling" (Born Bad Records)*

Photo Marion Barat-DR

Une couleur si particulière

LARKIN POE

Megan et Rebecca Lovell sont de retour en Europe pour la tournée "Blood Harmony" : l'occasion de revenir sur un parcours sans faute.

AU COMMENCEMENT ELLES ETAIENT TROIS SŒURS, avant que Jessica ne laisse Megan et Rebecca poursuivre leur route sous le nom de Larkin Poe, à l'origine un de leurs aïeux, cousin germain d'Edgar Allan Poe. Faut-il voir un parallèle entre la réception de leur ancêtre en France, célébré par des esprits aussi éclairés que Baudelaire, Mallarmé ou Valéry, et l'accueil enthousiaste réservé au duo dont la popularité ne cesse de croître ici ? Leur dernier album, "Blood Harmony", a bénéficié des faveurs de la critique. Pourtant on aurait pu penser qu'il était peut-être en deçà de leur précédent opus "Self Made Man" qui leur avait fait gravir un échelon supplémentaire au regard de leurs premières œuvres. Il est vrai qu'en choisissant un nom d'homme pour un groupe de filles et en chantant "She's A Self Made Man", elles brouillaient les pistes et entraient dans une zone intermédiaire propre à intriguer.

Une scie de Scorpions

Incontestablement, Megan et Rebecca Lovell apportent une touche de glamour, de charme et de grâce à une musique qui s'enracine dans le Sud profond qu'elles connaissent parfaitement et qui inspire leur écriture par ses paysages et ses habitants. Si aujourd'hui elles résident à Nashville, elles sont originaires de Géorgie. Il suffisait d'assister à leur concert au Trianon en mai 2022 pour saisir à quel point elles incarnent une relève rock qui plonge ses racines dans le plus authentique terreau du blues : c'est sur scène qu'elles déploient toute l'étendue de leur puissance. Leur prestation alliait l'énergie, la maîtrise de l'espace et la fraîcheur de leur jeunesse à une connaissance parfaite du répertoire classique. Ce soir-là, elles interprétèrent notamment "John The Revelator", "Preachin' Blues" de Son House et "Come On In My Kitchen" de Robert Johnson. Cette érudition constitue la botte secrète de leur succès. Pour faire leurs gammes, elles n'hésitent pas à reprendre des titres d'autres artistes dans des versions qu'elles postent ensuite sur les réseaux. Peu importe ce qu'elles choisissent, elles le jouent à leur façon : Rebecca, la cadette, à la guitare et au chant ; Megan à la guitare lap-steel et aux chœurs. Leurs choix varient et ne se limitent pas aux standards du blues ou du rock. Megan et Rebecca sont des filles de leur temps, nourries aux grands succès de la pop mais pourvues d'un bagage qui leur confère cette profondeur et cette supériorité sur nombre de groupes rivaux. Elles en ont même fait un album en 2020, "Kindred Spirits", avec une sélection de onze titres où l'on retrouvait entre autres "Rockin' In The Free World", "(You're The) Devil In Disguise", "Nights In White Satin", "Bell Bottom Blues" ou "Crocodile Rock". Pour se convaincre de leur virtuosité, il suffit d'écouter en ligne leur reprise d'une scie aussi éculée que "Wind Of Change" de Scorpions, qui passée sous leur traitement prend une tournure bien différente. Leur approche des covers n'est pas sans rappeler celle du Johnny Cash des "American Recordings" qui pouvait s'approprier n'importe quelle chanson, l'inscrire à son répertoire et lui donner une couleur si particulière. C'est en cela que les sœurs Lovell sont attachantes. Chez elles priment l'intégrité musicale et le désir de perpétuer un genre auquel elles offrent un renouvellement que personne n'attendait. Dans l'EP quatre titres qui vient de paraître, "An Acoustic Companion", qui reprend dans de nouveaux arrangements trois morceaux de "Blood Harmony", "Bad Spell", "Strike Gold" et "Southern Comfort", ainsi que "Stubborn Love" ressorti de "Kin", leur tout premier LP, leurs voix se mêlent en de parfaites harmonies et prennent une ampleur supplémentaire.

Yes, sœurs !

Dans ce monde très masculin qu'est celui du rock, on souligne souvent les liens fraternels qui composent certains groupes, surtout si les frangins en question ont tendance à se chamailler (The Kinks, Oasis). Pourtant, de Heart aux Bangles en passant par les Shangri- Las, Ronettes et toutes les sisters de la country et du R&B (Pointer, Andrew…), nombreux sont les exemples de groupes menés par des filles de la même fratrie. Haim et Cocorosie poursuivent cette tradition, dont les Shaggs sont sans doute l'incarnation la plus surréaliste, et les Breeders des sœurs (jumelles) Kim et Kelley Deal, la plus rock'n'roll.

Adoubement

Qu'en sera-t-il sur scène, ce champ sur lequel elles expriment leur savoir-faire ? La complicité entre les deux sœurs, évidente, fusionnelle, s'impose à tout instant. On ne compte plus leurs collaborations, d'Elvis Costello à Joe Bonamassa. Récemment, elles se retrouvent sur l'enregistrement de "Stackin' Bones", extrait de "Hardware", le dernier album solo de Billy Gibbons, et sur celui de "I Shall Be Released" de l'excellent "Dirt Does Dylan" de Nitty Gritty Dirt Band. A leur concert du Fonda Theater de Los Angeles, le 11 février dernier, sont venus les rejoindre sur scène les Heartbreakers Mike Campbell et Steve Ferrone pour un "Runnin' Down A Dream" d'anthologie. Autant de pointures ravies de s'associer aux filles qui obtiennent de leurs pairs reconnaissance et adoubement. Il est aujourd'hui acquis que Larkin Poe n'a plus rien à prouver. L'avenir s'offre à elles. Rebecca et Megan Lovell ont apporté un frisson nouveau ces dernières années avec une signature sonore immédiatement reconnaissable. La griffe ne demande maintenant qu'à s'épanouir. ★

CHARLES FICAT

EP "An Acoustic Companion" (Tricki-Woo Records)

Photo Jason Stoltzfus-DR

"Remettre des guitares dans les radios"

BANDIT BANDIT

Après deux EP remarqués, le duo lyonnais délivre un premier album diablement efficace mariant guitares acérées et pop en français.

IL FUT UN TEMPS, LES GROUPES SE FORMAIENT EN RÉPONDANT À UNE PETITE ANNONCE PUBLIÉE DANS LE "NME". Maëva Nicolas et Hugo Herleman, eux, ont fondé Bandit Bandit après un swip à droite sur Tinder. Premier rencard. Entre deux verres, ils se cherchent et se trouvent. La passion est immédiate. L'amour du riff aussi.

Âmes sœurs musicales

"*BRMC, The Jesus And Mary Chain, Jack White…, je viens de là. Et avec Maëva, on partage cet ADN. Même si elle a une culture plus chanson*", confie Hugo. Un trou dans la raquette du guitariste. "*Un jour je lui ai envoyé une reprise de Julien Clerc, 'Fais-Moi Une Place'. Il m'a répondu :* 'C'est super cette chanson. Tu viens de l'écrire ?' *On en était là…*, rigole Maëva. *Mais, tout est facile entre nous. On est vraiment des âmes sœurs musicales.*"

Sur ses deux premiers EP, le duo met au point un rock fiévreux à base de guitares grasses et sexy. Si par endroits on retrouve ce goût prononcé pour un son massif ("Toxique Exit", "Curseur" et son riff très "My Sharona"), ce premier album est surtout l'occasion pour Bandit Bandit d'étendre son terrain de jeu. Maëva: "*Sur nos premiers enregistrements, on voulait proposer quelque chose de brut, d'efficace. Maintenant que le public nous a captés, on veut aller plus loin. Cet album, c'est la synthèse de toutes nos influences.*"

Synthés eighties, cordes glissantes, Bandit Bandit s'affranchit de ses tics stoner pour quelque chose de plus pop, plus capiteux. Sans pour autant perdre son sex-appeal. Hugo : "*Si tu décortiques les morceaux de Nirvana, ce sont des chansons pop mais avec de grosses guitares. Kurt Cobain était un grand fan des Beatles et ça s'entend. La bonne recette ? Une musique simple, des mélodies fortes. Après c'est la production qui ramène de la cohérence.*"

Azzedine Djelil, réalisateur de l'album et boss du label Backdoor Records qui a signé le duo, a d'ailleurs largement contribué à cette mue. "*On a rencontré Azzedine aux Francofolies. Il nous connaissait de nom. On s'est un peu dragué et puis il a accepté de faire l'album. Ses conseils étaient très judicieux. Il nous a vraiment poussés dans des délires étranges. Et à chaque fois, il avait raison.*"

Parfait exemple de prise de risque, le titre "La Montagne", avec ses guitares emmêlées et funky invoquant les Talking Heads ou le Bowie période *plastic soul*.

Backdoor man

Patron du label Backdoor Records, manager de Lulu Van Trapp et de Catherine Ringer et réalisateur de l'album de Bandit Bandit, Azzedine Djelil est un peu l'enfant adoptif des Rita Mitsouko : *"Ado, je faisais du rap et j'étais pote avec Ginger, la fille aînée de Fred et Catherine. Après le bac, je voulais faire une école du son. Fred l'a su. Il m'a appelé pour me dire :* 'Les écoles de son, c'est de la merde. Par contre, moi j'ai besoin d'un assistant.' *Ça a commencé comme ça. On a bossé ensemble sur l'album "Variéty". Un jour, il m'a dit :* 'Je pense que t'as la fibre d'un producteur. Mais pour ça, il faut savoir jouer d'un instrument.' *Il m'a offert ma première guitare. Je lui dois tout. A sa mort, j'ai continué à travailler avec Catherine. C'est la famille."*

Jean-Michel Jeux de mots

Bandit Bandit écrit ses textes à quatre mains. "*Moi, je suis le punchliner*", frime Hugo. "*C'est Jean-Michel Jeux de mots,* abonde Maëva. Il en a plein son téléphone. *Moi, je passe derrière et je mets en forme.*" Et en français, donc. Même si ça n'a pas été tout de suite une évidence. "*Nos premières compos étaient en anglais. Cinq jours avant de rentrer en studio pour le premier EP, on a écrit 'Maux'. Notre ex-manager nous a dit :* 'On arrête tout. Vous allez répéter vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'il le faut mais c'est ce titre qu'on va enregistrer'. *En français, j'ai l'impression d'être plus proche de mes émotions.*"

On pense parfois au Gainsbourg tardif ("Si J'Avais Su"), aux mélodies lascives de Niagara ("L'Orage Est Passé", "La Marée"). Hugo, lui, a des références plus contemporaines. "*Des groupes comme Grand Blanc ou La Femme ont décomplexé notre rapport à la langue. Ils ont rendu le français cool. Même 'variété' n'est plus un gros mot pour moi. Les codes du rock, on les a depuis des années. Le but, c'est de gagner des gens en faisant la musique qu'on aime. Si on parvient à remettre des guitares dans les radios, on aura gagné !*" Sexy, mordantes ou languides, les nouvelles chansons de Bandit Bandit savent aussi gratter là où ça fait mal. Hugo : "*Sur 'Pyromane', on s'adresse directement à notre ancien manager qui a été mis en cause par le mouvement #MusicToo. Quand on l'a appris, on l'a viré aussitôt.*"

Ces derniers jours, les Bandit Bandit sont fébriles-fébriles. Il est temps que le disque sorte. "*J'en peux plus,* soupire Maëva. Ça fait plus d'un an que l'album est fini. Depuis, *on est passé par toutes les phases :* 'C'est de la merde, c'est trop long, faut tout réenregistrer…' *Je me suis dit :* 'Je vais tout arrêter et partir élever des chèvres dans le Vercors !' "

Quelle drôle d'idée. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album "*11:11*"
(BackDoor Records/ Because Music)

Photo Baby-DR

"S'éviter la honte de l'album de trop"

BRUIT NOIR

Avec un troisième album encore pire que les précédents, **Bruit Noir est au sommet**. De son art et du rock d'ici. Et comme disait Randy Newman, *"It's lonely at the top"*.

MENDELSON, LE CRAZY HORSE FRANÇAIS, N'AURA JAMAIS CONNU LA GLOIRE. Il est aujourd'hui devenu culte, concept abominable, après s'être sabordé avec le très justement titré "Dernier Album", laissant une œuvre magnifique que les archéologues découvriront peut-être sous les décombres, dans quelques années. Mais en 2015, deux de ses membres, Pascal Bouaziz (Lider Maximo, textes, chant) et Jean-Michel Pires (batterie, plein d'autres trucs) ont fondé Bruit Noir, un duo de fin du monde déversant des flots de paroles insensées sur des éclats de musiques concassées. Il faut l'entendre et le voir pour le croire. Avec ce troisième album, les deux hommes vont encore plus loin, trop loin et même au-delà. Bruit Noir cogne sur tout ce qui bouge. Rock&Folk s'en prend même un peu au passage. Même pas mal.

Double peine

ROCK&FOLK : Après vingt-cinq ans de Mendelson et huit de Bruit Noir, Rock&Folk s'intéresse enfin à vous. Vous avez changé ?

Pascal Bouaziz : C'est peut-être Rock&Folk qui a changé ? Ou, comme Bruit Noir va vers le pire, on a peut-être enfin rattrapé le journal ?

R&F : "Le Succès" ouvre le deuxième album par : "*Manœuvre a assassiné le rock français, les* Inrocks *ont cloué le cercueil !*" On pouvait s'attendre à des représailles…

Pascal Bouaziz : A l'inverse, c'est comme si ça vous avait réveillés. Et *bing*, un article ! Mais faut pas oublier non plus que Manœuvre prend en même temps que Beauvallet, les Trans Musicales, les Francofolies, le public en général, les programmateurs de salles. Et si c'est une des seules personnes citées,

Photo Simon Gosselin-DR

c'est en partie de l'amour contrarié, et parce que les autres n'existent pas.

R&F : Quelles étaient vos motivations à vos débuts ? Et aujourd'hui ?
Pascal Bouaziz : En 1997, je voulais bouffer le monde. Maintenant, j'espère juste qu'on me laissera bouffer tranquillement jusqu'à la retraite. Je croyais vraiment qu'on était en train de révolutionner la chanson rock en France, et qu'après nous plus personne n'oserait chanter des conneries tellement on avait mis la barre hyper haut. Mais l'Histoire nous a prouvé que tout le monde était encore bien décontracté avec l'idée de chanter des conneries en France. Et que les gens adoraient ça en plus. Le pire avec l'âge, c'est d'avoir connu le succès de groupes de merde en direct, et maintenant de se tarter la vague nostalgique de ces mêmes groupes de merde. Double peine !

Name-dropping et tendresse

R&F : Vous alertez sur l'état du monde tout en moquant le "Chanteur Engagé" et en constatant l'échec de vos propres tentatives d'actions sociales ("Le Visiteur"). Les artistes ne peuvent rien ?
Pascal Bouaziz : Ben non. Rien. Faire semblant. Prêcher des convaincus tout en jouant les rebelles. Se donner bonne conscience à pas cher. Et depuis quand ça reviendrait aux artistes d'avoir à régler des problèmes de société ? Votez pour les bonnes personnes et vous n'aurez plus à vous farcir les ignobles chanteurs engagés avec leurs chansons atroces et leurs sourires satisfaits.

R&F : Vous aimez des gens comme Palace Brothers, Low, Townes Van Zandt, Suicide, Joy Division. Pas des artistes très politisés… L'heure n'est plus à la beauté ?
Pascal Bouaziz : Faire des belles choses de la plus belle manière possible, ça peut être vu comme de la politique. Comme une manière de prendre soin de la société. Ceci dit, "Marie", de Townes Van Zandt, est une grande chanson politique. Et dans la liste, vous oubliez Ray Davies, Bruce Springsteen, PIL, Marvin Gaye, Paul Weller, Neil Young, qui sont tous de grands chanteurs "politiques".

R&F : En France ? A part Nino Ferrer (évoqué dans "Deux Enfants") ou David McNeil ?
Pascal Bouaziz : C'est pas rien déjà, ces deux-là. Surtout Nino Ferrer. Et Brigitte Fontaine ; et Philippe Katerine ; et Diabologum, Gérard Manset, certains Léo Ferré, Les Olivensteins, Barbara, les Rita Mitsouko. Bashung. Plus récemment Non-Stop, Rhume, Ventre De Biche, Gwendoline… Eh ben, y en a du name-dropping et de la tendresse !

R&F : Votre idéal ?
Pascal Bouaziz : L'angoisse de Jean-Michel, c'est de devenir un groupe qui ne se rend pas compte qu'il est mort et qu'il ne fait plus que de la merde — type The Cure, New Order ou Morrissey… L'idéal serait de savoir s'arrêter avant de sombrer. S'éviter la honte de l'album de trop. Ou des trente albums de trop. ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album *"IV/III"*
(Ici D'Ailleurs/ L'Autre Distribution)

Le style

"Il n'y a aucune différence pour moi entre Eminem, Leonard Cohen, Kraftwerk, Kendrick Lamar, Suicide, Morrissey, PNL ou Katerine… Quand c'est fort, c'est fort. Et quand je mets un texte sur la musique de Jean-Michel, je ne me pose pas mille questions sur ce qu'on devrait faire, je le fais, le plus rapidement possible, et ça donne Bruit Noir. Je ne fais pas dans un style particulier. J'essaie d'en avoir. On s'en fout qu'il n'existe pas de cases pour ce qu'on fait."

Classicisme luminescent

PRINCE

Une réédition dantesque de **“Diamonds And Pearls”**, tournant majeur dans l’œuvre du Kid de Minneapolis, nous permet de revenir sur le contexte mouvementé de sa genèse.

PAR ALAIN ORLANDINI

EN 1990, IL Y AVAIT EU “GRAFFITI BRIDGE”. Comme une apothéose de désordre vulgaire que le sublime “Joy In Repetition” n’avait pu sauver du naufrage. Au Parc des Princes, Stéphane Davet, courroucé, jugeait Prince *“barbant”* et on quittait l’after party du Palace dépité par l’arrogance de la troupe. Toute cette merde, pas de bol, c’était juste avant. Une année, tout au plus. Alors, comment diable prêter attention à ce “Diamonds And Pearls” qui débarquait derrière ? La décision était prise : plus jamais ! Manquer si insolemment à ses obligations morales — et l’esthétique, comme chacun sait, est affaire de morale — venant de la part d’un mec comme Prince, c’était juste inqualifiable. Un jour pourtant, retentirait un solo qui, nous le comprîmes instantanément, ne serait pas anodin. C’était à la Fnac Opéra, boulevard des Italiens. Un solo de guitare plein de rage contenue craché par de grosses enceintes positionnées en surplomb des caisses. C’était celui de “Gett Off”. S’en échappait quelque chose comme une promesse, celle d’une imminente (et spectaculaire) immersion en terres d’avant-garde — ce que confirmeront les folles années 1993/ 1995 (sur le “Love Symbol” qui suivra, c’est à “Sexy M.F.”, plus précisément au solo du claviériste Tommy Barbarella, qu’il incombera de partager cette ardeur prédictive). “Diamonds And Pearls” était donc, contre toute attente, en 1991, un disque événement, si tant est que l’on entende par événement ce moment de bascule où le passé n’est déjà plus passé et pas encore ce futur dont on peine à entrevoir les lois. Un disque du passage, pourrions-nous dire. Une sacrée responsabilité ! Un sacré privilège aussi : ce qui annonce le *à venir* — ce qui contient en germe ce qui n’est pas encore advenu — n’est-il pas éternel quand ce qui institue, en déposant le modèle, est promis, lui, à un inéluctable dépérissement ? Mais “Diamonds And Pearls” n’était pas que l’orchestrateur d’une révolution relative à la chronologie d’une discographie mouvementée. Pour qu’il fût ce disque historique, pour qu’il pût se hisser à un spectaculaire niveau de perfection formelle, il lui fallait être au cœur d’une seconde révolution, laquelle acterait le renversement des commandements esthétiques propres à la grammaire princière. Renoncer à effacer l’Histoire derrière l’extravagance romantique de personnifications artificieuses ; se tenir modestement à ses côtés plutôt, en retrait, par l’emprunt de formes canoniques fédératrices dont on s’autoriserait l’enjolivement de l’extérieur : c’est sur ces bases théorico-créatrices que Prince allait faire de “Diamonds And Pearls” un joyau de classicisme luminescent. Il va de soi que cette conversion au classicisme ne pouvait survenir qu’à la condition d’avoir préalablement procédé à la synthétisation (totalisation) d’un langage qu’abreuvait un *kunstwollen* (vouloir d’art) que, longtemps, nous fantasmâmes fécond pour toujours. Comment procéder à son recentrement en effet — car telle est la finalité première du classicisme : simplifier, et rendre ainsi possible la convergence des appréciations — sans en avoir exhaustivement inventorié les spécificités ? “Diamonds And Pearls” serait donc, aussi, un disque en forme de bilan (apaisé), et, à bien y réfléchir, survenait au moment idoine — “Graffiti Bridge” avait été le premier symptôme d’un dépérissement qui guettait, et il convenait de ne point tarder. Pour parfaire ce Grand Œuvre, ne restait plus qu’à se forger une hip-hop *credibility* dont Prince n’avait jamais été demandeur jusque-là — n’étaient les “Housequake” et “Dead On It” d’antan — et dont un Tony M au flow supérieurement capiteux ferait, n’en déplaise aux puristes des deux bords, un redoutable commissionnaire.

“Lovesexy”, l’étape indispensable

“Lovesexy” en 1988 aurait pu être ce disque du couronnement médiatique mondial. Il avait eu la peau de “Black Album” (annulé à la dernière minute) et dérouté Prince vers de mielleuses contrées. “Eye No” faisait une version *assagie* de “The Ball” — lequel aurait pu légitimement figurer sur ledit “Black Album” —, “Alphabet St” propulsait la Thunderbird nelsonienne sur la voie royale d’une consécration qu’on imaginait enfin planétaire — ce que, n’était leur distinction, “Purple Rain”, “Parade” et “Sign O’ The Times” avaient échoué à faire —, et les jumeaux “Glam Slam”/ “I Wish U Heaven” enfonçaient le clou *Beatles* plus que tous les titres de “Around The World In A Day” réunis. Mais voilà : “Lovesexy” demeurait un disque de Prince, fût-il référencé, comme en attestait “Positivity”, lente et humide transhumance vers la purification ultime. Mais être encore un peu Prince, c’était s’interdire ce sacre intégral auquel allait conduire “Diamonds And Pearls”. C’était se maintenir en eaux troubles et appeler, encore et

Photo DR

“Diamonds And Pearls” se voyait finalement conférer ce caractère d’intemporalité

toujours, ces sempiternels (et éreintants) jugements contradictoires. Il importait, en somme, d’expurger — irréversiblement ? — ce qui restait de penchant pour l’avant-garde, sachant que, figure solaire de l’altérité absolue, Prince rencontrait déjà un succès médiatique qui débordait la déférence clandestine suscitée par “1999” en 1982.

“Diamonds And Pearls” ou l’éligibilité au mainstream

Tout architecte digne de ce nom le dira — et ce qui vaut pour l’architecture vaut pour la musique (puisque sœurs elles sont assurément) : il importe de penser — de concevoir — à l’aide de la géométrie. Celle des solides purs plus précisément, où la proportion adhère complètement à la forme. La géométrie est garante de simplicité en effet, et la simplicité gage de classicisme. Or ce dernier n’est-il pas ce qui résiste à l’impitoyable usure du temps ? Ainsi, “Diamonds And Pearls” serait de pure géométrie. Et classique, conséquemment, quand les “1999” et autres “Purple Rain”, pour adéquats qu’ils se révélèrent par instants, plébiscitaient ce baroquisme échevelé qui fit souvent la faiblesse de Prince. Quel paradoxe ! Autrefois jugé dispensable, pour ne pas dire collaborationniste, “Diamonds And Pearls” se voyait finalement conférer ce caractère d’intemporalité que ne pouvaient décemment revendiquer ses prédécesseurs — lesquels, pour d’avant-garde qu’ils parurent alors, n’en sonnent pas moins datés aujourd’hui.

Tout avait pourtant bien mal débuté, le “Thunder” inaugural décochant une énième injonction à croire — en l’occurrence un “*It was like thunder – all thru the night. And a promise 2 see Jesus in the morning light*” insupportable de bigoterie racoleuse comme pouvait l’être le “*Do you believe?*” beuglé *ad nauseam* lors du Lovesexy Tour. Plus impardonnable, on faisait usage d’une rengaine mélodique qui, supposément redevable au sitar de “Paint It Black”, exposait, dans un nouvel élan masochiste, le versant honni du Grand Œuvre princier : ce penchant *chansonnette* — les “New Power Generation”, “Lolita”, ou “So Far, So Pleased” de triste mémoire — que colportait ici un clavier au timbre outrageusement factice. L’ensemble rendu assourdissant par la faute de voix en surimpression spectaculairement projetée vers l’avant, de guitares et claviers turgescents comme montés sur ressort, et d’un interlude hard house avec keyboards dégringolant en cascade — autant de finauderies échouant à en affermir la nomenclature passablement décharnée —, on comprendra que cela pût momentanément valoir irrévocable bannissement. D’autant que le “Daddy Pop” qui suivait valait peanuts, n’était la façon dont Prince, qu’on imaginait moins partageur, mutualisait d’emblée le (vocal) lead avec Rosie Gaines et Tony M, grandissant de fait l’ancrage soul/ rap du disque. Mais surviendrait très vite du lourd : soit le quarté gagnant “Diamonds And Pearls”/ “Cream”/ “Strollin’ ”/ “Willing And Able”, qui fît sans doute un quinté multiplatiné si le péremptoire et vociférant “Gett Off” et un “Jughead” au message puissamment émancipateur (“*Marbella!, Rio! LA! Get Stupid!*”) n’en avaient malencontreusement éloigné “Money Don’t Matter 2 Night”. “Diamonds And Pearls” agissait à la manière de ces comptines pour enfants mémorisables du fait d’une récitation appelant mécaniquement scansion. Pari gagné, d’autant qu’on poussait ici l’ambition pédagogique jusqu’à épeler/ chanter quelques-unes des lettres constitutives du récit, ce à quoi Rosie Gaines s’employait consciencieusement. “Diamonds And Pearls” comme emblème d’une possible intelligibilité donc, que les trois titres à venir allaient à leur manière incarner. “Cream” faisait un titre parfait, quoi que pût en penser l’ami Kant. Gémissements et cri échoïsé introduisaient à une rythmique légiférante mais jamais démonstrative. La guitare de Levi Seacer, Jr, délicieusement *wah-wahoutée*, occupait l’espace *ma non troppo* quand le refrain et ses claviers séquencés participaient de la contenance dynamique du tout. Venait “Strollin’”, pépite jazzy à rendre jaloux feu Frank Sinatra, et “Willing And Able”, gospel vigoureux à l’origine d’un ingénieux — pour ne pas dire spectaculaire — fondu-enchaîné entre le chant de Rosie Gaines et le flow ici justement molletonné de Tony M. Pour asseoir définitivement l’excellence de l’opus, “Money Don’t Matter 2 Night” évoquait d’un ton monocorde cette cupidité propre à l’homme — un ton que Barthes aurait sans doute qualifié de “neutre” et que, pour notre part, nous référerons à l’ “épuisé” deleuzien. Que “Push” citât inconsciemment “Eye No” ; qu’ “Insatiable” fît une soporifique resucée de l’insurpassable “International Lover” — quand “Live 4 Love”, clos, certes, par deux prodigieux soli, indisposait par son profil non-genré — était finalement sans importance. “I Don’t Care To Win Awards” qu’il disait (“D.M.S.R.”). Et, comme chacun sait, seuls les cons ne changent jamais d’avis. ★

Zou bijoux bijoux

L’estate de Prince, jamais avare de publications depuis le décès du musicien, propose une réédition de “Diamond And Pearls” sous divers formats, notamment des coffrets exhaustifs (douze vinyles ou sept CD, c’est selon) sur lesquels on trouve des concerts entiers et une trentaine d’inédits sortis de la chambre forte souterraine de sa maison de Paisley Park, où il stockait ses œuvres.

Album “*Diamonds And Pearls*”
(Paisley Park Entreprises/ Warner)

Photo DR

SLASH

FEATURING
MYLES KENNEDY
& THE CONSPIRATORS

THE RIVER IS RISING
TOUR '24

REST OF THE WORLD

WITH SPECIAL GUEST
mammoth WVH

ZENITH
PARIS LA VILLETTE

29 AVRIL

RADICAL

GRETSCH

“Il est important pour moi d’expliquer pourquoi un cuir doit rester sur les épaules de celui qui le porte”

BRIAN SETZER

Toujours à l’avant-garde du fun, **l’empereur de la Gretsch** revient avec un album de pur rockabilly à réveiller le Million Dollar Quartet.

RECUEILLI PAR GEANT VERT

QUAND IL DÉBARQUE DANS LE PAYSAGE MUSICAL À LA FIN DES ANNÉES 1970, BRIAN SETZER DÉTONNE AVEC SA BANANE ROSE, ses tatouages et sa musique sortie d’un jukebox oublié au fond d’un *diner* abandonné. Pourtant, et malgré la new wave omniprésente, lui et ses partenaires des Stray Cats ont trouvé la formule magique pour surfer sur les modes. Plus de quarante ans plus tard, l’homme continue à étonner en sortant des disques dans lesquels il conjugue avec bonheur la dualité idéale de la musique qui marche toute seule : simplicité et dextérité. Pour ce nouvel album qui gronde comme une Chevy gonflée, Brian Setzer se transforme même en professeur de rock’n’roll pour les adeptes du Web sauvage.

Cock-a-doodle-doo

ROCK&FOLK : Pour ce nouvel album, vous êtes très présent sur les réseaux sociaux à chaque sortie de single. Pourquoi ce besoin de donner des explications aux fans ?

Brian Setzer : Avec cet album, c’est aussi la fin d’une longue période sans concerts. J’avais envie d’anticiper le retour en montrant quelques facettes de l’album. En plus, avec le passage du temps, j’ai pris conscience qu’il fallait tout de même que je transmette autre chose que des décibels au public. Par exemple, pour cette chanson sur mon blouson, il est important pour moi d’expliquer pourquoi un cuir doit rester sur les épaules de celui qui le porte. C’est une marque distinctive qui ne se porte pas à la légère. C’est bien de le rappeler. Et puis, l’âge aidant, je me sens à l’aise dans la peau d’un passeur.

R&F : Comment s’est déroulé l’enregistrement ?

Brian Setzer : Comme j’ai dû écrire 33 ou 34 chansons originales, il a fallu commencer par une grande séance de tri sélectif. Nous n’avons gardé que les 8 qui sont sur l’album en compagnie de trois reprises. Pourquoi autant de titres pour en garder si peu ? C’est simple à comprendre. L’écriture, c’est tenter quelque chose. Dès fois ça fonctionne, d’autres fois pas. Pour celles retenues, j’ai tout fait seul ou en compagnie de Mike Himelstein, et une, “Psycho Suzie”, avec ma femme Julie.. La direction prise était de mettre un maximum de variétés au menu. Au bout d’un moment, à force de changer ci et ça, l’engin a fini par ressembler à ce que j’espérais : une galette tout aussi personnelle que fonctionnelle. Au passage, je tiens à souligner qu’il y a beaucoup d’humour à l’intérieur des chansons. Ça peut aider à comprendre des chansons comme “A Dude’ll Do (What A Dude’ll Do)”, où je joue sur la similitude des sons afin de faire sonner l’ensemble comme l’onomatopée *cock-a-doodle-doo* à la sauce country/ rockabilly.

R&F : Question reprises, pourquoi ce titre de Rockpile ?

Brian Setzer : “Play That Fast Thing (One More Time)” est une chanson de Nike Lowe qui figure sur l’album “Seconds Of Pleasure” de Rockpile. C’est l’époque où il reprend les Everly Brothers avec Dave Edmund et où les Stray Cats sont à Londres. Cette chanson reflète toute une époque, et pas seulement celle de nos débuts en Europe, elle est empreinte d’une certaine nostalgie pour moi. Elle correspond à notre envol. A la fin de l’année, nous commençons l’enregistrement du premier album en compagnie de Dave Edmund. Il faut imaginer l’agitation et l’émulation permanente entre les groupes

qu'il y avait alors à Londres . Pour cette raison, je tenais à enregistrer ce titre. En plus, je sentais en le jouant que j'avais le son pour le faire. Je suis tellement fan de Dave Edmund et Nick Lowe qu'il me paraissait impossible d'enregistrer cette chanson sans un son à la hauteur. Si "Girl On The Billboard" est une reprise de chanson de camionneurs assez connue, ce n'est pas le cas de ce petit bijou de film d'horreur de série Z qu'est "The Living Dead", une chanson écrite en 1961 par Warner Weidler. C'est un ami collectionneur de vieux disques qui me l'a fait découvrir.

Twang

R&F : Mélanger le passé et le présent est-il la recette miracle pour sonner intemporel ?
Brian Setzer : C'est ma façon de voir les choses depuis le tout début. J'aime un paquet de sons dans le rock, mais j'aime par-dessus tout le twang de ma guitare. Cette vibration fait partie de mon corps et m'autorise à mixer toute la musique de maintenant avec celle des origines. C'est organique et c'est tout ce que vous pourrez tirer de moi.

R&F : Si le son est important, qu'en est-il de la guitare ?
Brian Setzer : Il faut la choisir en fonction du style visé. Des guitares, il y en a des tas pour satisfaire les goûts et les couleurs. Mais voilà, pour trouver son style, il faut trouver la bonne. Ce n'est pas forcément parmi les modèles les plus chers qu'il faut taper. Ce qu'il faut voir en premier, c'est le son qu'il est possible de tirer du modèle qui vous attire le plus. Pour moi, la guitare qui me convient se situe au croisement d'une Gibson et d'une Fender. Elle doit avoir les qualités des deux sans en avoir les défauts. En cela, la Gretsch est parfaite. Je ne crois pas que j'aurais pu capturer autant de sons intéressants avec une autre marque.

R&F : Qu'est-ce que cela fait d'être devenu le phare qui éclaire le monde du rockabilly ?
Brian Setzer : Je n'en sais trop rien. Comment peut-on imaginer devenir ce genre de chose (*rires*) ? Au départ, je joue juste la musique que j'aime. Ce qui me stupéfie, c'est de découvrir tous les endroits où m'emmène cette musique au hasard des sons que je découvre jour après jour en jouant de la guitare. Dès le départ, j'ai été convaincu qu'il fallait que je me trouve mon propre style sonore. Le son, et les lecteurs doivent aussi le savoir,

"Le dernier survivant d'un carré magnifique"

c'est la pierre angulaire pour bâtir une carrière. Quand j'étais gamin, je pouvais rester des heures à écouter des chansons à la radio. J'étais capable de reconnaître le son de chaque guitariste. Je connaissais le moindre de leurs riffs. En revanche, moi, et sans passer à la radio, quand je jouais de la guitare, personne autour de moi ne s'exclamait en disant : "*Mais c'est Brian Setzer qui est en train de jouer !*" Alors j'ai dû apprendre à faire sonner ma gratte comme personne n'était capable de faire. C'est de cette façon que j'ai découvert mon identité sonore. Maintenant, les gens s'en fichent complètement. La seule chose qui les intéresse, c'est de jouer avec le son le plus saturé possible. A cause de ce manque d'imagination pour sonner différemment, tout le monde s'est uniformisé. Tout ce qui pourrait sortir d'intéressant d'une guitare passe désormais par une ou plusieurs pédales d'effet. Encore une chose importante qui disparaît.

R&F : Comment vous êtes-vous occupé pendant les différents confinements ?
Brian Setzer : Eh bien, si beaucoup ont fait de la musique, j'en ai profité de mon côté pour me reposer les oreilles. J'avais de sérieux problèmes d'acouphènes depuis pas mal de temps. J'étais obligé de jouer avec des bouchons de protection sur scène. Au moment du covid, mon ORL me déconseillait de jouer de la guitare. En cela, ce moment terrible pour des milliards de personnes a fait au moins un heureux dans le monde médical (*rires*). A la fin de l'épidémie, le label a sorti "Gotta Have The Rumble", mais il n'était toujours pas question que je reprenne du service. J'ai passé le temps de ma convalescence à écrire de nouvelles chansons.

Photos Russ Harrington-DR

Ecrire, c'est complètement différent de la scène. C'est basé sur l'écoute des notes, pas sur la façon de les faire hurler pour déchaîner le public. Le médecin ne m'ayant pas interdit d'écrire de la musique, alors j'ai composé tout en me reposant les oreilles. Tout le monde était content.

R&F : Avec le recul, quels sont les écueils à éviter lorsque l'on débute un groupe ?
Brian Setzer : Je dirais que la meilleure chose à faire est d'être sûr de prendre la bonne direction. Sinon, il y a de fortes chances de s'éparpiller un peu partout. Il faut veiller à ne pas semer trop de confusion dans la tête du public. Les gens aiment bien sortir d'un concert ou d'une écoute avec le sentiment de pouvoir tout mettre en boîte. Le truc est que le public veut savoir très vite si votre groupe représente quelque chose de sérieux ou non. C'est pour cela que la direction me semble la chose la plus importante. Mais il n'y a pas que ça : la manière dont un groupe s'investit dans le projet est tout aussi importante. Et cela quel que soit le style musical. C'est valable pour tout le monde. La musique ne consiste pas à se voir une fois de temps en temps pour passer du bon temps. Il faut que les membres d'un groupe apprennent à se connaître à fond pour savoir s'ils peuvent compter les uns sur les autres. C'est vital pour la scène de savoir que personne ne va te lâcher en cours de route. Ce genre de complicité se travaille au fond du garage pendant les répétitions, en tournées, au fond d'un van qui sillonne le pays. Il faut passer énormément de temps ensemble pour apprendre à se connaître. C'est comme cela qu'il est possible d'aller dans la même direction.

Un drôle de business

R&F : Et pour ce qui est du management ?
Brian Setzer : Ça, c'est tout aussi important. Il faut savoir bien s'entourer . Il ne faut jamais perdre de vue que la musique est avant tout un drôle de business. Pour cette raison, il faut trouver quelqu'un en qui vous avez toute confiance. Une fois que l'on a trouvé la perle rare, il faut s'y accrocher. Sinon, c'est tellement facile de se faire abuser par le premier venu. Quand on se fait avoir, ça fait mal.

R&F : Autour de vous, avez-vous croisé le futur de la musique ?
Brian Setzer : Non. Je ne crois pas avoir vu ni entendu quoi que ce soit de vraiment excitant ces derniers temps. Il m'arrive d'acheter un album parce que je connais les gens qui jouent dessus. Mais la plupart du temps, à part un titre, le reste ne m'attire pas plus que ça, les chansons que j'écoute ne me parlent pas. Pour le reste, des trucs sympathiques, oui, j'en écoute à droite et à gauche. Il m'est arrivé de franchir la porte d'un magasin car un groupe était en train de jouer de la country. Ça me semblait cool de l'extérieur. Une fois dedans, non, ce n'était pas aussi bien que j'avais cru l'entendre. Pour être tout à fait honnête, ça fait longtemps que je n'ai pas été renversé par une chanson sortant de l'ordinaire. C'est désolant de dire cela mais c'est la réalité.

R&F : Une chance de revoir le Brian Setzer Orchestra un de ces jours ?
Brian Setzer : J'espère. C'est loin d'être une histoire finie car je sais qu'il y a une attente du public ; simplement, ce genre de formation avec beaucoup de musiciens prend un temps fou à mettre en place. C'est une grosse machine qui doit être bien réglée pour être fonctionnelle. En plus, ça coûte aussi un sacré bras avant même d'être sur scène. Pour l'instant, je me cantonne à une formule plus simple avec le trio. Ce qui ne m'empêche pas de jouer quelques titres du BSO pour satisfaire tout le monde.

R&F : Quelques mots sur la disparition de Jerry Lee Lewis ?
Brian Setzer : Jerry Lee, ça m'a particulièrement touché car je le connaissais personnellement. Alors oui, la nouvelle m'a dévasté car il était le dernier survivant d'un carré magnifique. Il était l'incarnation du rebelle qu'on a tous voulu être. ★

Album *"The Devil Always Collects" (Surfdog)*

“Bordel, comment en est-on arrivé là ?”

SLEAFORD MODS

Avec “UK Grim”, son douzième album,
le plus célinien des groupes britanniques ne lasse toujours pas.

RECUEILLI PAR VIANNEY G

MILEY CYRUS, SLEAFORD MODS, PINK : CHERCHEZ L’ERREUR. Les deux quinquas de Nottingham sont, aussi improbable qu’il y paraisse, numéro trois en Angleterre. Ce n’est que justice. Porté par les beats concassés d’Andrew Fearn et l’inimitable gueulé-chanté de Jason Williamson, le duo s’est imposé comme le groupe anglais le plus vital des années Brexit, dans la lignée des fameux atrabilaires du royaume (Lydon, Mark E Smith), relevant la gageure d’être, comme Can ou Wire en leur temps, un grand groupe défricheur, tout en ayant un son aussi immédiatement identifiable qu’AC/DC ou les Ramones. On ne s’étonnera donc pas que “UK Grim”, le successeur du classique “Spare Ribs”, fasse bégayer la maxime du “Guépard” : “*Il faut que rien ne change pour que rien ne change*”, même s’il s’agit d’un de leurs albums les plus variés à ce jour. Dans une belle scène de “Bunch Of Kunst” (documentaire de 2017 consacré au groupe), Jason, incrédule après l’accueil tonitruant reçu à Glastonbury, s’interroge : “*Bordel, comment en est-on arrivé là ? On n’est même pas un groupe d’avant-garde à peu près correct !*”. Et pourtant, d’une certaine manière, il y a plus d’ “art” dans leur discographie qu’à la fondation Louis Vuitton. Sleaford Mods, c’est un peu comme si l’urinoir de Duchamp avait été exposé avec son contenu. On les coince à Charleville-Mézières, pour le festival Cabaret Vert (référence pas rancunière à un poème de Rimbaud, la gloire locale, qui jugeait pourtant sa ville natale “*supérieurement idiote entre les petites villes de province*”), une petite heure avant leur entrée en scène.

Morte depuis une semaine

Une nouveauté tout de même malgré la permanence obstinée de la formule : les collaborations. Après Billy Nomates et Amy Taylor sur les incontournables “Mork N Mindy” et “Nudge It”, c’est au tour de Perry Farrell de Jane’s Addiction (“So Trendy”) et surtout de Florence Shaw de Dry Cleaning, dont le caméo crève l’enceinte sur “Force 10 From Navarone”, de s’y coller. Jason : “*Au départ, c’était une suggestion de notre manager. Le titre avec Billy Nomates, ça a été un tournant, ça nous a convaincus qu’on pouvait le faire. On a eu de la chance, toutes les collaborations qu’on a faites ont plutôt bien marché. Travailler avec d’autres personnes, ça permet de sortir un peu de sa coquille*”. On évoque la possibilité de renouveler l’expérience avec Iggy, fan de la première heure. Andrew : “*On nous l’a déjà demandé ! Mais il faudrait faire ça bien. On adorerait, évidemment. Peut-être que c’est quelque chose qu’on devrait impulser nous-mêmes. A chaque fois, ça se passe de manière différente. Amyl And The Sniffers était un groupe qui montait à l’époque, et on avait déjà joué avec eux dans quelques festivals. Billy Nomates, on l’a trouvée sur Instagram, et Perry Farrell, c’est lui qui nous l’a proposé*”.

Photo DR

Jason a longtemps été un copieux insulteur et son palmarès donne le vertige. Morceaux choisis : sur Alex Turner : "*Ce qu'il devrait faire, c'est aller dans son garage, trouver une scie électrique, scier ses jambes et ensuite les manger*" ; sur Jake Bugg : "*Il n'a pas encore vingt-cinq ans et il est déjà embarrassant*" ; sur Kasabian : "*Des dinosaures avant leur quarantième anniversaire*" ; sur Noel Gallagher : "*L'exemple parfait d'un mec rongé par le pognon. Il a l'air de sortir de Versailles, bordel de merde !*". On pourrait rajouter à la liste Alex James ("*The tool from Blur*", sur "Rupert Trousers") et Damon Albarn ("Shelf Life"), Ed Sheeran, Kelly Jones des Stereophonics ("Wack It Up Bruv"), Paul Weller (qu'il admire par ailleurs) ou encore Johnny Borrell de Razorlight. Sur "DIWhy", il s'en prend ce coup-ci aux "*résidus post-punk*" et aux "*gothiques de Prisunic*" ("*B'n'M goths*" dans la version originale) : une cible précise en tête ? Jason : "*Ouais, les gens qui nous accusent maintenant d'être des vendus, d'être déconnectés de ce que nous étions au départ. Je suis de l'autre côté de la barrière désormais, mais c'est le genre de critiques que j'aurais pu faire à d'autres à l'époque. Donc je comprends ce sentiment, je ressentais à peu près la même chose quand je galérais*". Même s'il assure que "*la colère est toujours là*" et qu' "*elle ne partira sans doute jamais*", Jason semble bien s'être assagi et est allé jusqu'à se fendre d'un mail d'*excuses* à Joe Talbot des Idles après avoir à plusieurs reprises trollé le groupe sur Twitter. Le niveau d'insanités a diminué également, bien que l'œuvre globale accomplie dans ce domaine reste impressionnante (une recherche lexicographique poussée donne les résultats suivants : 61 occurrences pour "*twat*", 63 pour "*wank*" ou "*wanker*", 88 pour "*cunt*", 581 pour "*fuck*" ; le record du "*Loup De Wall Street*" est pulvérisé). On essaie malgré tout de lui soutirer une horreur sur la mort d'Elisabeth II. Peine perdue : "*Elle s'en est pas mal tirée ! Elle avait quel âge ? 98 ans ? Qu'est-ce que je peux en dire ? Oui, ils n'apportent rien aux masses, mais je ne les hais pas pour autant*". Andrew est plus direct : "*Les médias ont préparé les gens, elle était malade depuis un bon moment, ça n'a pas été un 'choc' lorsqu'elle a clamsé. Certains ont dit qu'elle était morte depuis une semaine ! Les vieilles dames meurent, les princesses meurent aussi,* right *?*".

Un supermarché de merde

Alors que Jason affirme n'avoir jamais été aussi heureux dans sa vie personnelle, "UK Grim" s'avère un album particulièrement pessimiste sur l'avenir de son pays, qui a pourtant connu l'année dernière ses grèves les plus massives depuis la fin des années 1980. Alors, la Révolution pour bientôt ? Andrew : "*Naah* !". Jason : "*Pas en Angleterre ! Pas moyen ! J'espère juste que le prochain gouvernement sera plus clément avec ceux qui n'ont rien*". Andrew : "*Le plus gros problème actuellement, c'est l'influence de la culture politique américaine, qui rend les débats politiques de plus en plus grotesques. Malheureusement, j'ai l'impression que cette tendance va durer encore un petit moment. Ce qui ne veut pas dire pour autant que c'était génial avant, quand tout était policé. Ils sont très forts pour revendre la même merde sous un nom différent. C'est pour ça que le Brexit a marché, c'est parce que c'était un nouveau nom. Ils n'ont pas appelé ça* Nouveau Capitalisme *!*". Jason approuve : "*Brexit : on dirait le nom d'un supermarché de merde (rires) !*". L'amour moutonnier du *patrouillotisme*, très peu pour eux également, comme l'atteste cette saillie de "I Claudius" : "*What's fucking wrong with loving ya country?/ Everything!*".

Dépêche Mods

Fort du succès de l'album "UK Grim", le duo a publié le 20 octobre un EP intitulé "More UK Grim" contenant six morceaux inédits enregistrés lors des mêmes sessions que l'album. Il sort en vinyle pour accompagner la tournée européenne du groupe et propose la même dose de vitriol (avec en tête de gondole "Big Pharma", adressé aux conspirationnistes et autres "*guerriers du clavier*").

Jason embraye sur le sujet : "*Est-ce que j'aime mon pays ? Dans un sens, oui, mais pas pour son drapeau ou l'idéologie de l'Etat, et c'est ce que signifie* 'patriotisme' *pour beaucoup de personnes. Quand je rencontre des gens qui disent qu'ils* aiment leur pays, *c'est souvent ça que ça veut dire pour eux*".

Nous sommes en 2023

Les Sleaford Mods n'ont jamais fait mystère de leurs influences hip-hop (dans le genre, leur sommet est peut-être "Bronx In A Six"). Pour autant, difficile de dire de quoi il retourne

“La colère est toujours là”

Photos DR

lorsque Jason aboie dans son micro : “*Les monologues que j’écrivais après le boulot, c’était du spoken word. Par la suite, c’est devenu un petit peu plus rythmique, ça rimait aussi un peu plus… C’était un processus assez lent, j’imagine qu’aujourd’hui il y a plus de rap dans ce que je fais, mais j’aime tout ce qui l’entoure. Même dans le Wu-Tang, ça ne rime pas toujours, c’est moins strict que ça.*” Intervention d’Andrew : “*C’est marrant, pour moi, ce que fait Jason est assez unique, ce n’est pas vraiment du rap, c’est autre chose.*” C’est d’ailleurs la radicalité de ce choc des cultures (hip-hop, rock, electro) qui a instantanément ringardisé une bonne partie de la concurrence. Andrew : “*Il faut se rappeler en quelle année on est (*Jason éclate de rire*) ! Certains n’ont pas l’air d’être au courant. On n’est pas dans les années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, nous sommes en 2023, tu vois ce que je veux dire ?*” Comme le remarquait Lelo Jimmy Batista dans “Libération” à la sortie de “Spare Ribs”, c’est d’autant plus paradoxal que ni l’un ni l’autre ne sont exactement des jouvenceaux, et qu’ils avaient la quarantaine bien tassée lorsqu’ils ont goûté au succès. Jason préfère ne pas s’en préoccuper : “*J’ai longtemps pensé qu’on allait nulle part. On n’était pas le genre de groupe destiné à marcher… On a toujours été des outsiders, des types un peu à la marge. J’essaie de ne pas y penser trop. Ce n’est pas sain de le faire parce que, dans cette industrie, on te ramène sans cesse à ton âge.*” Andrew : “*On a de la chance, beaucoup de choses nous sont arrivées dans les dix dernières années, on n’a pas vraiment eu le temps de regarder en arrière. Certains groupes ont du succès très tôt et vendent énormément tout de suite, et ensuite ça devient de la merde et on les oublie. J’ai toujours le sentiment qu’il nous reste pas mal de choses à l’horizon.*”

Fritz le Chat en chair et en os

On conclut sur cette interrogation : peut-on espérer une ressortie des quatre premiers albums du groupe, enregistrés avant l’arrivée d’Andrew ? Le démenti de Jason en dit long sur la relation que les deux entretiennent : “*Il y a des trucs que j’aime là-dedans. Au niveau des paroles, il y a quelques idées, certaines des mélodies sont pas mal, mais ça doit rester sur l’étagère. Il y a trop de problèmes de copyrights pour les samples. Et c’est fait, c’est derrière nous. Quand Andrew m’a rejoint, c’est devenu ce que ça aurait dû être depuis le début. Et ressortir tout ça, ce serait un peu grossier vis-à-vis de lui. Pour moi, ce sont des démos, avant le début des choses sérieuses.*” *Bollocks* : n’en déplaise à Jason, les Sleaford Mods existaient avant l’arrivée d’Andrew et, si l’on excepte le brouillon que constitue le tout premier album, “The Mekon”, “The Originator” et “Spectre” contiennent certains de ses textes les plus hilarants (“Wack It Up Bruv”, longue tirade où il se fout — déjà ! — de la gueule de Noel Gallagher), réalistes (peut-on faire plus définitif que le refrain de “The Mekon” : “*What’s it like? Sticking probes into boxes of dead chickens/ Until 8 o’clock at night/ What’s it like?/ Knowing you’re just an average musician/ And this is your shite life!*” ?) ou déviants (le texte d’“Armitage Shanks” où Jason apparaît comme un Fritz le Chat en chair et en os, pourrait sortir tout droit d’un recueil de nouvelles du Buk’ : “*I was wanking her off the other day/ And she’s pulling a really strange face/ These things happen in situations like this, so I carried on/ Made her cum all over the place/ Then she tells me, that she was imagining me to be a complete stranger/ Well, thanks a fucking lot, nice one, lovely !*”), et de ses grooves les plus insidieux (“The Last 3 Digits On The Back Of The Card”, qui soutient la comparaison avec n’importe quel morceau de hip-hop contemporain). Au vrai, on le soupçonne de ne plus assumer entièrement les plus crapoteuses de ses pistes. Mais ces albums ne constituent pas seulement l’enfer inavouable d’une discographie qui devient un peu plus présentable par la suite ; un titre comme “Rollatruc” par exemple décrit la misère de la vie d’usine contemporaine avec un réalisme digne de Joseph Ponthus. On les quitte pour les retrouver à l’œuvre sur scène quelques minutes plus tard. Le T-shirt “Night Of The Living Dead” d’Andrew phosphore dans la nuit, Jason s’essaie à des entrechats de ballerine, tend son cul et bat des cils, mais l’on sent bien que pour une fois, le cœur n’y est pas, sauf lorsque Amy Taylor, également programmée ce jeudi, rejoint le groupe pour un “Nudge It” chanté front contre front. La faute à une scène de festival sans doute trop large pour eux, et surtout à un public relativement clairsemé, le gros des troupes s’étant aggloméré devant la grande scène pour entendre les Black Eyed Peas se lancer dans “I Gotta Feeling”, possible pire morceau de tous les temps. Comme disait Daladier : “*Ah les cons !*”. ★

Album *“UK Grim” (Rough Trade)*

Les quatre Beatles à lui tout seul

ELLIOTT SMITH

Vingt ans de présence

Le 21 octobre 2003, Elliott Smith décidait brutalement de tout arrêter, la musique, la douleur, la vie, transformant *a posteriori* sa discographie en jeu de piste morbide de son suicide annoncé. Vingt ans plus tard, c'est désormais la force vitale de sa musique continuellement ressuscitée qui impressionne et irrigue ce que les mondes folk et pop produisent de plus beau.

PAR LÉONARD HADDAD

MORT D'UN COUP DE COUTEAU DANS LE CŒUR AUTO-INFLIGÉ LE 21 OCTOBRE 2003. Parfois, en pop culture, les actes de décès sont aussi des actes de naissance : le moment où la légende monte en mayonnaise et où le mythe déploie ses ailes. Mort trop jeune (trente-quatre ans), avec seulement cinq albums derrière lui (plus quatre avec son groupe Heatmiser et deux doubles, l'un posthume, l'autre constitué de raretés diverses), Smith a pourtant ce que l'on appelle une œuvre. Score final (si on ajoute la quinzaine d'inédits live qui circulent et un triple que j'ai compilé moi-même avec des B-sides et des bootlegs) : autour de 180 chansons dont, au jugé, à peu près 150 extraordinaires (mais les 30 restantes ne sont pas trop mal non plus).

Ethos punk rock

Côté pile, une lo-fi triste et rêche qui lui a valu les comparaisons (fainéantes) avec Nick Drake ("*J'ai entendu trois chansons de Drake, c'est vrai que c'est beau, mais quand même beaucoup plus doux que ce que je fais*" dira-t-il). Côté face, une pop racée d'obédience Left Banke/ Zombies/ Kinks (passion absolue), références qu'en revanche il revendiquait pleinement. Au passage, on trouve aussi quelques chansons presque hardcore, surtout avec Heatmiser, rappelant son autre obsession pour les Stooges en général et Iggy Pop en particulier, qu'il reprenait fréquemment sur scène. Sans oublier la fixette Beatles de rigueur, avec focus tout particulier sur le "Double Blanc", un disque océan et matriciel dans lequel il aura barboté toute sa vie. Sa guitare acoustique ne sonnait jamais *jolie,* tout en sonnant souvent sublime. Ses pianos aériens alternaient entre classicisme ouvragé et bastringue de saloon. Son double-track vocal inimitable lui permettait de dépasser le simple trac de se mettre derrière un micro. Le tout était bardé de cet ethos punk rock à l'américaine qui irriguait toute la scène de Portland (Oregon), sa ville musicale, lui, le gars qui a grandi au Texas (mais sans l'accent) et est mort à Los Angeles (mais sans le soleil). Bref, Elliott Smith avait du talent au moins autant que de la tristesse. C'est-à-dire beaucoup, beaucoup de talent.

Putain de costume

L'histoire de Smith avant sa mort ne changera plus. Celle d'un musicien hors norme, capable de faire les quatre Beatles à lui tout seul, et même les cinq Beach Boys plus le Wrecking Crew ("King's Crossing"), quand ça lui chantait. A Portland, il débute donc avec Heatmiser, un groupe que tous les articles ultérieurs qualifieront abusivement de *bourrin*, non parce qu'il l'était mais parce qu'il fallait bien tenter de décrire sa bascule dans une autre dimension esthétique, à compter de son premier disque perso, "Roman Candle" (1994), des démos sur cassette à faire passer "Nebraska" pour du yacht rock. "*Ses chansons pour Heatmiser, il aurait pu les jouer acoustique,* ça aurait été *tout aussi fabuleux*", confiera Denny Swofford, cofondateur du label Cavity Search qui a sorti leur premier single, le tonitruant "Stray" (1993), qu'on peine néanmoins à imaginer au coin du feu. La trajectoire Smith est d'abord un murmure entre initiés qui se fait bientôt drone lancinant pour de plus en plus de monde. L'album manifeste intitulé "Elliott Smith" (1995) avec son nom en écriture manuscrite sur la pochette, fera foi. Dessus, "Needle In The Hay", premier récit d'héroïne, sert de BO à l'ouverture des veines de Luke Wilson dans le film "La Famille Tenenbaum". Autre sommet, "The Biggest Lie", une chanson d'une vérité brute, brutale comme un spot de lumière blafarde en plein visage. Vient ensuite "Either/ Or" (1997),

Photo Ted Soqui/ Corbis/ Getty Images

avec ses tueries “Say Yes”, “Alameda”, “Ballad Of Big Nothing”, sans oublier la doublette suprême formée par “Angeles” et “Between The Bars”. Sur un forum de fans, il y a une quinzaine d’années, un duel de popularité entre ces deux chansons avait duré des semaines, des centaines de votants échouant à les départager de plus d’une voix d’écart. Le résultat ne fut jamais connu… On retrouve les deux morceaux sur la BO de “Will Hunting” (1997), où un autre type de Portland, Gus Van Sant, fait avec Elliott Smith ce que Mike Nichols avait fait avec Simon & Garfunkel pour “Le Lauréat” trente ans avant. Six chansons y passent en fond sonore, dont une écrite exprès, pas “Mrs” (Robinson) mais pas loin : “Miss Misery”, une merveille pop qui l’emmènera jusqu’à la nomination aux Oscar, son *instant Cobain* à lui, trop de projecteurs, trop de caméras, trop de stars dans le public, trop de spectateurs devant leur télé, trop d’orchestration pourrie imposée et ce putain de costume trop blanc sur le paletot, qu’il regrettera pour le restant de ses jours. C’est-à-dire à peine six ans. Smith signe chez Dreamworks dans la foulée, la (roulement de tambours) “nouvelle major”, dont il ne reste aujourd’hui qu’un peu d’animation sous la houlette de Jeffrey Katzenberg, les branches musique (David Geffen) et cinéma (Steven Spielberg) ayant piteusement fermé leurs portes. Il est de la toute première promotion siglée du légendaire directeur artistique Lenny Waronker, avec Eels, Rufus Wainwright et… Forrest For The Trees (qui ?). Les deux valses de “XO” (1998), surtout la très pop “Waltz #2”, cartonnent dans les cours des lycées et dans la presse rock internationale. A la fin de l’album suivant, intitulé “Figure 8” (2000), il semble mettre en scène son propre silence à venir dans une semi-suite (point) finale, “I Better Be Quiet Now” (“*Vaut mieux que je me taise maintenant*”)/ “Can’t Make A Sound” (“*Peux plus faire un bruit*”)/ “Bye” (“*Salut*”), sidérant triptyque à chialer de maîtrise et de beauté. The end ? Il ne sortira plus rien de son vivant. Relocalisé à Echo Park, Los Angeles, il s’embarque dans des sessions perpétuelles pendant trois ou quatre ans, des amitiés ville haute (Jon Brion), des fréquentations ville basse (les poivrots des fermetures de bars), des drogues de plus en plus dures (sa version de “Elliott Et Le Dragon”) et un nouveau disque éternellement repoussé qui finira en double posthume (“From A Basement On The Hill”, publié en 2004) après que les bandes auront été confiées à quelques potes musiciens qui s’étaient fâchés avec Elliott quelques mois avant la fin.

Photo David Tonge/ Getty Images

N'oublions pas que quand on se fâche avec un junkie, cela signifie souvent qu'on est vraiment son ami.

Des dizaines de bébés Elliott

Tout cela, donc, ne changera plus. Ce qui change, c'est la suite. Petit à petit, alors qu'il ne respire plus, Elliott inspire. Sa mort a créé chez les fans un manque abyssal, un sevrage impossible, *cold turkey*, insupportable. Comme après tous les rock'n'roll suicides, il y a les sorties posthumes, les fonds de tiroir (aussi beaux que les tiroirs eux-mêmes dans son cas). Il y a surtout une prolifération de sites Internet dédiés, encouragés par sa famille qui met des douzaines d'inédits en ligne, autorise les copains, les producteurs, les copains producteurs à en faire de même, dans un élan de partage typique de l'euphorie Internet du début du XXI^{ème} siècle. Dans le lot, on trouve même une poignée de chansons écrites et enregistrées par Smith depuis ses 14 ou 15 ans, seul puis avec ses groupe Stranger Than Fiction ou Harum Scarum. Une manne sans équivalent, des dizaines de gigaoctets d'Elliott Smith bonus souvent aussi fabuleux que le Elliott Smith officiel.

Mais même ça, ce n'est pas assez. Les raretés du passé ne suffisent pas, il faut compenser les chansons qu'il n'est plus là pour écrire et nombre de ses contemporains (et des petits frères et sœurs de ses contemporains) s'y collent à sa place pour y remédier. Ce pourrait être l'une des définitions de l'influence, prolonger l'artiste aimé, l'aimer tellement qu'on se charge de faire en sorte que le puits ne se tarisse jamais, que le souvenir ne se substitue jamais au présent. Mais à ce point-là ? Des morts (trop) jeunes, il y en a eu des tas dans le rock, avec les cultes et les exploitations de catalogue qui allaient avec. Mais à ce que l'on sache, il n'y a pas eu quarante pseudo-Hendrix ou fils spirituels de Jim Morrison dans les vingt ans qui ont suivi leur disparition, ni des hordes de filles voulant à tout prix crier comme Janis Joplin. Des dizaines de bébés Elliott des deux sexes, si.

"Une musique qui fait qu'on ne se sent pas seul"

Désespoir en bandoulière

Les hommages se succèdent, les copies se conforment, se déforment, se reforment. Avant (et après) s'être imposé comme minimaliste art rock et chanteur de Noël, Sufjan Stevens réincarne ponctuellement Elliott, même timbre, mêmes chœurs en mille-feuilles, mêmes utilisations BO de ballades tristes (dans "Call Me By Your Name" de Luca Guadagnino). Il prend même sous son aile un autre simili Smith (Angelo de Augustine) pour enregistrer un album en duo avec lui. Jason Lytle (Grandaddy) et Aaron Espinoza (Earlimart) forment un groupe ensemble (Admiral Radley) sous haut-patronage Elliott, leur passion commune, eux qui sont de tous les tribute shows annuels. Seth Avett et Jessica Lea Mayfield enregistrent un disque de covers 100% Elliott. Même Madonna reprend "Between The Bars" sur un Instagram nocturne et c'est… touchant. Le merveilleux Jeff Hanson, successeur de Smith au label Kill Rock Star, l'imitera à la fois par le génie translucide de ses trois disques et par une mort encore plus précoce en 2009. C'est l'époque où Robin Pecknold de Fleet Foxes cite Smith dans toutes ses interviews, raconte sa passion d'adolescence et sa participation aux forums de fans avant même la disparition du héros. Andy Shauf accepte sans sourciller d'être décrit comme "*le nouvel Elliott Smith*" dans les trois quarts des articles qui lui sont consacrés. Avec des morceaux comme "Hometown Hero" ou "The Worst In You", il aurait mauvaise grâce à ne pas le faire. "*A l'adolescence, sa musique a beaucoup compté. La tristesse, oui, le sentiment de déconnexion, c'est une musique qui fait qu'on ne se sent pas seul.*" Adrianne Lenker de Big Thief racontera la même chose, au mot près, la découverte épiphanique de "Either/ Or" à un âge où la compagnie des disques est déterminante. Eric Johnson et ses comparses folk de Bonny Light Horseman reprendront "Clementine" en faisant encore moins de manières. "*On est tous les trois des fans inconditionnels.*" Johanna Samuels, Lana Del Rey, John Paul White, les noms s'amoncellent, certains des plus beaux titres de Bill Ryder-Jones, Jonathan Wilson, Bright Eyes, Bon Iver, M. Ward, Robert Gomez, jusqu'à Ty Segall (album "Orange Color Queen") et ses camarades Mikal Cronin (autre beatlesien invétéré) ou Cory Hanson (un titre carrément intitulé "Angeles" sur son album "Pale Horse Rider") ont tous quelque chose en eux d'Elliott Smith. Pour des raisons musicales ou pour le désespoir en bandoulière, ou les deux, on retrouvera Elliott chez le rappeur Mac Miller (reprise de "Angeles" en 2011, overdose en 2018), et en sample chez Frank Ocean ("Seigfried"), tandis que Billie Eilish fredonne "Let's Get Lost" sur son iPhone, dans une vidéo Instagram qui a fait plusieurs fois le tour du monde en 80 secondes. Un podcast intitulé "My Favorite Elliott Smith Song" est lancé en 2017, il en est à sa cinquième saison, plus de quatre-vingts épisodes auxquels ont participé des journalistes, des producteurs, des ami(e)s et un grand nombre de musiciens. Petit à petit, Smith devient un totem incontournable, un passage obligé, notamment pour les indy folk girls, genre en perpétuelle expansion. La plus fan de toute, Phoebe Bridgers, a repris Smith, copié Smith jusqu'à la caricature fingerpickée et jusqu'au supergroupe Boygenius (la chanson "Cool About It") en reconnaissant candidement tout ce qu'elle lui devait. "*Quand on me dit que ma musique lui ressemble, je dis que c'est normal, puisque c'est fait exprès — et ensuite je dis merci…*"

Après le manque, le trop-plein ? Même pas. Tout ceci ne peut qu'effleurer la vibration spectrale et polyphonique générée par ses disques à lui. Mais le réécouter aujourd'hui, ce n'est plus seulement entendre les années quatre-vingt-dix dans ce qu'elles avaient de plus douloureux ou émouvant ni mesurer l'étendue du spectre musical dont il était l'héritier. Aujourd'hui, Elliott Smith n'est plus le point d'arrivée des trente ans de pop qui l'ont précédé, il est devenu le point d'origine des deux décennies qui lui ont succédé. Moins une fin triste (comme Cobain, voire Lennon avant lui) que le début d'une histoire qui est loin d'avoir fini de s'écrire. Elliott Smith au présent, Elliott Smith du futur. De battre, le cœur de sa musique ne s'arrêtera plus. ★

Elliott in memoriam

En plus des inédits et des héritiers, petit florilège des chansons dédiées à Elliott Smith.

En plus d'inspirer des artistes, Elliott Smith (et son suicide) ont inspiré des chansons. Plein. Les camarades de promo comme Ben Folds ("Late"), Rhett Miller ("The Believer"), Jason Lytle ("This Song Is The Mute Button"), Beck (le requiem "Broken Drums") ou Jenny Lewis (au moins deux titres fabuleux, "Ripchord" et "It Just Is", sur "More Adventurous" de Rilo Kyley). Dans le lot, la meilleure est sans doute "Heaven Adores You" d'Earlimart qui fonctionne comme tribute, pastiche et prière en l'honneur du héros. Chez les filles "next gen"', Lana Del Rey a un inédit intitulé "Dear Elliott" et Phoebe Bridgers un hommage direct (au milieu de tous les autres), intitulé "Punisher". Enfin citons deux instrumentaux, "Sky Turning Grey" de Brad Mehldau, sous-titré "(For Elliott Smith)" et "There's No Hurry To Eternity" de Third Eyed Blind, dont le titre de travail était le très peu sibyllin… "Elliott Smith".

"Une question d'attitude et d'imagination"

THE KILLS

Après sept ans de pause, Alison Mosshart et Jamie Hince sont de retour avec un album audacieux dans lequel ils se réinventent avec panache.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

PLUS DE TROIS ANS APRÈS LE DÉBUT DE LA PANDÉMIE DE COVID SORTENT ENCORE DES ALBUMS DONT L'ÉLABORATION AVAIT DÉBUTÉ AVANT QUE LA PLANÈTE NE CESSE DE TOURNER. C'est le cas du remarquable "God Games", dernier-né du duo The Kills, presque un vieux couple avec ses vingt années de collaboration. Si cela fait longtemps qu'Alison Mosshart et Jamie Hince ne se font plus appeler VV et Hotel, le duo retrouve un certain allant sur cet album où les guitares sont en retrait. On a eu le plaisir de les rencontrer à Paris afin qu'ils nous expliquent les dessous de ce qu'ils perçoivent comme un nouveau départ.

Accords mineurs

ROCK&FOLK : En quoi la pandémie a-t-elle joué un rôle dans la genèse de "God Games" ?

Alison Mosshart : On aurait terminé un album quelques années plus tôt si ça ne s'était pas produit, mais ça n'aurait pas été le même album, et j'adore celui-ci. On a eu le temps de penser et réfléchir à beaucoup de choses et ça s'est ressenti dans notre travail. On est sorti de la roue du hamster et de l'enchaînement tournée-tournée-tournée-enregistrement-tournée-tournée-tournée-enregistrement-presse-vidéos. C'est tout ce qu'on faisait depuis vingt ans.

R&F : Le confinement a-t-il été propice à la création pour vous ?

Alison Mosshart : J'ai eu beaucoup de mal. J'ai été très préoccupée pour ma famille. J'ai passé beaucoup de temps au téléphone, à juste essayer de rester saine d'esprit. Je pense que Jamie a opéré d'une bien meilleure façon.

Jamie Hince : J'ai appris le piano et j'ai eu un épisode euphorique, maniaque presque, pendant six mois. Je ne pouvais pas m'arrêter. Je me suis mis à la couture, j'ai construit un studio photo. La seule chose que je n'ai pas vraiment faite, finalement, c'est jouer de la guitare. J'avais le sentiment, dès que je la prenais pour écrire une chanson, que je faisais les choses machinalement. Je voulais absolument trouver autre chose. J'ai commencé à imaginer un faux side-project dans ma tête pour pouvoir faire de la musique sans avoir à penser : "*Oh, est-ce que c'est vraiment The Kills ?*". Je me suis fait croire à moi-même que j'avais un side-project nommé LA Hex et j'ai commencé à écrire des chansons ainsi et c'était vraiment libérateur. Et quand j'ai joué une chanson à Alison, elle m'a dit : "*C'est génial, c'est The Kills ! Je suis impatiente de pouvoir chanter dessus !*".

R&F : A quel point la paralysie de votre doigt affecte-t-elle votre rapport à la guitare ?

Jamie Hince : Ça va, parce que je joue dans mon propre groupe, donc je peux jouer avec mon propre style et m'adapter. Je ne peux pas utiliser le majeur de ma main gauche. Je ne peux jouer que des accords mineurs, des accords barrés, ce qui est merveilleux parce que ça m'offre des choses comme "Better Day", tout en accords mineurs. Par contre, j'ai joué de la guitare pour Iggy Pop plus tôt cette année et j'ai trouvé ça très dur. On pourrait croire que ce sont des chansons très simples, la plupart d'entre elles n'ont que deux ou trois accords. C'était très difficile sans ce doigt. Tout le monde disait : "*Mais c'est juste un La barré*" et je luttais. J'ai dû trouver un moyen. Et puis j'ai réalisé que les chansons des Stooges de la période James Williamson… il était assez fainéant dans son jeu de guitare. Il n'utilisait que trois doigts, mais il les utilisait dans une tonalité horrible. Il jouait en Fa dièse parce qu'il voulait que personne ne copie ce qu'il joue. Il voulait

Photo Myles Hendrik-DR

OW

“La guitare me paralysait”

rendre les choses difficiles, mais moi j’ai trouvé ça plus facile parce qu’il n’utilisait que ses trois doigts alors que tout le monde disait : “*Ah, c’est encore en putain de Fa dièse*”.

Clavier à 100 dollars

R&F : Quelle est votre façon de travailler pour l’écriture ?
Alison Mosshart : On s’envoie des choses. C’est comme ça qu’on a commencé, c’est important pour nous, c’est notre fonctionnement.
Jamie Hince : On fabrique chacun dans son coin. Sans compromis ni dilution. J’adore le moment où tu reçois quelque chose de l’autre. A ce moment-là il faut s’isoler, sans personne d’autre dans la pièce, pour écouter. C’est comme ça que tu reçois l’effet maximal, à 100%. Ensuite on se retrouve pour travailler.

R&F : C’est un moment précieux que vous décrivez.
Alison Mosshart : C’est tellement excitant de recevoir une nouvelle chanson.
Jamie Hince : Quand quelqu’un te joue sa chanson en face de toi, tu ne peux pas lui donner une opinion honnête. Notre processus de recevoir et d’écouter est super. Parfois elle me répond : “*Désolé, je bois du vin chez Stacey’s. J’écouterai en rentrant*”. Et je lui réponds : “*Pas de problème, prends ton temps*”, mais je bous intérieurement.
Alison Mosshart : Comme quand j’étais au cours de pilates.
Jamie Hince : J’étais là : “*Tu n’aimes pas ma chanson ?*” Et elle me répond : “*Je suis au pilate ! J’ai mes jambes autour de la tête*”.
Alison Mosshart : C’est drôle !
Jamie Hince : Parfois je n’aime pas, mais Alison sait quand je l’appelle deux minutes et 39 secondes après son message et que je dis : “*Oh mon Dieu, c’est incroyable*” que c’est spécial, et ça met la barre haut.

R&F : Vous avez composé l’essentiel de l’album au piano.
Alison Mosshart : Jamie me l’a suggéré. Il m’a montré ce petit clavier à 100 dollars, un clavier MIDI que je pouvais brancher à mon ordinateur. Je travaille toujours sur Garageband, que j’adore pour son côté rudimentaire. Je me suis beaucoup amusée. Ça a immédiatement ouvert ma façon d’écrire des chansons. J’écris des chansons à la guitare acoustique depuis vingt ans mais ma capacité à jouer n’a pas vraiment progressé depuis le jour où j’ai commencé. Là, c’était magique pour

Photo Myles Hendrik-DR

moi parce que j'adore les mélodies et les rythmes et que la guitare me paralysait. Soudain j'ai pu mettre de l'espace où je voulais et j'ai trouvé les notes que je cherchais. J'ai pu cueillir des mélodies que je n'aurais pas trouvées.

Jamie Hince : Souvent, quand tu maîtrises un instrument, tu observes qu'à mesure que ton habileté s'améliore, tes idées partent. C'est peut-être que ton imagination baisse. On essaie toujours de se maintenir éveillés par de nouvelles approches. C'était le postulat du groupe au départ. D'incarner le triomphe des idées sur les aptitudes. Je me fichais qu'on soit des virtuoses, c'était plus une question d'attitude et d'imagination.

Alison Mosshart : On a écrit des chansons de tellement de façons différentes. Il m'envoyait un rythme de batterie et j'écrivais une mélodie vocale avec des mots, sans musique. Le plus compliqué ensuite était de trouver une musique qui n'aille pas à l'encontre de cette mélodie et ne risque pas de la détruire. Le clavier nous a permis tout ça. Il y a une raison pour laquelle cet instrument est si populaire, non ? Ça marche !

R&F : Votre usage de la guitare est très clairsemé sur cet album.

Jamie Hince : Oui, mon approche a changé. Sur des chansons telles que "My Girls My Girls" ou "LA Hex", j'ai pris du recul et réfléchi à ce qu'on attendait de moi. C'est, à mon sens, courageux de ne jouer que peu de choses, çà et là. La plupart des guitaristes choisissent d'être démonstratifs plutôt que de jouer ce dont le morceau a besoin. Il faut savoir mettre son *ego* de côté. J'adore ce que ça a donné sur l'enregistrement mais je suis sûr que je vais être ennuyé quand on sera sur scène et que je serai juste debout à ne rien faire.

Nous deux

R&F : Justement, comment envisagez-vous vos prochains concerts ?

Alison Mosshart : Je pense qu'idéalement, on aimerait être juste nous deux à nouveau, mais on n'a pas encore répété l'album.

Jamie Hince : Il faut qu'on y travaille. On a fait des shows l'an dernier quand la réédition de "No Wow" est sortie. Pour être honnête, nous étions un peu rouillés mais la réaction des gens a été folle, comme s'ils n'avaient jamais vu ça, vous savez, deux personnes qui jouent de façon aussi brute. J'ai adoré ça, ça m'a fait réaliser à quel point la surproduction dans les disques, dans les shows live, l'auto-tuning, les backing tracks et le play-back, ça détruit tout.

R&F : A l'époque de "No Wow", vos performances étaient très impressionnantes, radicales.

Jamie Hince : J'adore cette époque. Quand on a assemblé la compilation de vieilleries "Little Bastards", on a regardé d'anciennes images sur YouTube et j'ai vraiment adoré à quel point on était audacieux et à quel point c'était minimaliste. On avait besoin de si peu pour faire tant de bruit. Mais on ne jouait que 35 ou 40 minutes, alors qu'aujourd'hui on joue une heure trente. Je ne pense pas que ce soit la meilleure façon de voir un groupe, mais c'est ce que les gens attendent.

R&F : Pourquoi ce projet de compilation ?

Jamie Hince : Quand nous avons appris que nous ne pouvions pas tourner à cause de la pandémie, notre label nous a demandé d'assembler une compilation de faces B, démos, de choses non publiées.

Alison Mosshart : C'était quelque chose de fun à faire mais c'était surréaliste parce que je ne suis pas le genre de personne qui regarde en arrière. Et j'ai dû m'asseoir et passer en revue des millions de vidéos, de photos et d'autres choses et je me disais : "*N'est-ce pas le genre de chose que je suis censée faire quand j'aurai 70 ans ? Pourquoi fais-je ça ? On est au milieu de l'écriture d'un nouvel album.*" Cela dit, c'était très intéressant de voir comment notre live show a changé, comment notre écriture a évolué.

R&F : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur les Hotel et VV des débuts ?

Jamie Hince : Ils sont toujours là ! Nous sommes toujours ces gens. Un peu plus à l'aise dans notre peau. Un peu moins exubérants, je pense. Quand nous avons commencé, nous étions romantiques à propos d'une scène qui n'existait pas. Un genre de scène pop art. Nous vivions dans un demi-rêve où nous imaginions toutes ces choses dans nos têtes. Et sur scène. Nous avions tellement peur de jouer en public que nous devions nous créer des personnages. Il le fallait. Personne n'aurait voulu voir les véritables nous.

Gospels athées

R&F : A quel point ce regard en arrière a-t-il influencé "God Games" ?

Jamie Hince : Ça nous a permis de considérer notre parcours, d'en trouver la ligne directrice.

Alison Mosshart : Je n'ai cessé de dire pendant qu'on enregistrait cet album que j'avais l'impression de faire notre premier album à nouveau.

C'était une sensation folle, que je n'ai pas eue pour les albums numéro 2, 3, 4 ou 5. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai regardé en arrière, à cause de la pandémie, de l'excitation de faire à nouveau quelque chose. Je n'en ai aucune idée. Peut-être aussi la maturité. Aujourd'hui je n'en ai plus rien à foutre. Je fais exactement ce que je veux faire. Même si ça a toujours été le cas, il y a les attentes des autres auxquelles tu ne peux pas échapper, c'est une énergie qui est dans l'air. Et cette fois-ci, je ne la ressentais pas. C'était tellement libérateur. J'espère que ça s'entend sur l'album.

Jamie Hince : On a toujours essayé de faire des choses nouvelles. En regardant en arrière, les évolutions entre chaque album étaient faibles et le changement ici est bien plus important. Je pense que ça provient du fait que j'ai appris à utiliser un studio. Pour notre album précédent, je pouvais à peine utiliser Pro Tools. J'ai dû apprendre à travailler de façon autonome, pour pouvoir penser à des choses dans ma tête et les faire se produire. C'était excitant d'avoir une idée et de trouver un moyen de la réaliser. Le fait d'apprendre la technique, j'ai trouvé ça inspirant. Ça m'a rendu capable de mettre toutes les choses que j'aime dans la musique, comme MF Doom, Timbaland, Kanye, toutes ces productions. C'était super de pouvoir faire ça pour mon propre groupe et de ne plus avoir à dire à quelqu'un des choses comme : "*J'aimerais que ça sonne comme de la neige*". C'est incroyable à quel point ton monde grandit avec la connaissance. Il ne s'agit plus seulement désormais d'expérimenter avec les mots, les accords et les mélodies, mais aussi avec ce qu'on peut faire avec le son. Qui sait ce à quoi ressemblera le prochain album ? Du putain de jazz peut-être. Désolé !

R&F : Pourquoi avoir travaillé avec Paul Epworth alors ?

Alison Mosshart : On cherchait un producteur cette fois-ci parce qu'on voulait seulement être des musiciens. Surtout Jamie, qui avait beaucoup travaillé sur le son. Il voulait juste faire partie du groupe.

Jamie Hince : Ça ne me rend pas anxieux d'être musicien. Ça me rend anxieux d'être producteur. Le nom de Paul avait déjà circulé parce qu'il avait été notre régisseur-son sur notre première tournée. Ça faisait sens pour cet album d'avoir quelqu'un qui nous connaissait.

Alison Mosshart : Et cet album était déjà quasiment fait. Il était déjà produit avant même qu'on entre dans le studio. Ce qui avait été le cas pour notre premier album également. On est venu et on l'a enregistré. Nous n'avions jamais ressenti une telle beauté parce qu'on a toujours pété les plombs en studio à écrire, finir les choses, à être sur la sellette avec l'heure qui tourne, où chaque minute coûte de l'argent et tu es totalement stressé. Là, c'était si relaxant. Travailler avec un bon producteur dans un studio formidable à Londres. C'était une expérience très agréable.

Jamie Hince : Tous nos albums ont été douloureux, sauf le premier et le dernier. "No Wow", des heures de souffrance. Je voulais détruire ce disque, et puis j'ai fini par l'apprécier au fil des années, et maintenant je l'adore.

S'entre-tuer et se sucer

R&F : Parlez-nous de l'aspect mystique de "God Games".

Jamie Hince : Pendant la pandémie, je disais : "*Pourquoi tu nous infliges ça ?*" Ça me faisait rire parce que je suis athée. Je suis juste un fou qui crie au ciel, ce que les personnes religieuses sont également. J'ai écrit cette chanson en pensant à Dieu qui se joue de nous. Et les mots "God Games" sont sortis. Ensuite j'ai découvert que c'était un genre de jeux vidéo comme les Sims. Je me suis dit que ça ressemblait à ce qu'on était en train de faire : créer un univers musical, en devenir le dieu pour jouer avec des personnages, des chansons et des idées. Faire des gospels athées. En réalité, il y a peu de personnages dans mes chansons qui ne sont pas moi. Mais, comment écrire au sujet de quelque chose d'interne ? C'était bien de pouvoir observer ça d'une perspective aérienne...

R&F : Dans la chanson "Wasterpiece", vous dites : "*It's do or die kid*", ce qui s'apparente à votre ligne de conduite.

Jamie Hince : C'est un état d'esprit qu'on a toujours eu. Il semble qu'on utilise souvent ce genre d'expression dans nos conversations. Fais ou meurs. Tue ou sois tué par ton art. L'idée de s'abandonner à la passion. J'ai été comme ça dans ma vie amoureuse, ma vie artistique, ma vie musicale. Je mets tout en jeu et j'en ressors avec des blessures. Physiquement, émotionnellement, mentalement. Et je replonge immédiatement.

Alison Mosshart : Je pense que c'est un corollaire, je ne crois pas que tu doives nécessairement souffrir. L'idée n'est pas d'aller dans des endroits inconfortables et de se sentir mal pour créer.

Jamie Hince : En vérité, c'est facile d'écrire une chanson triste, sombre et misérable. C'est bien plus difficile d'écrire une chanson joyeuse.

Photo Myles Hendrik-DR

Une bonne chanson joyeuse. Björk y parvient de façon incroyablement brillante. Je crois avoir essayé sur cet album d'être joyeux. Je veux écrire un disque léger, positif, joyeux comme une chanson de Björk.
Alison Mosshart : Elle est réellement magique.
Jamie Hince : On l'a vue à un festival où on jouait. Elle était tête d'affiche et il n'y avait rien à faire alors on est allé la voir. Je pensais m'ennuyer mais c'était la plus incroyable des choses. Il y avait 60 000 personnes qui la regardaient mais j'avais l'impression de découvrir un secret. Comme si en marchant dans une forêt j'avais croisé une fée qui faisait une magie bizarre. Je n'avais jamais été aussi subjugué par un concert. C'était merveilleux.

R&F : Récemment Jimmy Fallon a demandé aux Rolling Stones comment fonctionnait leur partenariat après tant d'années ensemble et Keith Richards a répondu : "*On ne se parle pas*". Comment faites-vous ?
Alison Mosshart : On se parle tout le temps !
Jamie Hince : Tout le temps. C'est spécial. Je pense qu'entre eux il y a de la testostérone, entre deux mâles. Ils sont jaloux l'un de l'autre, ils veulent à la fois s'entre-tuer et se sucer. C'est un conflit masculin un peu stupide, nous n'avons pas ça. Et moins d'*ego* sans doute. The Kills est cette chose que nous avons créée et on veut que ça marche. On veut s'aimer l'un l'autre. ★

Album *"God Games" (Domino)*

"Tous nos albums ont été douloureux, sauf le premier et le dernier"

DEV

Photo Adrian Boot: UrbanImage-DR

SOUVENIRS DE L'AVENIR

Né d'un constat passé en un demi-siècle, d'inquiétant à irréfutable, Devo, malgré les apparences, n'a jamais été une farce ni une bande de rigolos. A quelques mois d'une ultime tournée (américaine, puis australienne…), la parution d'une **anthologie** réunissant, sur différents supports, l'essentiel de la musique du groupe d'Akron et de nombreuses raretés est motif à se pencher sur le cas de ces musiciens opiniâtres et inclassables.

PAR JEROME SOLIGNY

ALLISON KRAUSE, JEFFREY MILLER, SANDRA SCHEUER, WILLIAM SCHROEDER… EN FRANCE, CES NOMS N'ÉVOQUENT PAS GRAND-CHOSE. Le massacre de l'université de Kent, à quelques kilomètres d'Akron, dans l'Ohio, le 4 mai 1970 non plus. Pourtant, ce jour-là, la garde nationale américaine a bel et bien tiré à balles réelles sur des étudiants qui manifestaient. Témoin de la tuerie (et étudiant également), Gerald "Jerry" Casale a vu le monde, l'idée qu'il s'en faisait alors, chavirer devant ses yeux. Mark Mothersbaugh, présent aussi sur le campus, a partagé sa désillusion. Comme d'autres, Casale, membre du mouvement antiguerre SDS (Students For A Democratic Society), avait appris la veille que Richard Nixon, sans en référer au Congrès, allait étendre la guerre du Vietnam au Cambodge voisin. Supputant que les universités réagiraient, Nixon avait alerté les gouverneurs des Etats les plus sensibles, leur intimant de riposter de manière ferme et définitive en cas de protestation. Jim Rhodes, celui de l'Ohio, a fait du zèle : quatre morts. Neuf blessés. En quelques secondes.

L'art de Devo

Bien que tragique, cet événement va rapprocher Casale et Mothersbaugh. Sidérés par la scène à laquelle ils ont assistés, ils vont développer la théorie que la société, le monde et ceux qui le gouvernent en sont arrivés à un sommet d'horreur et de folie et que, dès lors, l'évolution humaine ne sera plus que régression. En 2023, on ne peut que constater qu'ils avaient vu juste. Fans de rock et de pop anglaise avant la tragédie (et un peu hippie sur les bords dans le cas de Jerry Casale), ils vont se focaliser, après avoir appartenu à diverses formations (et côtoyé Chrissie Hynde, originaire du même coin), sur ce concept de dé-évolution et être à l'origine, au cours de la seconde moitié des années soixante-dix, d'une new wave abrasive et expérimentale. Et puis, pour faire passer leur message que les carottes étaient cuites, ils opteront pour des looks dingos, uniformes et des visuels simplistes. Engoncé dans son confort et ses certitudes, l'homme moderne était devenu, selon eux, un être végétatif et arrogant, une sorte de robot à l'émancipation et aux sursauts impossibles, et à l'obsolescence programmée par un système créé sans jamais réfléchir aux conséquences, sociétales ou environnementales. Casale et Mothersbaugh trouvaient hallucinant que le Président d'une des trois plus grandes nations du monde joue au va-t-en guerre, et on imagine que l'agression de l'Ukraine par Poutine, au même titre que tout ce qui, entre les deux événements, a déglingué l'humanité, a dû remuer le couteau dans leur plaie jamais refermée. Début 1977, Devo, que les frères de Jerry Casale et Mark Mothersbaugh ont rejoint (avec le batteur Alan Myers), s'installe à Los Angeles et joue dans des petites salles ; il arrive que la confrontation avec le public soit musclée. Le groupe arbore des tenues identiques (souvent des combinaisons jaunes industrielles à usage unique, des mini-shorts noirs…), propose des sets courts mais intenses et scande ses premiers refrains frénétiquement, sans l'ombre d'un sourire (Mothersbaugh porte son masque de Booji Boy — entre l'enfant et le singe — une partie du set). Bien évidemment, ces prestations vont susciter l'intérêt des maisons de disques, tout comme "The Truth About De-Evolution". Ironiquement, ce court-métrage de 1976 écrit par Mothersbaugh et Casale (et dirigé par leur ami Chuck Slater) devait servir d'épitaphe à l'aventure Devo que les deux musiciens jugeaient vouée à l'échec au moment du tournage. En fait, "The Truth About De-Evolution" a été primé au Ann Arbor Film Festival et a capté l'attention de plusieurs personnalités musicales au premier rang desquelles David Bowie et Brian Eno. A l'époque, avec sa compagnie Bewlay Brothers, Bowie produit, sur le plan financier et artistique, Iggy Pop. A la recherche d'un nouveau groupe, il va jeter son dévolu sur Devo et en devenir, l'espace de quelques mois, le fan numéro 1. Mais dans le même temps, Warner et Virgin ont manifesté de l'intérêt pour la formation. Au bout du compte, la collaboration avec David Bowie ne donnera aucun fruit qui l'implique directement, et c'est Brian Eno qui produira le premier album du groupe, respectivement distribué par ces deux labels aux USA et en Europe. Mais en vérité, Eno a eu beau essayer de mettre son grain de sel dans l'art de Devo (David Bowie a bel et bien été présent à certaines séances d'enregistrement en Allemagne), la formation, intransigeante par essence, a insisté pour que l'esprit de ses démos soit respecté. Précédé des singles "Mongoloid" et "(I Can't Get Me No) Satisfaction" publiés sur le label du groupe et distribués par Stiff Records en Europe, "Q: Are We Not Men? A: We Are Devo!" allait se classer honorablement

IMAGERIE BRUTE ET CYNIQUE

Photo LGI Stock/ Corbis/ VCG/ Getty Images

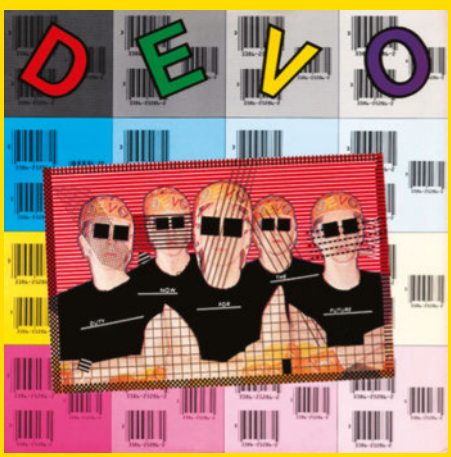
THE ROLLING DEVO

C'est hilarant : dans un numéro où les Rolling Stones sont à la fête, Devo l'est aussi. Car les deux groupes que tout ou presque pourrait opposer ont donc au moins en commun une chanson : "(I Can't Get No) Satisfaction" que la formation britannique avait propulsé en tête des charts de chaque côté de l'Atlantique à l'été 1965, en partie grâce à un riff de trois notes qui a fait s'arracher les cheveux de pas mal de musicologues. La légende, à qui on fait dire ce qu'on veut, prétend que Mick Jagger (pieds nus, en pantalon de velours et un verre de rouge à la main) s'est mis aussitôt à danser lorsqu'on lui a joué la reprise épileptique que Devo a d'abord publiée en single sur son label Booji Boy Records, puis dont Stiff a commercialisé, en Europe (en 1977), la version réenregistrée avec Brian Eno. Aujourd'hui, le grand chic en soirée revival new wave est de sortir le maxi-vinyle, celui avec l'autocollant qui, curieusement, a résisté au temps. On profite de cette seconde entrée pour glisser que "(I Can't Get Me No) Satisfaction" (oui, Devo a légèrement tordu le titre original) n'est pas la version de la chanson qui a le plus hérissé le poil des fans des Stones. Reprise sur disque des centaines de fois depuis près de soixante ans (on préfère la relecture débridée d'Oscar Peterson & Co à celle d'Eddy Mitchell, et ce malgré la présence de Big Jim Sullivan et Jimmy Page aux guitares), "Satisfaction" (comme l'appellent les gens pressés) a été fièrement déconstruite et ratatinée par les Residents un an avant Devo. Surtout prisée dans sa version single vinyle (jaune), avec ses harmonies fracassées et sa voix passée à la roulette dentaire, la cover du collectif originaire de Louisiane est ostensiblement dérangeante et, pour le coup, on ignore ce que les Stones en ont pensé. Quant à leurs relations avec Devo, elles sont restées courtoises. Quelques années plus tard, alors que les Anglais travaillaient en studio, Charlie Watts a passé sa tête dans la cabine d'à côté, à la recherche d'un joueur de claviers capable d'utiliser un vocoder. Devo enregistrait au même endroit et c'est Mark Mothersbaugh qui s'y est collé. Il raconte depuis qu'il n'a jamais vu autant de marijuana d'excellente qualité au même endroit que ce jour-là.

Haute tension

DEVOGRAPHIE SELECTIVE

L'anthologie disponible chez Rhino/ Warner qui justifie cet article rétrospectif est certainement la plus complète à ce jour, mais des neuf albums studio que Devo a publiés entre 1978 et 2010, au moins cinq sont indispensables. Les quatre autres s'adressent davantage aux complétistes.



"Q: Are We Not Men? A: We Are Devo!" *(1978)*

Evidemment, s'il n'en fallait qu'un, ce serait celui-là. Pour la bonne et simple raison que ce premier album, mis en boîte à San Francisco et chez Conny Plank, près de Cologne, contient tout ce que le groupe avait en gestation depuis 1973, l'année de son premier concert. De "Uncontrollable Urge" à "Shrivel-Up" en passant évidemment par les incontournables "(I Can't Get Me No) Satisfaction", "Mongoloid" , "Jocko Homo" et "Come Back Jonee", le disque est un modèle de new wave arty sous haute tension, et brille tout particulièrement par son utilisation des (du ?) synthétiseurs, alors inédite, en renfort des guitares. Devo s'impose dès le départ comme un groupe indomptable, au grand dam de Brian Eno, producteur muselé.

"Duty Now For The Future" *(1979)*

C'est bien à cause du son des disques qu'il avait coproduits pour David Bowie que Devo a fait appel à Ken Scott pour son deuxième opus. Plusieurs de ces chansons enregistrées à Chateau Recorders, un studio situé à Hollywood et aujourd'hui disparu, datent aussi des années de balbutiements du groupe, mais certains de ses amateurs de la toute première heure ne les ont pas trouvées aussi bonnes que celle du premier album. "The Day My Baby Gave Me A Surprize" a été extraite en premier single, mais c'est le second, une reprise de "Secret Agent Man" (morceau d'ouverture d'une série TV d'espionnage des années soixante, alors chanté par Johnny Rivers) dont on se souvient surtout.

"Freedom Of Choice" *(1980)*

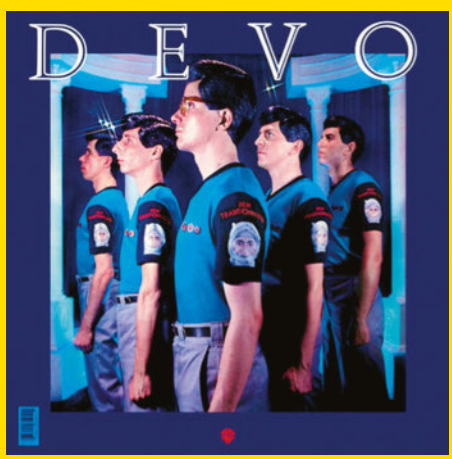
Le passage des années soixante-dix à la décennie suivante a aussi été celui de la technologie analogique (les amplis à lampe, les magnétophones à bande magnétique) à numérique. Au tout début des années quatre-vingt, les synthétiseurs se sont démocratisés et leurs sonorités, pas toujours heureuses et souvent considérées datées aujourd'hui, ont envahi les disques pop/ rock, primant celles des guitares, elles-mêmes filtrées par des pédales aux effets pas toujours reluisants. Sur "Freedom Of Choice", mis en boîte par Robert Margouleff — un compagnon de route de Robert Moog —, les synthés sont rois, se substituant notamment à la basse et distillant les riffs. Nerveux, cynique, l'album, peut-être le plus cohérent de la discographie de Devo, a généré "Whip It" qui reste à ce jour sa chanson la mieux vendue.

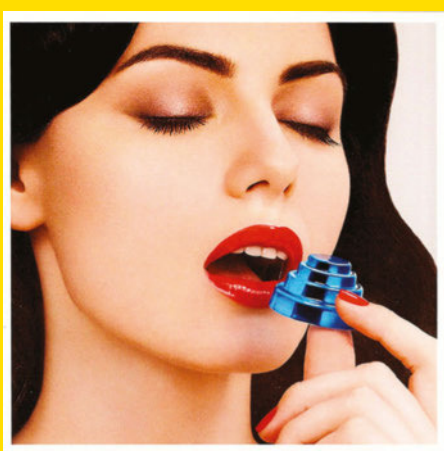
"New Traditionalists" *(1981)*

Alors que, dans l'espoir que son quatrième album fonctionne aussi bien que le précédent, il aurait été facile pour Devo, en édulcorant son message, d'enfoncer le clou commercial de "Whip It", Mark Mothersbaugh et Jerry Casale ont fait le choix de durcir le ton. Les thèmes abordés dans certaines des chansons exploitent plus furieusement encore le concept de dé-évolution et les trois vidéos tournées pour illustrer les singles extraits — notamment celle de "Love Without Anger" dans laquelle Barbie et Ken sont ridiculisés — n'ont pas exactement enthousiasmé les programmateurs de MTV, alors en passe de devenir le média incontournable des années quatre-vingt. De plus, sur le plan musical pur, Devo semblait stagner, ce que la presse ne manquera pas de lui reprocher.

"Something For Everybody" *(2010)*

Le neuvième Devo est celui que ses fans, rescapés dans les années 2000, attendaient. Paru vingt ans après le précédent ("Smooth Noodle Maps"), il ne proposait rien de véritablement neuf, mais sa belle énergie était plaisante à retrouver. L'informatique était désormais au cœur des chansons des garçons d'Akron, mais ils démontraient, avec ces douze-là, que leur capacité à évoquer des sujets graves avec espièglerie était intacte — "Later Is Now", "Don't Shoot (I'm A Man)". JS





dans les charts anglais. Aux USA, il n'a été certifié or qu'en 2007 mais il figure toujours en bonne place dans les listes des meilleurs disques rock de la fin des années soixante-dix.

Hommage à John Kennedy

La reprise du titre phare des Rolling Stones (*cf. encadré*) a été une sorte de cheval de Troie pour Devo, à l'instar de son deuxième album, au son plus poli. Néanmoins, le groupe ne va jamais laisser aucun producteur altérer sa nature, et c'est la raison pour laquelle Ken Scott a été sollicité pour "Duty Now For The Future". Mark Mothersbaugh et Jerry Casale ont remarqué que lorsqu'il produit des disques (et notamment ceux de David Bowie), cet ancien ingénieur du son des Beatles s'efface systématiquement au profit des chansons, de l'esprit de la musique. Scott est davantage un "enregistreur" de haut vol qu'un arrangeur désireux de laisser sa marque à tout prix, et c'est ce que Devo recherche. Dans le même temps, sur le plan visuel et comme en atteste le clip de "The Day My Baby Gave Me A Surprise", le groupe consolide son imagerie brute et cynique avec des moyens dérisoires. C'est en 1980, avec "Freedom Of Choice", qu'il va véritablement passer à la vitesse supérieure. Sur la pochette, les musiciens ont sur la tête leurs fameux dômes d'énergie (que la presse française, jamais à court d'imagination, qualifiera de *"pots de fleurs"*), mais surtout, le disque va bénéficier d'une solide campagne de marketing. Ce troisième album est celui qui s'est le mieux vendu, notamment grâce au tube "Whip It" (et la malicieusement chouravée à The Knack "Girl You Want"), et parce que Devo en a accompagné la sortie d'une tournée mondiale passée par le Royaume-Uni, l'Europe, le Japon et le Canada. Comme la plupart des disques du groupe, "Freedom Of Choice" a été réédité il y a plusieurs années avec une flopée de titres bonus enregistrés en studio ou sur scène. On pouvait s'en douter, le clip de "Whip It" dans lequel Mothersbaugh désape une cowgirl avec un fouet a été mal interprété par les ligues féministes qui n'ont pas vu, dans cette satire, son second degré pourtant flagrant. 1982 est également l'année de la sortie au cinéma de "Human Highway", une comédie coréalisée et financée par Neil Young qui a tenu à la présence de Devo, physique et en chanson via une reprise de "Worried Man Blues" que les musiciens interprètent dans la peau d'employés d'un centre de récupération de déchets radioactifs (le film se déroule à proximité d'une centrale qui fuit…). "Human Highway" fera un four, mais consolidera les liens entre la formation et le troubadour canadien dont la célèbre "Ohio" a été inspirée par le massacre de l'université de Kent évoqué plus haut. Ça n'est pas l'avis du public, mais Devo considère que "New Traditionalists", son album de 1981, compte parmi ses plus accomplis. Plus exactement, Mark Mothersbaugh et Jerry Casale estiment que leur look n'a jamais été aussi bon qu'avec ces sortes de perruques en plastique qu'ils portent sur la pochette (un hommage à John Kennedy) et dans le clip de "Through Being Cool". Surtout, ils considèrent encore aujourd'hui que celui de "Beautiful World", un patchwork d'images d'archives de l'Amérique choisies par Casale (et souvent parce qu'elles n'étaient pas chères…) synthétise tout ce qu'est Devo.

ALARMISTES DADAISTES

Nostalgie sans écume

"Oh, No It's Devo" (1982), "Shout" (1984), "Total Devo" (1988) et un album live ont ponctué les années quatre-vingt du groupe (les deux derniers sont sortis chez Enigma après que Warner, aux USA, a jeté l'éponge), mais ont globalement déçu les fans et la critique. Pour Devo, la décennie a également été marquée par le remplacement du batteur Alan Myers par David Kendrick (qui jouait alors avec Sparks), mais sa présence n'a pas sauvé "Smooth Noodle Maps", de 1990. Intéressant sur le plan des arrangements, il reste faiblard côté compositions et au niveau des textes, malgré des intitulés parfois tordants ("Devo Has Feelings Too"). Hormis "Oh, No! It's Devo", confié à Roy Thomas Baker car espéré commercial, tous ces albums ont été produits par le groupe, mais de l'avis de Mothersbaugh, le cœur y était de moins en moins. Devo a donné le dernier concert de cette ère en mars 1991 avant de se séparer. Ses membres se sont alors consacrés à diverses activités, musicales et visuelles dans le cas de Jerry Casale (il a réalisé des clips pour Soundgarden ou Foo Fighters), mais c'est Mark Mothersbaugh qui a fait le plus parler de lui en montant Mutato Musika, une société de production de musique de film et d'habillage sonore. Il a collaboré de belle façon (sur ses quatre premiers longs-métrages) avec Wes Anderson. Début 1996, une invitation par le festival du film de Sundance a donné à Devo l'occasion de se reformer puis, la même année, il s'est produit aux USA dans le cadre de la tournée Lollapalooza. Au cours des suivantes, le groupe a pu constater que sa cote de popularité était toujours haute et que de nombreuses formations en vogue encensaient sa musique et son intégrité. Signe si besoin était que l'argent n'a pas d'odeur, Devo a publié un ultime album studio, "Something For Everybody" en 2010, à nouveau chez Warner (le tracklisting en a été établi par les fans). Quatre ans plus tard, le décès de Bob Casale incitera la formation à remonter sur scène (à quatre) pour une série de concerts sur le continent nord-américain. La tournée de 2016, dite *best of*, aura donc été la pénultième puisque Devo a annoncé que la prochaine serait la dernière.

Radiohead, U2, LCD Soundsystem, Nirvana, Hot Chip ou The Kills, tous se sont réclamés, à un moment ou à un autre, sur le plan musical ou visuel, de Devo. Loin d'avoir sombré dans l'oubli ou de surfer sur la vague d'une nostalgie sans écume, le groupe de Jerry Casale et Mark Mothersbaugh continue de régaler ceux qui n'ont jamais arrêté d'en écouter les disques. Et si ces alarmistes dadaïstes quittent la scène pour de vrai, leurs prédictions d'il y a cinquante ans, on peut en rire ou le déplorer, n'ont pas fini de les rappeler à notre bon souvenir. Du passé et de ce qu'il reste de l'avenir. ★

Album *"50 Years Of De-Evolution (1973-2023)" (Warner)*

Photos Ross Alfin-DR

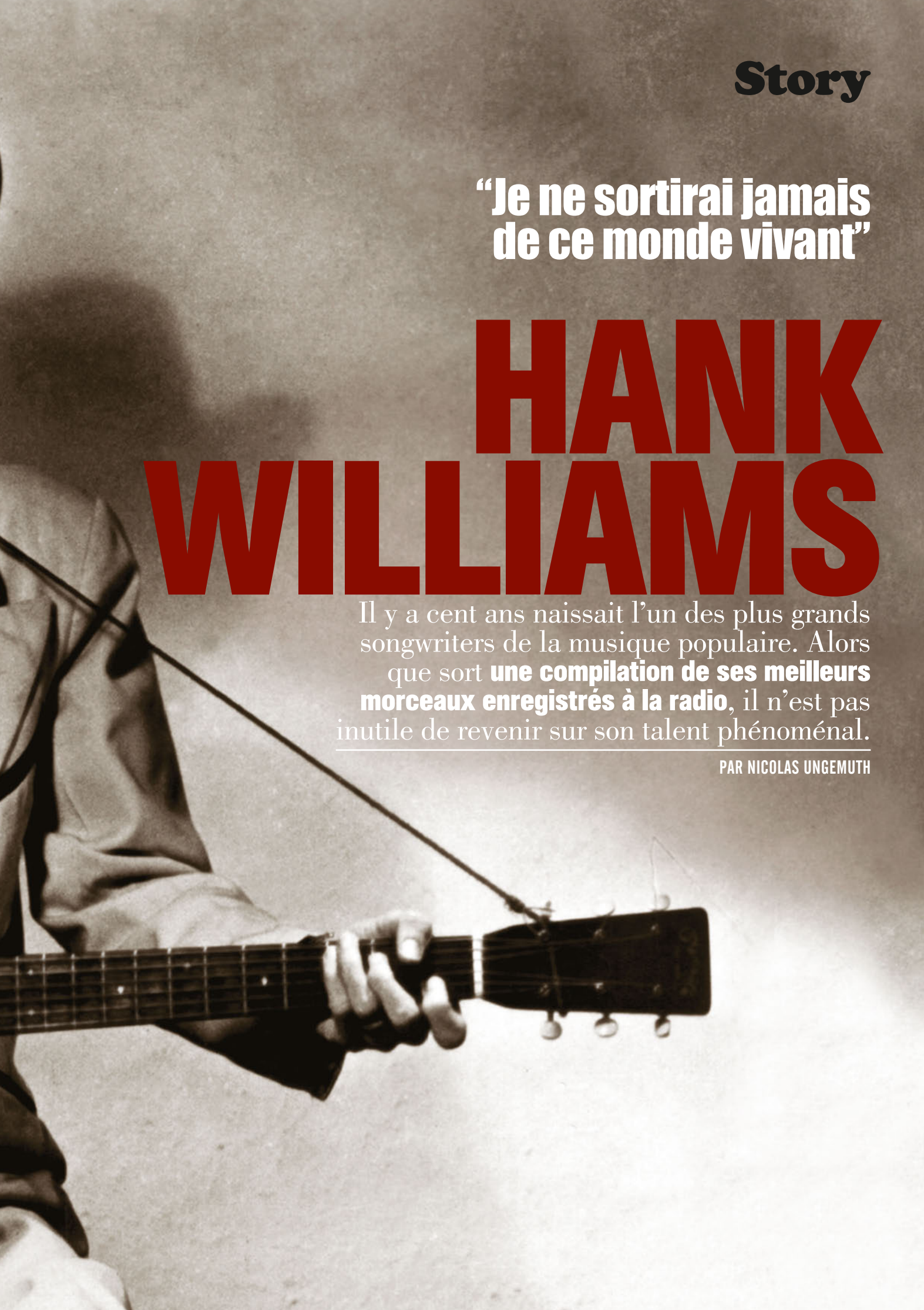
Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

“Je ne sortirai jamais de ce monde vivant”

HANK WILLIAMS

Il y a cent ans naissait l’un des plus grands songwriters de la musique populaire. Alors que sort **une compilation de ses meilleurs morceaux enregistrés à la radio**, il n’est pas inutile de revenir sur son talent phénoménal.

PAR NICOLAS UNGEMUTH



PENSER À HANK WILLIAMS, C'EST SE POSER LA QUESTION OBSÉDANTE QUI RESTE SANS RÉPONSE : POURQUOI CERTAINS HOMMES ONT-ILS DU GÉNIE ALORS QUE LA MAJORITÉ DES AUTRES EN SONT PRIVÉS ? On peut travailler dur pour devenir un grand sportif ou un virtuose à la guitare, mais écrire une chanson ? Ça ne vient pas en travaillant. Entre 1947 et 1952, Williams a écrit tellement de chefs-d'œuvre que c'en est insensé. On pense à Bob Dylan, à John Lennon et Paul McCartney dans les sixties, à Ray Davies, à Brian Wilson, à Mick Jagger et Keith Richards, à Jimmy Webb… C'est toujours fascinant de voir des musiciens sortir des pépites en un flot qui semble intarissable mais qui souvent ne dure pas. Hank Williams, on ne sait pas trop s'il aurait tenu la distance, il est mort à vingt-neuf ans. Mais ce qu'il a composé durant ces courtes années est entré au Panthéon des songwriters. Quiconque écoute "I'm So Lonesome I Could Cry" pour la première fois en sort bouleversé. Avec trois ou quatre accords, il a signé des choses impérissables qui n'ont pas fait que révolutionner la country, mais la musique en général. Naturellement, les plus grands du genre — Johnny Cash, George Jones, etc. — lui ont rendu hommage. Waylon Jennings a écrit "Are You Sure Hank Done It This Way?" et "The Hank Williams Syndrome". Tous les pionniers du rockabilly le vénéraient. Mais Hank a aussi été repris par Ray Charles, Tony Bennett ou Fats Domino. Son génie rayonne largement au-delà de sa famille musicale. Il n'avait pas particulièrement une belle voix, Contrairement à Johnny Cash, George Jones ou Merle Haggard. Mais elle était expressive. Il vivait ce qu'il chantait, et ce qu'il chantait, ce n'était pas rien. C'était de la poésie. Hank Williams a fait des chansons joyeuses ("Move It On Over"), parfois même humoristiques. Mais là où il était le plus remarquable, c'est lorsqu'il chantait la solitude, les peines de cœur, la détresse. Sans être jamais sinistre ni doloriste. Les gens ont écouté ses chansons et ils se disaient : "*C'est ce que je ressens, mais lui sait le dire mieux que personne*". Des millions de personnes ont écouté ses chefs-d'œuvre comme s'ils avaient été écrits pour eux. Williams était alcoolique, tourmenté, sensible et avait des problèmes avec la femme qu'il aimait follement. Le succès n'a rien arrangé. Au contraire, au faîte de sa carrière, il est tombé dans l'abîme.

La solitude, les peines de cœur, la détresse

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images - A droite archives Rock&Folk-DR

Evidemment, il y avait eu Jimmie Rodgers avant lui, comme il y avait eu Charley Patton avant Robert Johnson. Mais Williams est allé plus loin que Rodgers. Moins répétitif, plus doué pour les mélodies et les mots. C'est le grand monument de la country. Mais ceux qui n'aiment pas la country feraient bien de l'écouter : la beauté de ses chansons est universelle et peut toucher tout le monde sans exception. Oui, il y a du violon, de la pedal steel. C'est ce son honky tonk sec et épuré qu'il appréciait et qu'il a inventé. Mais ça n'a rien à voir avec les grosses productions de Nashville qui apparaîtront plus tard et qui rebutent les néophytes. Si on retire le crincrin et la guitare steel et qu'on accélère le tempo, on a le Johnny Cash des années Sun. Et puis il y a ses ballades. Elles sont insurpassables. "A Mansion On The Hill" est pas mal pour débuter. Une fois qu'on a mis de côté les *a priori* concernant la "*musique de bouseux*", on a les clés du paradis.

Hank Williams naît le 17 septembre 1923. Son père a participé à la guerre de Sécession et à la Première Guerre mondiale. Il passe huit ans à l'hôpital à la suite de ses blessures. Hank, avec sa sœur, est majoritairement élevé par sa mère qui lui transmet son amour pour la musique. Nous sommes en Alabama. Le jeune Williams traîne dans la rue et sympathise avec un musicien noir de loin son aîné, devenu mythique : Rufus Payne, surnommé "Tee-Tot". C'est lui qui a appris à Hank à jouer de la guitare et qui lui a fait découvrir le blues. De cette rencontre sortira une chanson, "My Bucket's Got A Hole In It". Williams gagne un peu d'argent en cirant des chaussures ou en vendant des cacahuètes. Il chante et s'accompagne à la guitare dans les rues, parvient à passer à la radio, écrit ses premières chansons et monte son groupe, les Drifting Cowboys. A l'âge de dix-huit ans, il rencontre celle qui sera la femme de sa vie, Audrey Mae Sheppard. Les deux se marient, ont un fils, Hank Jr. Audrey, une femme pleine d'énergie, décide de s'occuper de la carrière de son homme. Inlassablement, elle trouve des concerts pour Hank et les Drifting Cowboys. Et en 1946, Audrey emmène Hank à Nashville pour rencontrer Fred Rose. Ce n'est pas n'importe qui. Songwriter d'exception, il a monté avec Roy Acuff la maison d'édition Acuff-Rose, qui deviendra l'une des plus importantes de la country. Hank est reçu, chante quelques-unes de ses compositions. Rose est séduit, un contrat est signé. Le patron aura une influence bénéfique considérable sur la carrière de Williams. Lui-même compositeur professionnel, il aidera à polir les diamants bruts que lui amènera Hank. Des ébauches de chansons, des bribes de mélodies. Rose mettra de l'ordre là-dedans pour aboutir aux chefs-d'œuvre qu'on connaît. Selon le propre fils de Rose, Fred était comme un père pour Hank, qui n'en avait pas vraiment eu. Les deux hommes s'entendent parfaitement et Rose est le premier à réaliser le génie de Williams. Un peu comme Sam Phillips avec Elvis, sauf qu'Elvis ne composait pas. Williams est désormais épaulé. Hank enregistre quatre titres à Nashville puis est signé chez MGM en 1947. Il décroche son premier succès avec "Move It On Over", morceau enjoué comme une version primitive du rock'n'roll (son fils Hank Williams Jr.

soulignera plus tard avec intelligence les correspondances entre ce premier tube et "Rock Around The Clock"), puis est embauché au Lousiana Hayride de Shreveport, en Louisiane. Un show radio immensément populaire où passera Elvis plus tard, seul rival, quoique moins prestigieux, du Grand Ole Opry de Nashville. Puis les grandes chansons commencent à jaillir : "Mind Your Own Business", "Long Gone Lonesome Blues", "I Can't Help It", "Hey Goog Lookin' ", "Cold, Cold Heart", "You Win Again", "I'm So Lonesome I Could Cry" ou le classique "Ramblin' Man". Le public adore, le Grand Ole Opry l'appelle. C'est la consécration pour tout chanteur de country. Il y donne son premier concert le 11 juin 1949, le show est écouté à la radio par des millions d'auditeurs. Hank est désormais une star. Le numéro un. Trois ans plus tard, il sera viré de l'Opry.

Seul à l'arrière de la Cadillac

Parce que derrière la gloire et la fortune, rien ne va. Williams a commencé à boire à l'âge de onze ans. En 1949, c'est un parfait alcoolique. A la maison, les engueulades avec Audrey prennent des proportions alarmantes. Ivre la plupart du temps, il est persuadé qu'Audrey le trompe. Sa jalousie devient délirante, ses ivresses ingérables. Audrey n'est pas une petite chose fragile. Elle l'envoie dans les cordes (les chansons "Cold, Cold Heart" et "Please Make Up Your Mind" lui sont adressées). Hank est fou d'elle. Ravagé par les disputes incessantes, il se met à boire encore plus. Il annule des concerts au dernier moment ou arrive sur scène torché et incohérent. Il écrit et enregistre l'une de ses plus belles chansons, "I Saw The Light" ("I *saw the light, no more darkness, no more night*"). Un rêve de rédemption, illusoire : il dira à ses amis : "*There ain't no light*". Sous le pseudonyme de Luke The Drifter, il grave des chansons presque parlées morbides et dévastées. Sa favorite était "Men With Broken Hearts". Les titres de ses chansons sont explicites : "I'm Not Coming Home Anymore", "I'm So Tired Of It All", "The Angel Of Death", "I've Been Down That Road Before" ou l'incroyable "I'll Never Get Out Of This World Alive". Il est ravagé par des douleurs dans le dos mais refuse de voir un médecin. Des charlatans lui refilent des amphétamines pour combattre sa fatigue constante, mais aussi du Seconal et un puissant sédatif, de l'hydrate de chloral.

Malgré tout, il continue à écrire. Hank note des paroles sur des bouts de papier. Après sa mort, on retrouvera chez lui, dans une boîte à chaussures, une soixantaine de chansons sans musique. C'est son fils, le très doué Hank Jr., qui les reprendra en composant l'accompagnement. Mais il y a aussi les chansons qui sortent. Williams est plus que prolixe : il est ahurissant dans la constance. Sur scène, c'est autre chose. Les Drifting Cowboys ne le supportent plus, les Grand Ole Opry le renvoie. Il est contraint de s'abaisser à retourner au Louisiana Hayride. L'Opry ne le rappellera jamais. Et puis Audrey le congédie aussi, c'est le divorce. Hank est dévasté et se marie avec une gamine de dix-neuf ans dont il n'a rien à faire, juste pour "*emmerder Audrey*", qui s'en fiche pas mal puisqu'elle va désormais gagner 50% de royalties sur ses compositions. Le 30 décembre 1952, il quitte sa ville de Montgomery pour rejoindre Charleston et y donner un concert. Une tempête de neige le bloque à Birmingham. Le lendemain, il arrive à Knoxville avec son chauffeur. Les deux hommes sont épuisés. Un autre chauffeur est recruté pour les emmener à Canton. Hank est seul à l'arrière de la Cadillac avec une bouteille de whiskey et de l'hydrate de chloral. Une heure après avoir quitté Knoxville, un policier contrôle la voiture, regarde la banquette arrière et dit au chauffeur : "*Monsieur, l'homme derrière a l'air mort*". "*Non, il dort*", lui répond Charles Carr, le conducteur. La voiture reprend sa route et s'arrête cinq heures plus tard à une station-service. Carr se penche vers la banquette arrière et prend la main de Hank. Elle est froide, le corps est déjà raide. Hank Williams est mort depuis un bon moment. Il a vingt-neuf ans, et il disait récemment à ses proches : "*Je vois Jésus venir me chercher dès que je ferme les yeux.*"

"Monsieur, l'homme derrière a l'air mort"

Vingt mille personnes pour son enterrement

Lorsque sa mort est officielle, son annonce est un coup de tonnerre pour tous les amateurs de country, et ils sont nombreux. Il y aura vingt mille personnes pour son enterrement à Montgomery, dont deux cents Noirs, ce qui n'est pas rien pour une époque où la ségrégation est très vivace, surtout en Alabama. Ernest Tubb, Roy Acuff et Red Foley chantent "I Saw The Light" tandis que des centaines de personnes se signent devant le cercueil. Hank Williams, le roi incontesté de la country est mort, mais sa légende ne s'arrête pas là. Des albums tribute sortiront à la pelle, des artistes très variés revisiteront ce répertoire dément. Les Rolling Stones reprendront "You Win Again" durant les séances de "Some Girls" (le titre est désormais disponible sur la réédition Deluxe de l'album), Jason And The Scorchers livreront une version explosive de "Lost Highway", sans doute la plus grande chanson que Hank n'avait pas écrite lui-même. Toute la scène seventies des "outlaws" (Billy Joe Shaver, Tompall Glaser, Waylon Jennings, Willie Nelson, Kris Kirstofferson, etc.) s'inspirera de son œuvre. Puis, au début des années quatre-vingt, son héritage sera célébré par la scène "cow punk", mais aussi par des gens comme le Gun Club, les Long Ryders, X ou Green On Red et, plus tard encore, par le mouvement "No Depression" lancé par Uncle Tupelo. Et puis il y a eu l'album "Timeless" : des reprises de ses chansons par Bob Dylan, Keith Richards, Tom Petty, Johnny Cash, Ryan Adams, Lucinda Williams et Emmylou Harris. Comme l'a dit Don Cusic, qui a publié en 1992 les paroles de toutes ses chansons, y compris celles retrouvées après son décès : "*Hank Williams n'est pas simplement mort, il a explosé ; et des petites étincelles de sa lumière continuent de briller.*" ★

Album *"Hank 100: Greatest Radio Hits" (Omnivore)*
A voir en replay sur Arte : "Country Music : Une Histoire Populaire Des Etats-Unis", la fabuleuse série documentaire de Ken Burns. Neuf heures passionnantes avec des images d'archives incroyables

Photos Michael Ochs Archives/ Getty Images

REY
REY

L'ULTIME RAZZIA ?

THE ROLLING STONES

Le plus illustre des gangs de voyous fête ses noces de diamant avec un nouvel album qu'on n'attendait plus.

PAR THOMAS E. FLORIN

DU BRUIT : ***"PLUS QUE 19 JOURS, 8 HEURES, 9 MINUTES ET 35 SECONDES." "Le plus grand album des Rolling Stones depuis 'Some Girls'", " 'Hackney Diamonds', l'insolent retour du groupe de…", "Gérard Larcher confie avoir passé un bon moment avec Mick Jagger…", "La reine Elizabeth II a toujours fait partie de ma vie", "J'ai abandonné la cigarette en 2019, l'héroïne en 1978, la cocaïne en 2006…", "… le président du Sénat et le leader des Rolling Stones ont parlé longuement du Val-de-Loire", "… mais je m'autorise toujours un verre de temps en temps", "'Angry…' est le meilleur single des Rolling Stones depuis quarante ans", "… Mes pensées vont à la famille royale." " 'Sweet Sound Of Heaven' est la meilleure chanson des Rolling Stones depuis…", "Plus que 1 jour, 1 heure, 1 minute et 1 seconde."***

Utopie

C'était un bruissement dans l'air qui a débuté quelque part après la fin de l'été. Une rumeur, un état d'esprit, un point de conversation où chacun semblait "*y*" croire, bien que ce "*y*" semblât mal défini. Les Rolling Stones sortaient leur premier album depuis dix-huit ans, et cela sonnait dans la bouche des gens comme quelque chose à quoi il fallait croire. Nous avons vécu pendant quelques semaines dans une utopie où il serait possible d'avoir désormais quatre-vingts ans et de surprendre, d'exciter, mieux, de faire revivre sa jeunesse à une population épuisée. Bien sûr, personne n'était dupe et la simulation de l'orgasme était à son comble. Au fond, chacun savait que les Rolling Stones allaient faire *exactement* ce qu'ils font depuis plus de quarante ans. Le même coup, le même disque, la même grimace, sauf que cette fois, c'était l'une des dernières.

Photo Mark Seliger-DR

Après eux, on le sait, c'en est fini

C'était un bruissement dans l'air qui accompagnait un soulagement : celui d'un retour à la normale. Car, depuis sept ans, peut-être dix, plus rien ne l'est. Il y a eu des attentats, une pandémie mondiale, une guerre européenne, des menaces, des incendies, une révolution féministe, des tremblements de terre, des punaises de lit, des mois de février estivaux, la mort de toutes les idoles et même un porno avec Michel Houellebecq. Puis il y a eu pire : la disparition de Charlie Watts. Dans le mouvement de gâtisme universel que les réseaux sociaux nous imposent, on a senti une stupeur un peu plus profonde que d'habitude car, depuis 1969 et la noyade de Brian Jones, aucun Rolling Stones n'était mort officiellement. La disparition de ce gentleman parfait au *backbeat* nonchalant ne laissait entendre qu'une seule chose : les Rolling Stones, unique groupe de rock'n'roll de cette envergure à ne s'être jamais séparé, n'en avaient plus pour longtemps. La seule question appropriée désormais est quand ? Car après eux, on le sait, c'en est fini. On pourra toujours se traîner à un concert de Bruce Springsteen, se faire inviter à celui de Bob Dylan, s'ennuyer à un concert de Paul McCartney. Non, avec les Rolling Stones, cette parenthèse culturelle sera close et l'on pourra tirer définitivement le bilan de l'histoire des baby-boomers.

Euphorie

Mais les Stones ne se sont pas arrêtés. Au contraire : dans un élan vital impressionnant, ils sont partis faire la tournée des stades qui ont tous un nom gênant (le Mercedes Benz Stadium, le Ford Fields, le Groupama Stadium, etc.), ont enfilé leurs nouveaux habits de lumière (vestes lamées, bonnets couleur citron ou menthe, chemises ouvertes sur des T-shirts, tatouages) et ont embarqué Steve Jordan, jouant un drôle de pied de nez à la théorie de l'appropriation culturelle : à chaque fois qu'un membre anglais et blanc des Rolling Stones quitte le groupe, il est remplacé par un noir américain. Contre toute attente, la tournée a été l'une des meilleures de ce siècle. Set-list concise, tempo rapide, le changement de batteur a créé un nouveau paradigme dans le groupe. Lui joue sur le temps, voire devant, tendant à l'extrême le chewing-gum que Richards et Wood eux étirent en arrière. Ça ne traîne plus, ça se prend moins les pieds dans le tapis. C'était l'euphorie, la joie palpable même, peut-être en prévision d'un des plus gros chèques que le groupe allait encaisser (700 000 tickets vendus et 120 millions de dollars de recette pour la simple Europe). Mais trois mois après sa dernière date, le groupe décide d'entrer en studio et y restera "*de Noël à la Saint Valentin*" comme ils disent. Au moment où il fêtait sa quatre-vingtième fête de l'amour, Mick Jagger avait mixé 23 nouveaux morceaux. De quoi remplir deux albums, donc voici le premier.

Octobre 2023, pas très loin de la tombe blindée de Marie Curie, il est 17 heures et la radio d'Universal Music France diffuse une *musak* non identifiable. Il fait 25° C, ce qui est beaucoup pour un début d'automne, et la salle tout en verre où l'on nous installe est orientée plein sud. Les éclats de lumière déteignent sur le revêtement grisâtre des canapés et le taux d'humidité de l'air s'approche de zéro. "*Vous voulez réécouter* 'Angry' ?" On secoue la tête et nous laisse seul dans ce cube de verre immaculé d'où l'on voit les jeunes employés de la major se déplacer leur ordinateur portable sous le bras. Cahier, feutre noir, silence : ainsi débute la première écoute du 24ème album studio des Rolling Stones. Il paraîtrait que le seul son du claquement de queue du diplodocus aurait pu tuer un humain, et c'est un peu à cela que l'on pense quand débute "Hackney Diamonds". Le son de batterie, son pied particulièrement, comme une boule de démolition qui plonge dans une piscine de tomates, et la basse qui ne ronfle même plus, corne de brume dans la tempête, couvrant tout le bas du disque, et les guitares maintenant, élargies, élargies, élargies comme certains mails proposent de le faire avec votre pénis : en utilisant de l'air, du vent, pipeau de réverbération laide comme la mort ; et toute cette musique qui enfle, non pas sous hormones ou en mâchant des glandes pinéales comme le faisait Hunter Thompson, mais par les soins de son mauvais génie, le producteur Andrew Watt, criminel contre l'humanité ; tout cela donc, ce paysage sonore de cauchemar, nous fait comprendre que, "*mais oui, c'est bien sûr*", ils l'ont refait *exactement* comme d'habitude. La même musique, ces riffs monotonaux dynamités par des refrains mis au goût du jour avec le dernier producteur. Cette méthode, le groupe de Chelsea en abuse désormais depuis fort longtemps.

Schisme

Quand cela a-t-il commencé ? En 1986 peut-être, avec l'album "Dirty Work". C'est ici que l'écriture du groupe a cessé d'évoluer. De gros riffs, un truc FM, trois ballades et une vieillerie revue et corrigée par le son du moment, voilà à peu de chose près ce qu'ont fait les Rolling Stones sur leurs cinq derniers albums, le tout avec plus au moins de brio. Avant, même des albums décriés tels que "Emotional Rescue" ou "Undercover" les voyaient chercher de nouvelles formules, une nouvelle manière de composer. Un morceau comme "Too Much Blood" ne ressemble à rien dans la carrière des Rolling Stones et les périodes de créativité du groupe se reconnaissent au niveau des paroles de son chanteur : elles y sont excellentes. C'était, selon l'histoire officielle, le grand schisme entre le Jagger jet-setter et un Richards nouvellement *clean* : le premier voulait continuer à coller à ce qu'il entendait en discothèque, l'autre freinait des quatre fers pour laisser le groupe où il l'avait mené à la fin des années soixante. Et à l'écoute de leur musique sur les quatre dernières décennies, c'est Richards qui a eu gain de cause. Le temps passant, cette formule est devenue une ascèse, la musique des Stones devenant une sorte d'évocation d'elle-même. Y a-t-il encore ici des progressions harmoniques, des structures de chansons chez eux ? Plus vraiment. Leur plage musicale ne compte plus qu'une rythmique, une tonalité et un riff : une manière qui les rapprocherait du blues le plus organique, celui de Charley Patton ou John Lee Hooker, s'il ne restait deux problèmes : celui de la production et des refrains.

L'arrivée des mélodies sirupeuse chez les Rolling Stones, nous la devons peut-être aussi à Keith Richards. La première, vraiment inexcusable, c'est celle d' "Angie". En 1973, sur un album en fait très moyen — "Goats Head Soup" — se tourne une page, avec pour la première fois de leur histoire l'arrivée d'une chanson à la guimauve dans un gang de voyous. Les premiers Stones pouvaient faire dans la pop, mais leur version était baroque et tendue quand ici elle devenait délibérément larmoyante. Rare dans les premiers temps ("Coming Down Again" sur le même album, "Time Waits For No One" sur le suivant), la présence de ces mélodies insipides tend à se multiplier pour saturer un album comme "Hackney Diamonds". L'intrusion du lyrisme au milieu de riffs mastoc y est quasiment systématique. "Angry" a son horrible refrain chanté à trois voix par Jagger, "Get Close" et "Depending On You" souffrent des mêmes maux avant que n'arrive le monstre à deux têtes : "Bite My Head Off" où McCartney tente de nous refaire le coup de "Helter Skelter". Jagger y hurle, version *comedia dell'arte* de lui-même, grosse bouche et petit cul, avant que ne déboule ce solo de basse fuzz, un nouvel attentat du dernier des Beatles — *salut Ringo* — envers le rock'n'roll. La production d'Andrew Watt est pour beaucoup dans le degré d'horreur dont on est témoin ici. Non content d'être responsable du pire album de la carrière d'Iggy Pop, un homme qui pourtant a livré son lot d'immondices, le *jeune* producteur ici étonne par son degré de perversion. L'esthétique *emo* de "Whole Wide World", son break techno, la petite horreur *diskö* qui peine de "Mess It Up", la surmultiplication des effets dans les montées des chansons pleines de flanger et de synthétiseur toujours au service du *gros son*… Toutes ces

Photo Mark Seliger-DR

Un riff, une idée, une attitude et les dents qui grincent

choses qui rappellent la phrase de Steve Albini : "*Pourquoi faire un album qui sonne parfaitement. Les bacs de soldes en sont pleins.*"
Trois chansons seulement semblent épargnées par ce jeu de massacre. La première, "Dreamy Skies", est le point d'étape du disque, son centre, un moment de respiration, les quelques grammes de finesse dans un monde de brutes. Chanson country, la production — toujours l'autre tête de nœud — s'y fait douce : batterie et basse en arrière, une guitare acoustique converse avec une guitare slide. Jagger, qui ne chante pas très bien sur ce disque, prend la mélodie trop bas, mais il souffle "*I got to take a break from it all*" ("*J'ai besoin d'une pause*", en gros), et vu ce qu'on a entendu jusqu'à présent, on le comprend. Alors ils le font, les six gars dans une pièce qui jouent, ensemble et, quand Jagger prend son très beau solo d'harmonica, celui qui vient caresser la slide, d'un seul coup se passe cette chose à laquelle ils ont dédié toute leur vie : de la musique. Autre moment d'éclaircie, "Live By The Sword", jam construite à partir d'une batterie fantôme de Charlie Watts captée par Don Was, avec Bill Wyman à la basse. Un boogie mené d'une main de maître par Elton John, rappelant que ce groupe a aussi été celui de Ian Stewart et Nicky Hopkins. La chanson, quasi rien, lorgne vers les petites saloperies dont ils étaient les rois entre 1975 et 1985, le genre "Slave" sur "Tattoo You" : un riff, une idée, une attitude et les dents qui grincent. Puis Keith a son moment, "Tell Me Straight", une ballade comme celles dont sont gorgés ses albums solos, mais celle-ci est particulièrement crépusculaire, dans des tonalités inhabituelles. Puis, pour l'anecdote, les *glimmer twins* enregistrent à deux seulement le "Rolling Stone Blues" de Muddy Waters, et cela est si rare de les entendre ainsi, peut-être même unique car "You Gotta Move" ou "Prodigal Son" étaient surproduites à côté, alors… voilà : les Rolling Stones ont fait un nouvel album, ils feront une nouvelle tournée et, si Dieu veut, ils sortiront encore un autre disque de leur vivant avant de repartir sur les routes. Et après, ce sera peut-être fini, peut-être qu'il y aura un dernier adieu, ou bien Mick Jagger formera une version 100% noire des Stones… Quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, ces types feront ce qu'ils veulent… car il en a toujours été ainsi : ils n'ont rien à prouver, ont quasiment tout inventé quand on vient à parler des gangs de rockers, petites frappes, musiciens et arnaqueurs professionnels. Le simple fait qu'ils soient là avec un 23ème album après tous les divorces, les morts violentes, les pluies d'insultes et de petites culottes, les milliers de cordes de guitares et les millions de kilomètres, "*Ladies & gentlemen, The Rolling Stones*", tout cela en fait déjà, et depuis belle lurette maintenant, une bande de hors-la-loi légendaires. Que "Hackney Diamonds" soit bon ou mauvais, au fond, importe si peu : il est dans la logique des albums du groupe, et de ce côté-ci, l'importance des disques va plutôt déclinant. Mais à la fin du film, le héros gagne toujours. Et les héros, on le sait, ce sont eux. Alors, comme le chantait l'autre dans l'une de ses plus belles chansons, "*I won't forget to put roses on your grave*". Car c'est ce qu'ils feront même depuis l'au-delà : poser un bouquet de fleurs fanées sur nos tombes. Même morts, les Rolling Stones nous enterreront tous. ★

Les neuf morts des Rolling Stones

PAR ERIC DELSART

C'est la même rengaine depuis tellement longtemps qu'elle fait désormais partie de leur folklore : les Rolling Stones sont morts. Finis. Enterrés. A plus de quatre-vingts ans et sept décennies d'activité, ces aventuriers de tous les excès ne sont plus excessifs que par leur longévité. Est-ce là être rock en 2023 ? Le décès de Charlie Watts devait être le clou final dans le cercueil, mais les Stones ont quand même surpris leur monde en publiant un album inédit. "Même pas morts !" semblent-ils dire. Car la Faucheuse, ils n'en ont plus peur. En fait, ils ne la connaissent que trop bien. En réalité, les Rolling Stones sont morts il y a longtemps. On peut même donner la date exacte.

Les Stones sont morts en 1963. Dès le début l'affaire était compromise. A la demande de leur label Decca, les Rolling Stones passent un pacte faustien et écartent leur pianiste (et cofondateur) Ian Stewart. Malgré cette trahison, il devient leur road manager et continue de jouer avec eux, sauf quand il cède sa place à des session men tels que Nicky Hopkins quand le groupe manifeste des envies pop. En perdant ce puriste du blues, les Stones perdront un peu de leur âme et le blues band imaginé par Brian Jones et Ian Stewart se compromettra définitivement en reprenant un morceau que leur offrent les Beatles ("I Wanna Be Your Man") pour percer dans les charts.

Les Stones sont morts en 1967. C'est l'année où le groupe se perd après avoir éveillé la jeunesse du monde entier avec leurs riffs de guitare cinglants, leurs cheveux longs et leur attitude frondeuse. "Between The Buttons" en janvier sonne comme un album des Kinks, "Their Satanic Majesties Request" en décembre comme une réponse à "Sgt. Pepper's" des Beatles. The Rolling Stones sont devenus des suiveurs et ne créent plus la tendance. Leur manager-gourou Andrew Loog Oldham quitte le navire devant le désastre. C'est la fin de l'âge d'or.

Les Stones sont morts en 1969. Instable, problématique, défoncé en permanence, absent, Brian Jones l'était assurément. Mais en choisissant de remplacer leur ancien leader par le jeune Mick Taylor, les Rolling Stones n'ont pas seulement précipité la mort de celui qui était leur âme damnée, ils ont fait un choix esthétique fort, celui de devenir à jamais un groupe rock aux racines blues. Dès lors, ils ne seront plus jamais un groupe anglais. Jones meurt en juillet, et en décembre le concert tragique d'Altamont enterre définitivement les sixties et les idéaux du groupe. Mais il y a pire encore : Keith Richards découvre l'open-tuning.

Les Stones sont morts en 1974. C'est durant la première partie des années 1970 que les Rolling Stones ont plus que jamais incarné la fameuse maxime d'Andrew Loog Oldham imprimée au dos de leur premier album, *"The Rolling Stones sont plus qu'un groupe — ils sont un mode de vie"*. Les années de débauche des Stones sont fascinantes car ils ont su tirer du chaos des albums remarquables ("Exile On Main Street", qui dit mieux ?). La folie aura toutefois raison de Mick Taylor qui quitte le groupe frustré par le manque de reconnaissance à son égard. En choisissant de remplacer ce guitariste de talent l'année suivante par l'aimable mais erratique Ron Wood, les Rolling Stones font le choix de ne plus se mettre en danger. Depuis Ron, les Stones ronronnent.

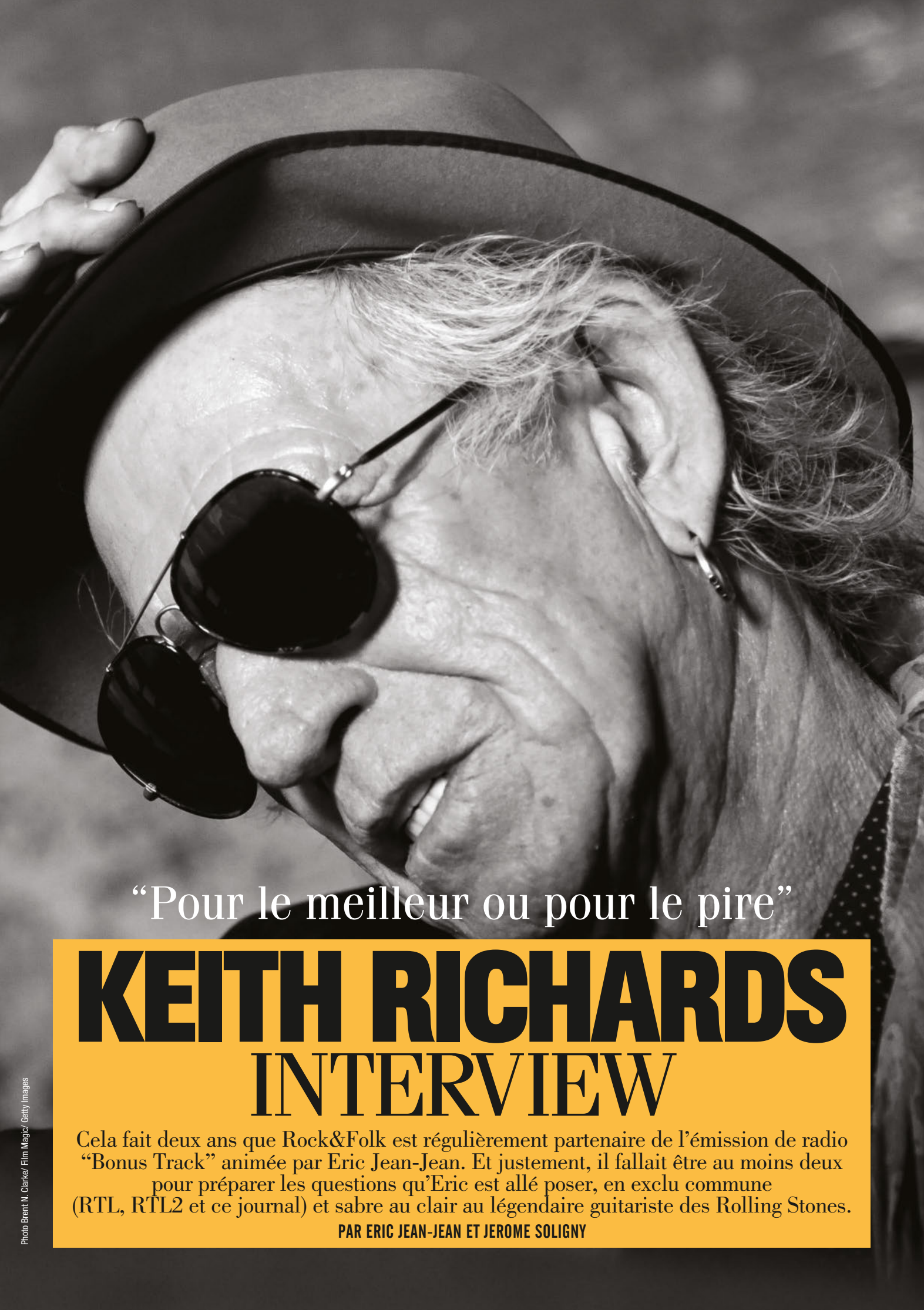
Les Stones sont morts en 1978. L'arrivée du punk en 1977 les a rendus définitivement obsolètes. *"No Elvis, Beatles or The Rolling Stones !"* hurle cette jeunesse en colère face à l'aristocratie déglinguée qu'incarne la vieille garde. Piqués, les Rolling Stones répliquent avec "Some Girls" et renouent avec le succès. Mais celui-ci a un prix : la compromission disco de "Miss You".

Les Stones sont morts en 1985. Mick Jagger et Keith Richards ne s'entendent plus. Le chanteur part explorer une carrière solo et cabotine en chemise verte avec David Bowie sur "Dancing In The Street". Ian Stewart, le fidèle, décède en fin d'année, comme un symbole. "Dirty Work" en 1986 semble marquer la fin de l'histoire, d'autant que Keith Richards convainc en solo sur "Talk Is Cheap" en 1988. Ron Wood parviendra à réconcilier les frères ennemis et la machine repartira de plus belle en 1989 avec "Steel Wheels" et une tournée des stades, mais personne n'est dupe de là où se situent les intérêts du groupe, et plus rien ne sera comme avant.

Les Stones sont morts en 1993. Bill Wyman, bassiste originel, quitte le navire après trente ans de carrière, lassé du cirque permanent, de la vie sur la route et de cette machine qu'est devenu le groupe. La section rythmique du groupe n'a plus jamais eu la même saveur après.

Les Stones sont morts en 2003. Quand Mick Jagger a accepté d'être adoubé chevalier à l'ordre de l'Empire britannique, Sir Mick a tué définitivement l'idée de rébellion qui était à la sève du groupe. C'est acté : les Stones sont désormais l'*establishment.*

Les Stones sont morts en 2021. A la mort de Charlie Watts, l'affaire semblait pliée. C'était sans compter sur l'instinct de survie des *glimmer twins,* qui l'ont remplacé aussitôt et sont parvenus à créer l'événement en livrant en 2023 un nouvel album soixante ans après leur premier single. Il se dit même que le successeur de "Hackney Diamonds" serait déjà quasiment fini. Que leur reste-t-il à accomplir ? On ne le sait, mais le simple fait de voir les survivants de cette épopée encore jouer sur scène a quelque chose de miraculeux, à célébrer.



“Pour le meilleur ou pour le pire”

KEITH RICHARDS INTERVIEW

Cela fait deux ans que Rock&Folk est régulièrement partenaire de l’émission de radio “Bonus Track” animée par Eric Jean-Jean. Et justement, il fallait être au moins deux pour préparer les questions qu’Eric est allé poser, en exclu commune (RTL, RTL2 et ce journal) et sabre au clair au légendaire guitariste des Rolling Stones.

PAR ERIC JEAN-JEAN ET JEROME SOLIGNY

Photo Brent N. Clarke/ Film Magic/ Getty Images

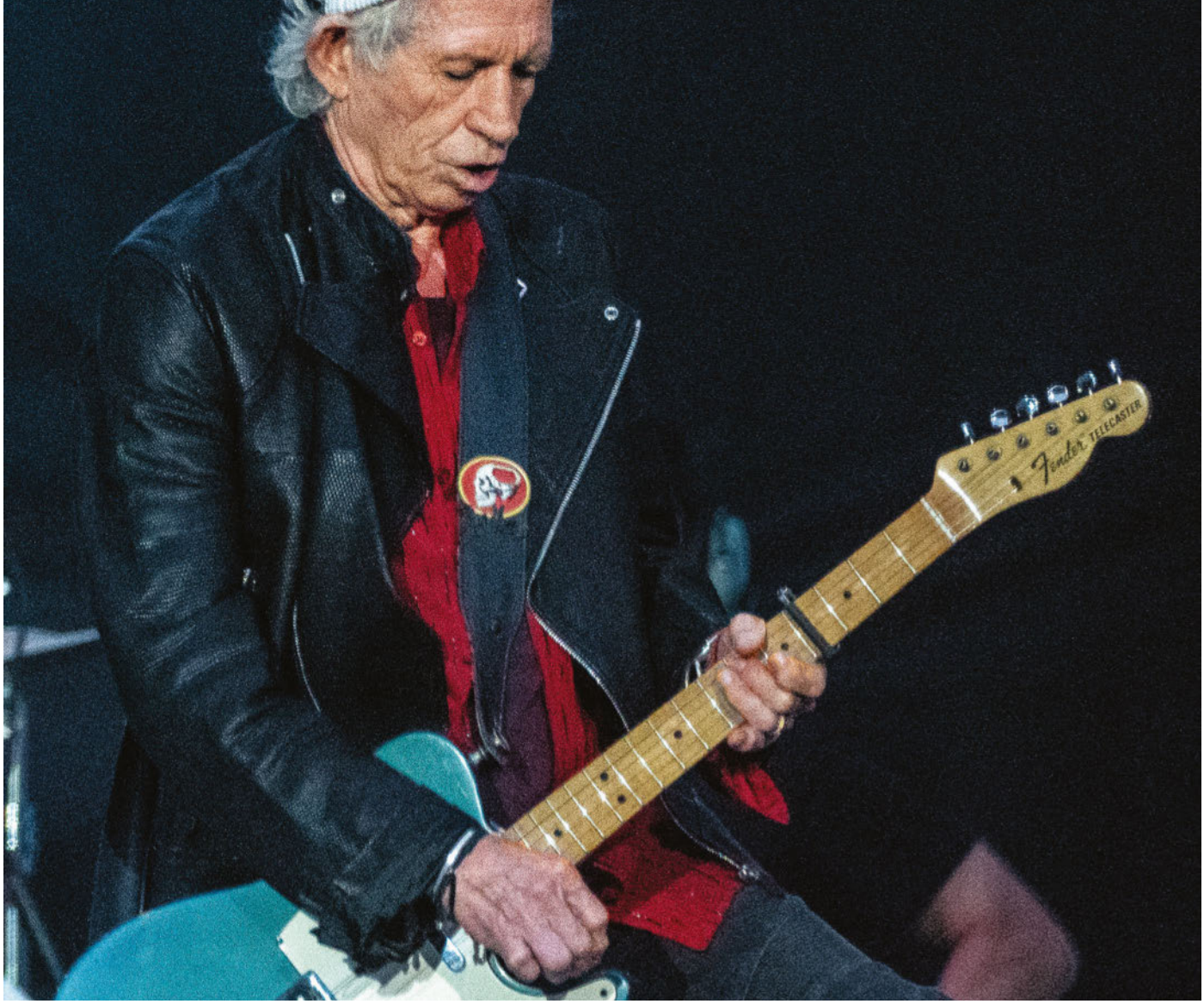


Photo Mike Marsland/ Wire Image/ Getty Images

IL PARLE KEITH. Encore. Et à bon escient. Même s'il répond parfois à côté des questions et des plaques. Exprès ou pas. Surtout, il peut se le permettre. Au milieu de lui, mi-filou mi-philosophe de comptoir, coule une rivière que, faute de temps et d'envie, il ne remontera plus jamais. La fatalité des circonstances, celle de l'ultime vie en rock. Alors, on a préparé l'audience à Londres comme il fallait. En bossant le dossier, en fignolant les questions. Sans se douter. Pour Keith Richards, l'exercice n'est pas une routine mais, c'est bien connu, on n'enseigne plus aucune grimace aux vieux singes. Pas long mais dense, l'échange, à la machette, révèle que l'homme est resté un sacré lascar, que la guitare, c'est sa vie, et que Mick Jagger est comme son frère. On aurait pu anticiper certaines des réponses, mais ça va tellement mieux quand c'est lui qui les donne. Surtout celles qui, en pièces détachées ou après avoir emprunté quelques chemins de traverse, cueillent à… chaud.

Des vampires

A cause du Covid et du décès de Charlie Watts, cet album n'a certainement pas été facile à enregistrer. Comment vous en êtes-vous sortis ?
Keith Richards : Avec un gros pétard *(rires)* ! Non, disons que Mick et moi, on a pas mal de choses en stock et il arrive toujours un moment où on se dit : *"Faisons un disque, pour le meilleur ou pour le pire, Blitzkrieg !"* Et donc, on a éprouvé le besoin de faire l'album, sans pour autant avoir véritablement de concept. On a foncé, on s'est dit qu'on allait le commencer à tel endroit, le finir à un autre… Faut pas oublier que nous sommes dans cette situation privilégiée, sans aucune deadline… On s'en est finalement imposé une et voilà le résultat.

Aujourd'hui, comment se passe le songwriting chez les Stones ? Ecrivez-vous ensemble ?
Keith Richards : Généralement, Mick et moi, on commence chacun dans notre coin, puis on se retrouve. Cette fois, c'était à la Jamaïque au début de l'année dernière, juste avant que les Russes se mettent à déconner. On a maquetté quelques titres avec Steve Jordan à la batterie… Ensuite, on a tourné en Europe et, dans la foulée, on a décidé d'enregistrer. C'était important de s'y mettre au sortir d'une série de concerts car le groupe est affûté, il joue bien. L'idée était d'arriver à capturer l'essence même des Rolling Stones. J'ai remarqué que lorsqu'un groupe ne s'est pas retrouvé devant un public pendant un certain temps, il peut jouer correctement en studio, mais il lui arrive de manquer de cette chose essentielle qu'est l'énergie. Bref, c'est comme ça que ça s'est passé et on a croisé les doigts.

Don Was est aux manettes sur quelques titres, mais vous avez également travaillé avec le jeune Andrew Watt dont on parle énormément depuis qu'il a œuvré pour Ozzy Osbourne et Iggy Pop…
Keith Richards : Oui, il fait la tournée des grands-ducs *(rires)* ! Il est fantastique, il a la patate, il était le type parfait pour ce projet.

Mais que vous a-t-il apporté ? A priori, vous n'avez besoin de personne, vous êtes les Rolling Stones !
Keith Richards : Andrew possède un sens de l'organisation, une belle énergie et l'impétuosité pour mener un projet à son terme. Vous savez, les Rolling Stones en studio, ça joue, ça joue… Mais cette fois, ça avait un côté expérimental et j'espère que ça a fonctionné, en tout cas, mes oreilles me disent que oui.

Andrew Watt est un adepte du rock'n'roll pur joué par des êtres humains. Que pensez-vous des musiciens qui utilisent l'intelligence artificielle ?
Keith Richards : Qui essaient, vous voulez dire… C'est bien simple : soit on joue avec des jouets, soit on est vrai. J'ai choisi mon camp depuis un bail.

“Hackney Diamonds” est le titre du nouvel album. Quel est le lien entre Hackney et les Rolling Stones ?
Keith Richards : Je dirais Londres. Les quartiers de la ville sont très différents, ce qui échappe peut-être à ceux qui n’y habitent pas. “Hackney Diamonds”, c’est parce que quand on cherchait un titre, on a pensé à “Smash’n’grab” *(vol par effraction – NdA),* mais *Hackney diamonds* est une expression londonienne qui englobe un peu tout ce qui se passe le samedi soir, tout ce verre brisé… *(Keith répète dans un français ébréché : “Casser du verre !” – NdA)*

A chaque nouvel album, à chaque nouvelle tournée, des gens se demandent pourquoi les Rolling Stones continuent. Que leur répondez-vous ?
Keith Richards : Eh bien, effectivement, être toujours là, ça signifie que quand on se lève le matin, on peut se demander ce qu’on va bien pouvoir faire de la journée. Eh bien moi, je fais ce que je fais, ce que je sais faire… A vrai dire, je ne réfléchis jamais à cette question, sauf quand un journaliste me la pose…

Paul McCartney a déclaré qu’il continuait pour le plaisir de se retrouver devant le public.
Keith Richards : Oui, c’est une bonne raison. En fait nous sommes des vampires, on se nourrit de l’énergie de ces gens en face de nous.

Vous avez un jour déclaré à Jimmy Fallon que vous ne vous rappeliez pratiquement rien de votre carrière et pourtant “Life”, votre autobiographie, a fait un carton. Pensez-vous qu’elle aurait davantage marché si vous vous étiez souvenu de tout ?
Keith Richards : Ça ne fait pas l’ombre d’un doute ! En revanche, si j’avais dû tout me rappeler, je serais complètement dingue !

Que ressentez-vous, encore aujourd’hui, lorsque vous avez une guitare entre les mains ?
Keith Richards : En vrai, je pourrais coucher avec ma guitare… D’ailleurs je le fais *(rires)* ! La guitare, c’est quelque chose de naturel pour moi, c’est mon instrument, elle me tombe entre les mains et, en échange de toutes ces choses merveilleuses qu’elle m’apporte, je fais de mon mieux pour être cool avec elle.

James Fox, avec qui vous avez écrit votre autobiographie, dit que lorsque vous lui parliez, vous grattiez votre guitare. Est-ce parce que vos souvenirs passent par vos doigts ?
Keith Richards : Peut-être, effectivement, que ces muscles et ces mouvements de doigts sont la traduction de ce qui se passe dans ma tête. A la fois, mec, personne ne sait rien de mon cerveau, et moi encore moins que les autres *(rires).* Mais bon, je fais confiance à chacune des parties de mon corps, même les plus petites.

> “Personne ne sait rien de mon cerveau, et moi encore moins que les autres”

EJJ : Elton John, Stevie Wonder, Paul McCartney, Bill Wyman, Lady Gaga, tout le gratin du rock est sur le nouvel album…
Keith Richards : La vérité, c’est que rien de tout ça n’était prévu. Bon, les séances, à Londres, avec Charlie et Bill remontent à au moins deux ans… Je crois que Lady Gaga et Stevie se sont retrouvés sur le disque parce qu’ils ont travaillé avec Andrew, mais surtout, quand on était à Los Angeles, tout le monde y était et eux aussi ! Ils sont passés nous voir et c’est ainsi que ces choses se font. Ils se retrouvent sur la chanson en moins de deux ! C’était chouette de retravailler avec Stevie *(Il a fait la première partie des Rolling Stones dans le cadre de leur tournée américaine de 1972 – NdA)* et Lady Gaga est super talentueuse, elle s’est approprié le titre les doigts dans le nez.

Nostradamus

En 2023, comment fonctionnez-vous avec Mick Jagger ?
Keith Richards : Oh, je suis habitué à cette question *(rires).* On travaille plutôt bien ensemble et ça fait soixante ans que ça dure ! Est-il comme un frère pour moi ? Disons que je suis fils unique, alors, je n’en sais rien, mais je pense qu’on peut dire ça. Parfois, on n’est pas d’accord, mais Mick n’est pas à ma place… Il y a des gens qui ne s’intéressent qu’à nos désaccords et qui se moquent de savoir que parfois, pendant cinq, dix ou même quinze ans, tout baigne entre nous. On est comme des frères en public, mais il arrive qu’on s’engueule et après, c’est terminé.

Sur scène, vous paraissez plus proches que jamais…
Keith Richards : Bah oui, comme je viens de le dire, c’est mon frère, je ne peux pas être plus proche de quelqu’un que je le suis de lui… Ça clashe parfois parce qu’on n’a pas la même conception de tout, mais c’est aussi à ça que servent les frangins, non ?

Quand vous avez une guitare entre les mains, les riffs vous viennent-ils aussi facilement ? Avez-vous un secret ?
Keith Richards : Mon truc, c’est que je respire, je respire et quelque chose se passe. Sans respiration, rien ne peut arriver. Eh oui, il y a peut-être une sorte de créateur derrière tout ça… Si vous mettez votre doigt là, ou votre esprit ici… Vous jouez et les choses vont arriver… Tout vient de ces quelques notes et c’est ce qui m’intéresse. C’est ce à quoi j’aspire, c’est une sorte de miracle… Vous pouvez me croire sur parole.

A l’heure où les réseaux sociaux ont pris le pas sur toutes les autres formes de communication, vous avez *teasé* votre nouvel album par le biais d’une gazette locale et, à la différence d’autres rockers célèbres, vous continuez à parler à la presse.
Keith Richards : Tout ce que je peux dire, c’est : *“Et pourquoi pas ?”*

Dernier sujet : vous avez contribué à inventer ce qu’a été le XXème siècle, mais les choses évoluent désormais à toute vitesse, on vit une époque compliquée. Que pensez-vous de l’ère que nous traversons ?
Keith Richards : Comme je le répète souvent, je ne suis pas Nostradamus… Nous avons un très long chemin à parcourir, je ne peux pas dire grand-chose de plus que ça…

EJJ : Vous avez toujours entretenu une relation particulière avec la France. Avez-vous déjà prévu quelque chose de spécial lors de la prochaine tournée ?
Keith Richards : Oh, j’espère bien qu’on va reprendre la route en 2024, et qu’on passera par chez vous. Vous savez, on s’accroche et tant qu’on en aura sous le pied, vous nous verrez sur scène ! ★

Album *“Hackney Diamonds” (Polydor)*

Beethoven ou rien !

WILLIAM SHELLER

Entre un disque de reprises et un best of étalé sur trois CD, William Sheller effectue un retour remarqué dans les bacs en cette fin d'année. Un hommage mérité pour celui qui reste un des plus grands auteurs et compositeurs français des cinquante dernières années .

PAR PATRICK EUDELINE

J'ai 14 ans et comme on dit, le rock'n'roll a changé ma vie. Via la radio et la télévision en noir et blanc. Deux singles m'obsèdent, comme si j'étais né pour les découvrir un jour, comme s'ils faisaient partie de moi. Il y a "Eloise" de Barry Ryan, qui m'apprend, avant Beethoven, Wagner et les autres, la puissance de la symphonie. Et puis "My Year Is A Day" par des gamins de presque mon âge, Les Irrésistibles. Des expatriés américains, excellents musiciens vus maintes fois au Golf Drouot. J'apprends vite que le morceau est l'œuvre de William Sheller… Oh… je ne suis pas un naïf ! J'ai usé mon "Sgt. Pepper's", ne manque pas une ballade orchestrée des Bee Gees… Mais, ces deux morceaux voient plus loin encore. Si loin, en fait, que les paroles sont inutiles. Je pose sur ces mots anglais le roman qui me sied. J'aime une Eloise blonde et mon année passera comme un jour.William Sheller, comme Manset (dont l' "Animal On Est Mal" me hante, et dans ma langue), comme Charden, est un de ces jeunes loups déjà maîtres de la composition, de l'arrangement. Tout le showbiz les drague. Sitar, fuzz, violons en sixtes comme Ravel… Ils n'ont peur d'aucune modernité. Le conservatoire ne vous apprend pas ces choses-là. Alors, ils se débrouillent, Manset a dévoré le "Que Sais-Je ?" sur l'harmonie, Charden joue au piano les parties orchestrales qui l'impressionnent pour les décrypter…

Sheller, c'est une autre affaire. Fils d'un soldat américain (ce qu'il apprend près du lit de mort de sa mère...) qu'il ne connaîtra donc jamais, et d'une Française, il est élevé en Amérique. Sa mère l'a kidnappé et son nouvel amant est un jazzman. William Desbœuf sera nourri des plus grands, jazz comme opéra. Rentré en France, il prend à 8 ans une grande résolution : il sera Beethoven ou rien ! Toute sa famille maternelle travaille dans le théâtre... Un oncle lance : *"Seulement ?"*. Il s'use devant le piano, se nourrit de traités d'harmonie si pointus qu'il ne comprend pas tout. Ainsi celui d'Yves Margat, un disciple de Gabriel Fauré, le plus sophistiqué, avec Debussy, des musiciens classiques. Fauré fait exploser la tonalité en réintroduisant les gammes d'église, Debussy maîtrise la polytonalité. Tout cela est formidable, mais comment concilier cela avec la pop ? Les structures de celle-ci s'arrêtent à Bach et Pachelbel, Albinoni... De la musique tonale, héritée du XVIII^{ème} siècle. Sheller ne se démonte pas, il trouve l'adresse du vieux maître et va lui demander conseil... Margat fera mieux, il l'initie à la musique sérielle, lui apprend le latin, le prépare au prix de Rome.

Hélas, Sheller aime trop les Beatles et la musique dodécaphonique peut sembler bien hostile. Sheller, au grand désespoir de son vieux maître, va tout abandonner pour aller faire le saltimbanque avec les Worst de Nice. Et puis il fait une démo de "My Year Is A Day"... La famille dans l'ombre la distribue à qui elle peut. Soufflée, Dalida paiera le studio pour l'orchestre et l'introduira chez CBS. "Dans La Ville Endormie" ne marche pas (il faudra attendre 2020 pour cela) mais la version anglaise est un carton. Les Irrésistibles sont jolis garçons, en Levi's blanc, et leur Hammond fait merveille en live. L'argent gagné, William veut le réinvestir dans une œuvre magistrale. Un opéra rock. Aucun des livrets qu'on lui propose ne le séduit, aussi il passe une petite annonce dans Rock&Folk. J'ai 15 ans, ne doutant de rien, j'écris dans l'urgence un livret/synopsis (horriblement hippie pompeux, je le crains) : "Thalassa", inspiré de l'œuvre de Wilhelm Reich et de Sandor Ferenczi, disciples de Jung. Ça parle d'Orgone, d'énergie sexuelle, du grand tout. Il y a un gorille avec des gants de boxe qui s'appelle Zarathustra et un couple sapé par Jean Bouquin (dans ma tête, c'est Pierre Clémenti et Muriel Catala), mais qui se déshabille à toute occasion. Et la mer. J'imagine le trio en trip tantrique sur un drakkar. L'énergie sexuelle va les rendre immortels. Pierre philosophale, luciférisme, je n'y vais pas avec le dos de la cuillère. En bon lecteur de "Planète" et de Louis Pauwels.

Photos Jacques Aubert/ Universal Music France-DR

Tarzan
EDGAR RICE BURROUGHS

Photo Claude Delorme/ Universal Music France-DR

Rien n'est plus difficile à écrire qu'une chanson pop universelle

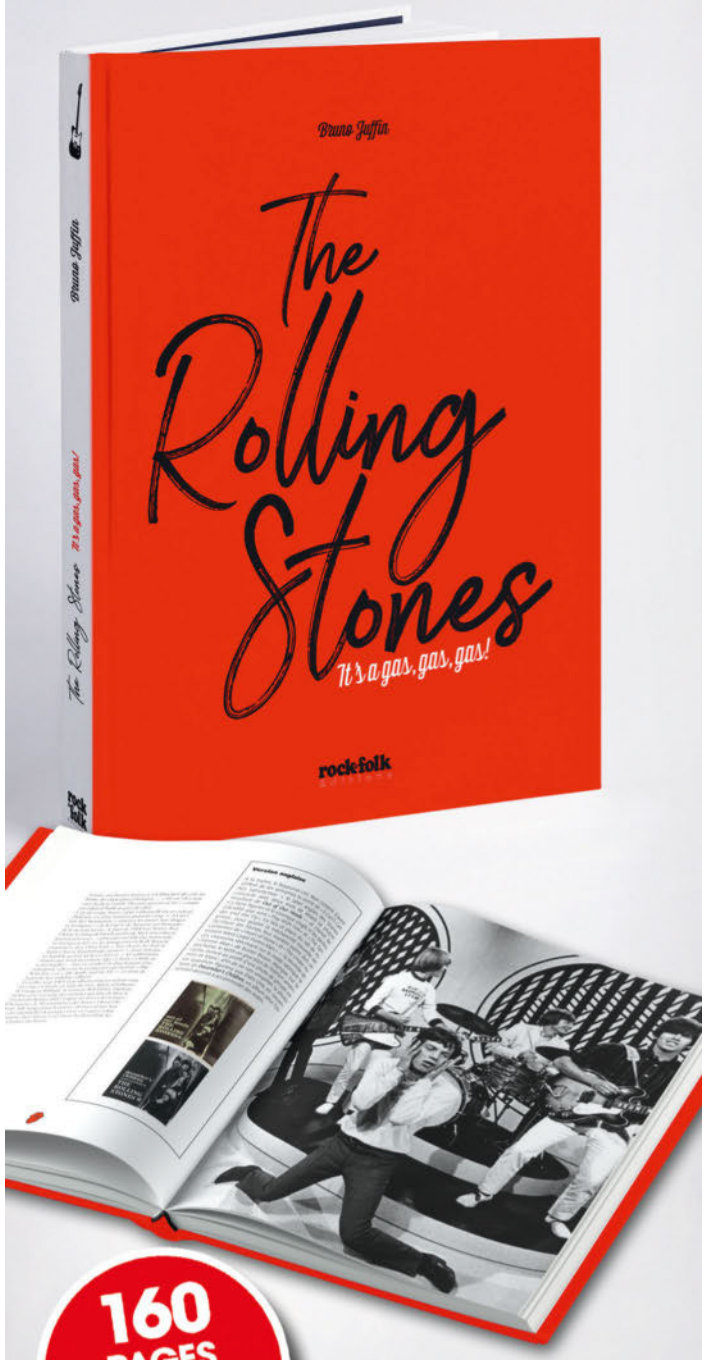
Oui, bon... Nous sommes en 1969 et tout est permis. William Sheller est intéressé et me reçoit. Ainsi, je vois un hippie blond, barbu, en manteau afghan. Nous parlons des heures. Dans le café en face de CBS. Des Move, de Edvard Grieg, de Jacques Lacan et de Bibi Fricotin. Je vous l'avoue : le roi n'est pas mon cousin. Entre-temps, Sheller apparaît partout, sur la bande-son d' "Erotissimo" par exemple. Sheller se marie... et son projet d'opéra est devenu messe d'épousailles. "Lux Aeterna". Je ne le reverrai plus. Mais je le suis en tout ce qu'il fait. "Popera Cosmic" par exemple ! Avec Guy Skornik et François Wertheimer. Et puis, déjà divorcé ou quasi (sa femme traverse une crise mystique qui ne fera qu'empirer), il s'installe chez Barbara et lui écrit "La Louve". Il sort, sinon, trois singles sans succès... Un jour, je tombe sur un Sheller transformé en teenager ricain façon American Graffiti qui interprète "Rock'n'Dollars". Il voulait un tube franchouillard pour gagner sa liberté. Il a écrit en cinq minutes une bouse et gagné son pari. Il est de toutes les émissions, à côté de Stone & Charden... Certains mettront plusieurs décennies à comprendre le talent de ces gens. Rien n'est plus difficile à écrire qu'une chanson pop universelle. A côté, il est arrangeur, compositeur pour les meilleurs, pour Nicoletta ou Françoise Hardy. Il est alors, pour l'album dont est issu "Rock'n'Dollars", accompagné par un des groupes français chéris du début des années 1970. Alice ! Zoo était trop jazz et trop pris ailleurs, Martin Circus trop personnel. Non, les sous-estimés Alice s'imposaient. Mais bientôt, le William en a assez de faire le mariole avec des morceaux qu'il ne respecte pas, de prostituer son talent. Podiums, gamines, autographes et presse débile, comme Alain Chamfort, il n'est dupe de rien. Ce sera "Nicolas".

Il a tout fui, est parti en Amérique. Joue avec Jim Keltner et Alan White, entre autres pointures. Steely Dan l'a convaincu. Comme Michel Polnareff, il pense à rester. Mais ses enfants lui manquent. Et son ex veut les enrôler dans sa secte. Il rentre donc. Nous sommes en 1980 déjà, tout a changé. Son "Nicolas", enregistré à Los Angeles, oscille entre les tics de l'époque (saxophone omniprésent) et des instrumentaux ("Le Petit Schubert Est Malade"). Le Sheller qu'on aime, en français, est encore à venir. En attendant, il fait Bobino, découvre le bonheur de la scène. Ce sera "Univers", en 1987. Magnifique et libre. Sheller peut jouer seul au piano, avec un quintette à cordes, composer en s'inspirant des Lieder de Franz Schubert. Et puis il a travaillé l'écriture. "Les Miroirs Dans La Boue", "Cuir De Russie". Cela l'emmènera jusqu'en 1991, à travers des hits aussi français qu'un Gilbert O'Sullivan est irlandais ("Un Homme Heureux") et des créations osées (musique impériale japonaise, électronique et quintette, concertos)... En 1991, justement, il ridiculise à lui tout seul toute cette techno en vogue en vendant un quasi-million de son piano-voix "Sheller En Solitaire". Ray Charles veut reprendre son "Homme Heureux". En 1994, changement de braquet : c'est "Albion" influencé par Bowie. Et puis les "Machines Absurdes". Textes en cut up, électronique et cordes à la Bela Bartok, quand les autres se contentent de sampler des faces B d'Isaac Hayes. On appelle ça le trip-hop. Sheller passe, lui, de la symphonie à l'épure : mélodies simples enregistrées chez lui ("Epures" justement). Et puis il tourne et tourne, rêve de cirque. En 2008, c'est "Avatars", du rock progressif. Qui n'a pas oublié son King Crimson ou son Caravan.

En 2014, burn out. Sheller est seul, en proie à une maladie cardiaque due à des abus notoires de cocaïne. Il s'en sort néanmoins. Sa Victoire de la musique d'honneur, son passage à l'émission de Fogiel, tout ça le rassure. Mais en 2020, il n'en peut plus et vend son piano. Ironie du sort, c'est le moment où "Dans La Ville Endormie" est choisi comme musique du dernier James Bond. À Tokyo, "Lux Aeterna" est cultissime et atteint des sommes dignes d'un Picasso ou de la "Butcher Cover". Sheller sort une autobiographie où il ne cache rien. Un best of un peu trop court vient de sortir. Pour entrer dans le monde de Sheller, cela ne suffit pas. Il faut glaner et glaner encore. Dans ce demi-siècle de création. Comme Erik Satie, il ne se sera jamais répété. Je lui ai témoigné, trente après notre rencontre, mon admiration. A-t-il reconnu l'ado déguisé en Syd Barrett ? William Sheller m'impressionne et m'intimide. Ils ne sont pas nombreux. ★

Album *"William Sheller Best Of" (Panthéon/ Universal)*

rock&folk
éditions



160 PAGES
FORMAT : 23 X 28 CM
PRIX : 29,95 €

COMMANDEZ-LE EN UN FLASH

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
ET SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

MORE
UK GRIM
SLEAFORD MODS

EN CONCERT
5/11 – BORDEAUX – LE KRAKATOA
6/11 – NANTES – STEREOLUX (COMPLET)
7/11 – PARIS – BATACLAN (COMPLET)

NOUVEL EP
SORTIE LE 20 OCTOBRE

ROUGH TRADE

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Classieux

A. Savage

"SEVERAL SONGS ABOUT FIRE"

ROUGH TRADE

Que Parquet Courts ne soit pas devenu un des plus grands groupes rock au monde reste un mystère qu'on est bien en peine d'élucider. Depuis 2011, le groupe mené par Andrew Savage et Austin Brown enchaîne les disques magnifiques avec une régularité effarante mais se heurte à un plafond de verre. D'où une certaine frustration pour le superactif chanteur-guitariste Andrew Savage quand, après l'enchaînement des magnifiques "Light Up Gold", "Sunbathing Animal" et "Human Performance", son groupe peinait à remplir des grandes salles. En 2017, le premier (magnifique) album d'Andrew Savage, "Thawing Dawn", construit à partir de morceaux que les autres membres de Parquet Courts avaient refusés, avait déjà suscité des rumeurs de séparation du groupe basé à Brooklyn, mais le quatuor avait formidablement rebondi l'année suivante avec "Wide Awake!" (leur chef-d'œuvre ?) puis le très bon "Sympathy For Life" en 2021. "Several Songs About Fire" arrive alors qu'on n'avait plus trop de nouvelles du groupe depuis quelque temps. Il se disait qu'Andrew Savage avait fui. Et voici qu'on le retrouve en Angleterre, à la campagne, en compagnie de musiciens de grande valeur, dont le génialissime et sous-estimé Jack Cooper (croisé chez The Beep Seals, Mazes et surtout Ultimate Painting, dont on pleure toujours la séparation) et la non moins brillante Cate Le Bon. Cette dernière est une amie de longue date, et Savage avait passé une partie de l'automne 2022 à ouvrir pour elle sur sa tournée américaine, seul avec sa guitare. Quelques semaines plus tard, ils se retrouvaient en Angleterre et, accompagné de ces acolytes et de quelques autres musiciens savamment sélectionnés (le saxophoniste Euan Hinshelwood et la batteuse Dylan Hadley qui jouent sur scène avec Le Bon, la violoniste Magdalena McLean du groupe Caroline), Savage a enregistré à Bristol sous la houlette de John Parish un album étonnamment bucolique où les guitares acoustiques mènent la danse. "Several Songs About Fire" est un disque de songwriter qui emporte par la pureté de ses mélodies et la finesse de ses arrangements. Un genre d'album intemporel où tout paraît évident, de la quiétude presque bossa-nova de "Le Grand Balloon" à la pop électrique de "Elvis In The Army" (le morceau ici qui rappelle sans doute le plus Parquet Courts), en passant par la ballade mélancolique "Mountain Time" où on découvre un Andrew Savage plus apaisé que jamais. On le savait futé, capable d'écrire des textes malins sur des chansons post-punk bien troussées, tout en livrant de temps en temps une ballade pop fulgurante de beauté. Andrew Savage fait étalage ici de son talent de mélodiste dans une variété de contextes, et touche avec ses textes qui interrogent sur la condition humaine autant qu'ils amusent. L'alliance de tout cela touche particulièrement sur l'envoûtante "David Is Dead" qui évoque le décès d'un SDF qui habitait en bas de chez lui et avec qui il discutait tous les jours, ou la mélancolique pépite country-folk "Hurtin' Or Healed" sur laquelle Savage et ses comparses créent une atmosphère de feu de bois aussi délicate que chaleureuse. Bonus : Andrew Savage écrit avec la sublime "Thanksgiving Prayer" la meilleure chanson dédiée au thème (peu abordé) de Thanksgiving jamais écrite. Un morceau d'une pureté mélodique où Savage nous rappelle à quel point il peut être un chanteur élégant s'il le veut. Un titre qui touche au cœur pour un album classieux, écrit par un des songwriters les plus passionnants de notre temps.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Allah-Las

"Zuma 85"

INNOVATIVE LEISURE/ CALICO DISCOS

Il y a une dizaine d'années, le courant *beach goth*, ce genre de garage-rock sixties teinté de western aux textes mélancoliques avait le vent en poupe, et les Allah Las en étaient les plus populaires ambassadeurs, aux côtés des Growlers et des Mystic Braves. La bande de Brooks Nielsen a implosé sur fond de scandales, et les derniers cités ont récemment viré vers un son discoïde ("Pacific Afterglow"). Les Allah-Las, eux, sont toujours au complet et actifs, mais il faut avouer qu'ils ont produit peu de chansons marquantes après deux premiers opus fantastiques ("Allah-Las" en 2012 et "Worship The Sun" en 2014). Comme bien d'autres, nos Californiens ont profité de la pause forcée de la pandémie pour amasser nombre d'idées de chansons,

assemblées ensuite en studio sous la houlette de Jeremy Harris (White Fence, Hand Habits), puis mixées par le fidèle Jarvis Taveniere (Woods). C'est sous ces bons auspices qu'est né ce "Zuma 85", qui surprend dès le riff entêtant et étrangement dansant de "The Stuff" : ce titre raille la modernité et l'intelligence artificielle, mais le quartette y aborde des territoires sonores inédits. Dans un style similaire — et hélas laissé de côté par la suite —, "Right On Time" est tout aussi accrocheuse. Le registre pop est ensuite abordé avec la mélodieuse "Jelly", ode candide à la grâce des méduses, avant un réjouissant reggae, "Sky Club", qui narre une amusante rencontre avec Dieu (il "*offre du tonic et du gin*"). Très inspiré, le guitariste Pedrum Sidatian tresse partout des soli captivants : on retient ceux de "Dust" ou de "Smog Cutter", post-punk poisseux, atonal. L'élégante ballade "The Fall" conclut enfin un disque plutôt inégal, mais toujours charmant.

✪✪✪

JONATHAN WITT

The Drums

"Jonny"

ANTI-

"Son album le plus personnel." Voilà le genre de poncif que les rock critics devraient toujours éviter. Ça et les citations de Nietzsche. Pourtant, ce nouveau de The Drums est clairement le disque le plus introspectif de son chanteur et désormais seul maître à bord. Car cet ex-groupe new-yorkais qui explosa en 2009 à la faveur d'un irrésistible single ("Let's Go Surfing") s'est au fil des frictions et des albums transformé en projet solo. Son leader, Jonny Pierce, ayant dévoré avec méthode chacun de ses acolytes. Le sixième effort de ce faux groupe est l'archétype d'un disque post-psychanalyse. Sur la pochette, une photo en noir et blanc où le musicien ouvertement gay s'est photographié à poil dans le bureau de son pasteur pentecôtiste de père. A l'intérieur, l'Américain règle tour à tour ses comptes avec la religion de papa ("Teach My Body"), le corps médical qui l'a arraché trop tôt du ventre de sa maman ("Isolette"), son enfant intérieur ("Protect Him Always")… Les chansons intimes, c'est bien. Encore faut-il qu'elles charrient quelque chose d'assez universel pour susciter l'intérêt de l'auditeur. Et c'est justement quand il ne se complaît pas dans des interludes autocentrés ("Little Jonny") et les a cappella geignards ("I Used To Want To Die") que The Drums retrouve son panache.

Ce don pour les mélodies sautillantes tendues sur des rythmiques raides et des guitares saoules de reverb que l'on retrouve sur la naïve "Better", avec ses hand claps électroniques et son magistral refrain *("Ma solitude me baise mieux que toi")* ou les obsédantes "I Want It All" et "Obvious". On pense aux Smiths, souvent ("Plastic Envelope"). Aux Beach Boys, parfois ("Be Gentle"). Et même à Depeche Mode ("Pool God"). Belle souplesse. L'histoire ne dit pas ce que ses parents ou son psy pensent du disque de Pierce. Mais son ostéo, lui, peut être fier.

✪✪✪1/2

ROMAIN BURREL

Corinne Bailey Rae

"Black Rainbows"

BRM/THIRTY TIGERS

Attention, belle ouvrage ! Oh, on n'attendait pas forcément beaucoup de ce quatrième album — seulement — de Corinne Bailey depuis 2006. Il faut savoir que cette année-là, l'Anglaise de Leeds avait fait très fort avec une première parution, éponyme, un régal de pop nacré de soul écoulé à plusieurs millions d'exemplaires. Sur le papier, elle aurait très bien pu se remettre de la violence d'une telle entrée en carrière, mais une autre secousse tellurique s'est produite deux ans plus tard : le décès son premier mari. C'est donc en équilibre précaire, entre le suicide et la vie, qu'elle est parvenue à publier "The Sea" en 2010. Remise sur les rails après avoir épousé son ami Steve Brown (musicien de jazz et partenaire d'écriture),

"The Heart Speaks In Whispers" est sorti six ans plus tard. A en croire le communiqué de presse de son label (indé, évidemment), l'inspiration pour cette incroyable fresque musicale qu'est "Black Rainbows" a été une exposition de l'artiste Theaster Gates sur l'histoire des Noirs aux USA. Grand bien en a pris à Corinne d'aller y faire un tour car ces dix pièces, d'une variété et d'un culot monstres, constituent un patchwork de flâneries et de trépidations musicales qui ont disparu de la proposition discographique actuelle. Délibérément, on ne tire aucune épingle de cette pelote mouvante en mentionnant tel ou tel titre. L'important est que "Black Rainbows", concept-album mutant qui brasse des influences jazz, punk, glam et soul, emporte là où on ne pensait jamais aller avant. Brown n'y est pas pour rien, mais c'est bel et bien elle, artiste de caractère et de cœur, qui jaillit entre les notes de ce cadeau tombé du ciel, bas et lourd, mais qu'importe.

✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Orchestral Manœuvres In The Dark

"Bauhaus Staircase"

THE ORCHARD

Back to the eighties, suite et jamais fin avec ce nouvel album signé Andy McCluskey et Paul Humphreys, les deux acolytes d'OMD qui démarrèrent leur carrière sur Factory Records avec "Electricity", un single dont la face B, "Almost", était produite par Martin "Zero" Hannett, le sorcier qui accoucha du son Joy Division. Les années ont passé et plutôt que de se reposer sur ses lauriers et ses hits d'antan, le duo électro remet une pièce dans le juke-box avec douze chansons originales, ouvrant ce come-back avec le très beau morceau qui donne son nom à l'album. Silencieux depuis 2017, année de sortie de l'acclamé "The Punishment Of Luxury", Andy & Paul ont conçu un disque de pop électronique d'excellente facture, avec quelques titres qui sortent du lot, comme ce très sombre "Anthropocene" qui raconte en 5'49 la fin de la race humaine *("One million years after now, global human population is zero")*. Des chansons comme "G.E.M." sonnent très années 1980, comme un retour à "Joan Of Arc", "Souvenir" ou "Enola Gay", sans toutefois atteindre le niveau de ce single atomique. "Veruschka" abandonne le beat frénétique et prend la forme d'une ballade langoureuse où il est question d'apprendre à voler

quand on n'a plus peur de mourir. Tout n'est pas au même niveau, et on aurait pu se passer de tracks comme le poussif "Slow Train" mais au final, c'est la qualité qui domine, y compris quand Andy et Paul se piquent de politique, comme sur le très premier degré "Kleptocracy" *("It doesn't matter who you voted for/ They bought the man you elected")*. La nostalgie rétro de "Healing" et "Aphrodite's Favourite Child" achève de nous convaincre que ce retour vers le futur valait bien un nouvel album d'OMD.

✪✪✪

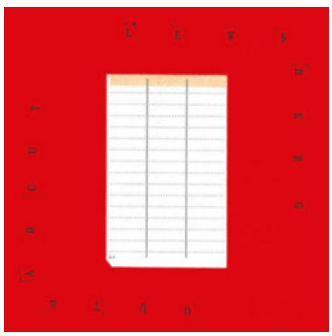
OLIVIER CACHIN

Lewsberg

“Out And About”

KURONEKO

C’est une confrérie, un phénomène observable dans les villes de l’hémisphère nord : tous les 50 000 habitants se forme un groupe qui continue l’œuvre du Velvet Underground. Malédiction de la banane, exposition prolongée à la lumière blanche sous ces latitudes : depuis Rotterdam, un quartet s’est magnifiquement saisi du relais et sort déjà son quatrième album. Lewsberg, deux femmes à la rythmique et deux hommes pour le reste : un très grand avec des lunettes écaille et un petit teigneux qui fait des solos de larsen sur une guitare. En photo, sur scène ou sur disque, on dirait qu’un comptable vient de monter un groupe avec des amis de sa fille. Une telle association donne forcément des disques excellents :



un premier méchant (l’éponyme “Lewsberg”), un second très méchant et même désaccordé (“In This House”), puis ce “In Your Hands”, plus mélancolique que sardonique, laissant souvent la guitare pour le violon et qui lorgne, chose logique, vers le troisième Velvet Underground. Le sillon se creuse depuis cette direction, et si “Out & About” n’est pas tout à fait “Loaded”, c’est grâce à son minimalisme très néerlandais. Tout y disparaît : la batterie est réduite à son minimum, les riffs à quelques notes, l’électricité à une guitare sèche frottée comme on le faisait sur le deuxième Modern Lovers. De mélancolique, Lewsberg s’est fait romantique, et les voix, de plus en plus féminines, ne disent qu’une chose : ce groupe strident veut montrer sa douceur. On les comprend : leur rock’n’roll appartenait quasiment à un sous-genre. “Out And About” est donc leur pivot, leur point de bascule, la clef vers une possible issue. Un grand groupe entame ici sa mue.

✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Blonde Redhead

“Sit Down For Dinner”

SECTION1/ PARTISAN

Blonde Redhead est un groupe passionnant depuis ses débuts, il y a trente ans. Ce trio new-yorkais — une Japonaise et deux Italiens, un vrai groupe américain, donc — a commencé sous l’influence de Sonic Youth, publiant ses deux premiers albums sur Smells Like, le label de Steve Shelley. Son nom provient même du titre d’une chanson de DNA, le groupe no wave mythique d’Arto Lindsay... Sa musique était alors grinçante, à base de guitares abrasives et de chant rageur. Ça a continué dans la même veine sur le label Touch And Go, fer de lance d’un certain rock alternatif américain. Puis à partir du sixième album, “Misery Is A Butterfly”, sorti en 2004 sur 4AD, ça s’est calmé. Tout est devenu plus mélodique, consonant, les claviers prenant progressivement la place des guitares — parfois un peu trop. Jusqu’à ce dixième album, qui sort neuf ans après le précédent et qui présente un équilibre presque parfait entre pop mélodique (beaucoup) et rock expérimental (un peu). Il a été enregistré dans diverses parties du globe, sur plusieurs années, pendant le confinement, et pourtant il sonne de façon très homogène, comme l’œuvre d’un groupe soudé par un long compagnonnage et une certaine forme de télépathie. Amadeo Pace joue de tout et chante, son frère jumeau Simone

est à la batterie. Ils sont parfaits, mais c’est Kazu Makino qui apparaît comme la vraie merveille du groupe. Elle possède une voix assez incroyable (écoutez “Kiss Her Kiss Her”, magnifique) et écrit des choses étonnamment très douces — pour ceux qui ont suivi ses débuts. Le thème de la mort plane sur cet album, inspiré par Joan Didion et son chef-d’œuvre, “L’Année De La Pensée Magique”, auquel il emprunte son titre, pourtant tout n’est ici que beauté et sérénité. Un disque assez magique, lui aussi.

✪✪✪

STAN CUESTA

Duran Duran

“Danse Macabre”

BMG

Les riches sont marrants. Ils se pètent parfois de sacrés délires. Comme cet album par exemple, le seizième de Duran Duran qui paraît à point nommé pour Halloween. Halloween, une sorte de Toussaint pour rigoler qui a la cote dans les pays anglo-saxons. Et donc, en 2022, la formation new waveuse originaire de Birmingham qui s’était produite à Las Vegas le soir d’Halloween a pris la décision d’enregistrer dans la foulée un disque dans l’esprit : la bande-son d’une fête imaginaire en hommage aux morts, avec toiles d’araignée, citrouilles et tout le toutim. Sauf que voilà. Alors que “Future Past”, le précédent opus du groupe, se tenait à peu près, ce “Danse Macabre” a tout du ratage. Trois des seize titres proposés ici sont des remakes de morceaux anciens.

N’étant pas duranophiles, on est allé vérifier : les versions originales de “Nightboat”, “Love Voudou” et “Secret Oktober 31st” sont bien meilleures. Des trois chansons composées pour ce projet, “Black Moonlight” est la plus tolérable car au moins elle doit permettre de se trémousser sans trop en faire, un faux couteau à travers la tête, un spritz à la main. Là où le bât blesse, c’est dans la qualité des sept reprises qui, forcément, ont donné envie de se pencher sur cet album bancal. Mais quand, au hasard, Duran Duran s’attaque à “Paint It Black” (des Rolling Stones) ou “Ghost Town” (des Specials), c’est véritablement sans pitié et sans tact. Que penser des relectures de “Psycho Killer” (Talking Heads) et “Super Freak” (Rick James) ? Pas grand-chose de mieux. Ironiquement, c’est en moulinant “Bury A Friend”, de Billie Eilish, que Le Bon et sa bande s’en sortent avec les honneurs, preuve qu’au moins ils vivent avec leur temps.

✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

King Gizzard & The Wizard Lizard

“The Silver Cord”

FLIGHTLESS/ BOOGIE DRUGSTORE

A chaque nouvel album de King Gizzard, c’est toujours la même rengaine : quelle sera la prochaine contrée musicale explorée par ces aventuriers du son ? Avec toujours la même interrogation en corollaire : nos chers Australiens ne vont-ils pas se perdre totalement à force de changer de cap à chaque album ? “The Silver Cord” voit le groupe retourner sur le continent électronique où ils avaient déjà fait une escale en 2021 avec l’excellent “Butterfly 3000”. A l’époque, la genèse de cet album provenait du fait que les musiciens confinés avaient profité de l’occasion pour bidouiller leurs claviers chez eux et trouver ainsi un langage commun pour écrire des chansons pop synthétiques. Pour “The Silver Cord”, le concept — oui, il y a toujours concept chez King Gizz — est différent : c’est un *all-in* électronique où le groupe s’amuse avec toutes les possibilités offertes par des instruments électroniques vintage chinés çà et là et une batterie à pads primitive. En somme, si votre conception d’un album rock implique nécessairement des guitares, vous pouvez passer votre chemin. Ce qui serait dommage car l’album, court et concis, s’avère très plaisant.

S’il ne contient que sept morceaux, il recèle d’une véritable variété de styles : pop rétrofuturiste aux accents *library music* sur “Theia” et “Change”, planante et rêveuse façon Jean-Michel Jarre sur “The Silver Cord”, techno à la Kraftwerk période “Tour De France” sur “Set” , house sous influence Chemical Brothers sur “Swan Song”. La folie de cet album réside dans le fait que le groupe en publie également une version “Extended”, où chacun de ces morceaux est publié dans sa version complète (certains, comme “Theia” s’étirant sur vingt minutes). Une folie.

✪✪✪

ERIC DELSART

Parcels

“Live Vol. 2”

BECAUSE

Fausse alerte : cette nouvelle sortie des Parcels n’est qu’un simple live, leur deuxième déjà. Ce qui en quatre albums paraît tout de même un peu excessif, même si cinq inédits intègrent la set-list. Ceux que leurs premiers albums avaient emballés risquent d’être quelque peu déconcertés : comme l’explique le claviériste-guitariste Patrick Hetherington dans le dossier de presse, les membres du groupe ont écouté ces derniers mois essentiellement de la musique électronique et ce live se veut une plongée dans l’atmosphère des clubs de Berlin où les Australiens se sont installés depuis plusieurs années. Mais paradoxalement, et contrairement au “Live Vol. 1” enregistré aux mythiques studios Hansa, c’est au très

parisien Palace que cette séance de *nightclubbing* a été captée. Difficile de croire qu’une intense ébullition créative a présidé à la chose, même si cette nouvelle orientation est un prolongement fidèle de leurs prestations scéniques les plus récentes, faites de longues plages instrumentales et dansantes. Certains des anciens morceaux ne sont pas loin d’être rehaussés par ce traitement (l’excellente “Gamesofluck”, tirée de l’EP “Hideout”, déjà présente sur le “Live Vol. 1”...) et les classiques se tiennent (“Lighten Up”, beau titre du premier album qui doit beaucoup aux Daft Punk sans s’y réduire). Ce sont les morceaux de “Day/ Night” (dont seul le versant nocturne est représenté) qui subissent les transformations les plus visibles, comme “Reflex”, ballade très Bronski Beat ici dûment *clubbisée*, mais au prix d’y perdre son âme. Les nouveaux titres, presque tous exclusivement instrumentaux (option qui interroge autant que lors de la sortie du “Somnium” de Jacco Gardner), jams ni indignes ni vraiment inoubliables, risquent de laisser les amateurs de pop frustrés.

✪✪

VIANNEY G.

DJ Shadow

“Action Adventure”

THE ORCHARD

Un homme patibulaire sortant de l’eau en tenue de plongeur un couteau à la main : le nouvel album du DJ californien qui fit son apparition auprès du grand public avec l’album culte “Endtroducing” sorti chez Mo’ Wax voilà vingt-sept ans offre un visuel qui colle avec son intitulé. Silencieux depuis 2019 et l’album “Our Pathetic Age”, Shadow fait son retour et repart à l’aventure. De l’action au menu, donc, et une nouvelle réussite pour ce technicien de surface sonore qui n’a plus recours aux ornementations scratchées et nous plonge dans une atmosphère électronique à l’ancienne. Il évoque sur le premier titre (“Ozone Scraper”) la new wave synthétique du début des eighties et sur de nombreux autres (“Time And Space”, épique aventure sonore de huit minutes, “Reflecting Pool”) le hip-hop spatial de Soulsonic Force, Jonzun Crew ou Planet Patrol. “You Played Me” sonne comme du hip-hop nineties et est agrémenté d’une voix humaine, rare exemple sur l’album d’un morceau poppisant et mutant, entre R&B à l’ancienne et électro rap du siècle précédent. En fait, chaque titre trouve son identité propre, avec des références par dizaines, des tempos allant du très rapide (“A Narrow Escape”) au boom bap rap à 95 bpm. Une fois de plus, DJ Shadow étonne, innove, brouille les pistes en mélangeant

les sonorités old school avec les techniques contemporaines. Il nous promène sur ses quatorze nouvelles créations dans un univers musical capable de séduire l’amateur d’abstract hip-hop, le fan d’avant-garde électronique et le rocker curieux de découvrir de nouveaux horizons. L’affaire est conclue avec “She’s Evolving”, ultime instrumental aux teintes nostalgiques d’un disque brillant, marqué par le passé mais en phase avec son époque.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Gum

“Saturnia”

SPINNING TOP RECORDS

Comme le récent “Low Key” de Brendan Benson, “Saturnia” est l’album d’un second. Gum est en effet le véhicule solo de l’Australien Jay Watson, acolyte du falot Kevin Parker (la batterie de “Solitude Is Bliss”, c’est lui) et cofondateur de Pond aux côtés de l’excentrique Nick Allbrook. Les titres de certains de ses précédents albums (“L’Outsider”, “Feu De Paille”...) sont les manifestes désabusés de ce statut de lieutenant de luxe. De son propre aveu, Watson consacre à Gum le temps et les idées que lui laissent ses autres groupes. Ce n’est pas qu’il en manque d’ailleurs. On pourrait même dire que des idées, il en a parfois trop. “Saturnia” devait ainsi être intégralement un album de pop pastorale avec Nick Drake comme boussole, avant

que les choses dégénèrent et que Watson se mette à en rajouter un peu partout. Cette ambition première se retrouve dans les meilleurs titres, comme “Music Is Bigger Than Air”, douceur à la thématique très modestement cosmique (la chute des cheveux), ou “Real Life”, enchanté par les chœurs de la songwriteuse Harriette Pilbeam. Cette veine psyché folk, à laquelle le genre doit certaines de ses plus définitives réussites, on aurait aimé voir Watson l’explorer avec plus de constance, même si les explorations — comme dans “Les Anneaux de Saturne” de Sebald, la digression est ici de règle — de “Race To The Air” ou la bossa-rock de “Would It Pain You To See?” valent le coup d’oreille. “Saturnia” n’est pas vraiment la grande cathédrale acoustique fantasmée, mais l’époque est si peu psychédélique *(“Nous vivons des temps sans imagination/ Toutes les lumières sont allumées”* chante Watson sur “Would It Pain You To See?”) que tout album du genre est à sa manière une salutaire protestation contre sa morne réalité.

✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Population II

“Electrons Libres Du Québec”

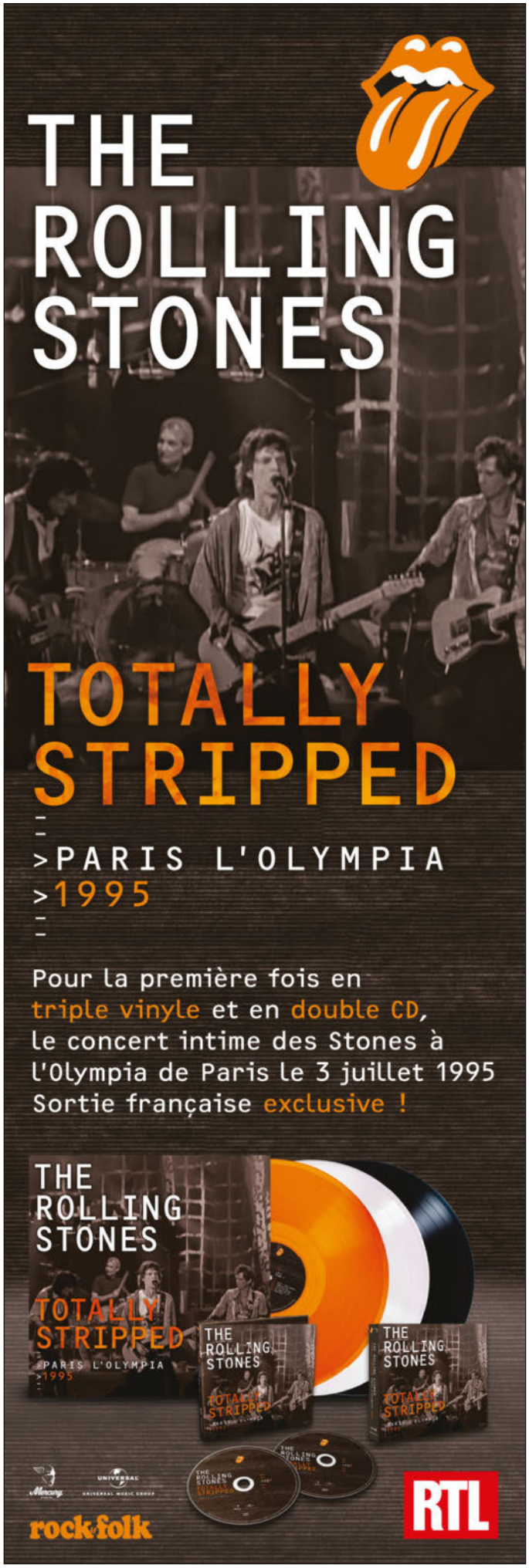
BONSOUND

Leur premier album, publié chez Castle Face, avait été une des rares réjouissances de l’année covid. Têtes de file de la scène psychédélique montréalaise qui est décidément riche en talents (Hippie Hourrah, Corridor, Bon Enfant), le trio de Montréal sort un album où, une fois n’est pas coutume, le titre reflète parfaitement le contenu. Dès l’ouverture “Orlando” — sorte d’ “Astronomy Domine” à la sauce krautpunk —, le groupe part pied au plancher dans des jams cosmiques, mais loin d’être un énième groupe inspiré des Oh Sees et King Gizzard dont le seul objectif de carrière est de publier une “Levitation Session”, Population II fait montre d’une versatilité et d’une érudition remarquables. “Ct’Au Boute” et “Rapaillé” proposent des grooves malsains qui sonnent comme du Can déviant, et “Pourquoi Qu’On Ne Dort Pas”, avec son intro aux claviers et sa mélodie planante fait un immense clin d’œil à Soft Machine et “Why Are We Sleeping?”. Au-delà de l’influence de ces groupes, Population II réussit à créer sur cet album un univers cohérent aux confins du space-rock, jouant dans la même catégorie qu’un groupe comme Slift. Parfois ça lorgne vers le heavy-psych comme sur “Tô Kebec” (rappelons au passage

que le nom du groupe est tiré d’un album de Randy Holden de Blue Cheer), d’autres vers la frange la plus expérimentale du rock progressif (“C.T.Q.S.”, tout en détours), parfois vers des grooves psychédéliques lancinants (“Beau Baptême”), pour un disque constamment surprenant.

✪✪✪✪

ERIC DELSART



Disques
classic rock

Alabama 3
"Cold War Classics Vol. 2"
SUBMARINE CAT RECORDS

Quatre longues années riches en boxons divers se sont écoulées depuis l'annonce du décès de Jake Blake. La période de deuil étant désormais terminée, le gang de Brixton reprend le fil de son aventure avec une rage et une envie d'en découdre qui font plaisir à entendre, à condition de ne pas être la cible de la critique. Derrière une pochette reprenant un cliché de la Potsdamer Platz côté Berlin-Est se cache une série de chansons revendicatives autant inspirée par le climat paranoïaque de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest que par le funk politique des années soixante-dix. A travers ces références vintage, Larry Love explique sa nostalgie de cette époque par le fait qu'elle était beaucoup moins compliquée à comprendre que celle dans laquelle

nous vivons aujourd'hui. Cependant, passé ce préambule, la majorité des titres parlent de sujets actuels comme la façon dont Alabama 3 ressent la manière dont les migrants sont traités par les gouvernants avec "Before The Ship Came In" et "The Girl With Lampedusa In Her Eyes". Côté bulle internet et conséquences du Brexit, les politiques et les influenceurs de tout poil se font bien massacrer à travers "The Influencer Blues" et "Thank You", tandis que "Keep Calm And Carry On" déboulonne les icônes de la pop culture britannique des Beatles à David Bowie. On y ajoute un featuring avec le soprano Dominic Chianese sur "If I'd Never Seen The Sunshine" et "North Korea", un single aussi fun que critique, et l'on obtient le meilleur disque d'agitprop de ces dix dernières années. Ultime précision, le 2 du titre est pour la version produite par Danton Supple (Colplay) ; la 1 désigne la version techno brutale à venir. En gros, l'Ouest et l'Est. C'est aussi un concept.

✪✪✪1/2
GEANT VERT

Robert Finley
"Black Bayou"
EASY EYE SOUND/ CONCORD

Au milieu des années soixante, de nombreux vieux bluesmen ont été redécouverts. Robert Finley, né en 1954 à Bernice en Louisiane, a lui été découvert sur le tard. Malgré une longue pratique du blues, il n'avait pas sorti de disque avant "Age Don't Mean A Thing", paru en 2016 alors qu'il avait 62 ans. Finley joue de la guitare depuis ses onze ans, mais le gospel est sa réelle passion. Enrôlé dans l'armée en 1970 et affecté en Allemagne, il est choisi pour être le guitariste et le chef de l'orchestre du régiment. De retour en Louisiane, il dirige une formation gospel, Brother Finley And The Gospel Sisters qui se produit dans les rues, tout en gagnant sa vie comme charpentier sur les bâtiments industriels jusqu'à ce que sa déficience visuelle ne s'accentue au point de le rendre quasiment aveugle. Il a malgré tout pu continuer à donner des concerts dans les clubs et les cafés. Paru deux ans après l'autobiographique "Sharecropper's Son", "Black Bayou" est, pour la troisième fois, produit par Dan Auerbach à ses Easy Eye Sound Studios avec Patrick Carney, son complice des Black Keys à la batterie, le guitariste de R.L. Burnside Kenny Brown et le bassiste Eric Deaton, ainsi qu'une fille et une petite-fille de Finley aux chœurs. Les onze morceaux écrits en commun ont été finalisés en une prise.

Avec un vrai talent de conteur, il évoque sa région du nord de la Louisiane et ses pérégrinations. Il ne joue plus de guitare mais chante d'une voix étonnante, grave et très rocailleuse, montant facilement vers les aigus dans une ambiance soul blues, sur des tempos lents, "Nobody Wants To Be Lonely", moyens, "You Got It (And Need It)", "Alligator Bait" "Sneakin' Around", "Miss Kitty", ou rapides, "Waste Of Time", embellis par les interventions de Brown à la slide.

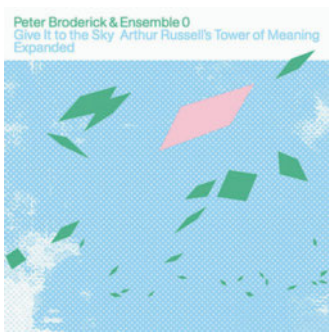
✪✪✪✪
PHILIPPE THIEYRE

Peter Broderick & Ensemble 0

“Give It To The Sky: Arthur Russell’s Tower Of Meaning Expanded”

ERASED TAPES

Arthur Russell est un artiste assez difficile à cerner. Ce qui est plutôt une bonne chose. Son legs — il est mort du sida en 1992 — est incroyablement varié. Violoncelliste de formation classique passé par la musique indienne, il a été, entre autres choses, accompagnateur des happenings poétiques d’Allen Ginsberg, activiste de la scène expérimentale new-yorkaise, producteur de disco, précurseur de la house et compositeur de musique néo-classique... Peter Broderick, autre inclassable, s’active depuis des années dans divers domaines, de la chanson à la composition instrumentale. Avec l’accord des ayants droit de Russell, il travaille sur les archives — monumentales —



de ce dernier et lui a déjà consacré plusieurs albums, des compilations comme “Iowa Dream” (2019) ou des réinterprétations, à l’image du très pop “Peter Broderick & Friends Play Arthur Russell” (2018), qui contient un superbe “Come To Life” interprété en duo avec sa femme, l’excellente chanteuse folk Brigid Mae Power. Mais cette fois-ci, c’est une autre affaire... Avec la formation française de musique contemporaine Ensemble 0, il réinterprète “Tower Of Meaning”, le premier disque de Russell, édité en 1983 par le label de Philip Glass à... 320 exemplaires (un original vaut plusieurs centaines d’euros). Une œuvre instrumentale à base de nappes de claviers, d’instruments à vent et de violoncelle, dérangeante, atonale sans être dissonante, vaguement flippante et... assez addictive. Le tout entrecoupé de quelques chansons tout aussi bizarres, comme la magnifique “Give It To The Sky”, qui ne ressemblent à rien de connu. Ou, à la limite, à du Robert Wyatt — ce qui revient au même. Brian Eno ? Aussi. C’est la même famille. Pour ceux que le rock commence à lasser. Ça fait du monde.

✪✪✪

STAN CUESTA

Israel Nash

“Ozarker”

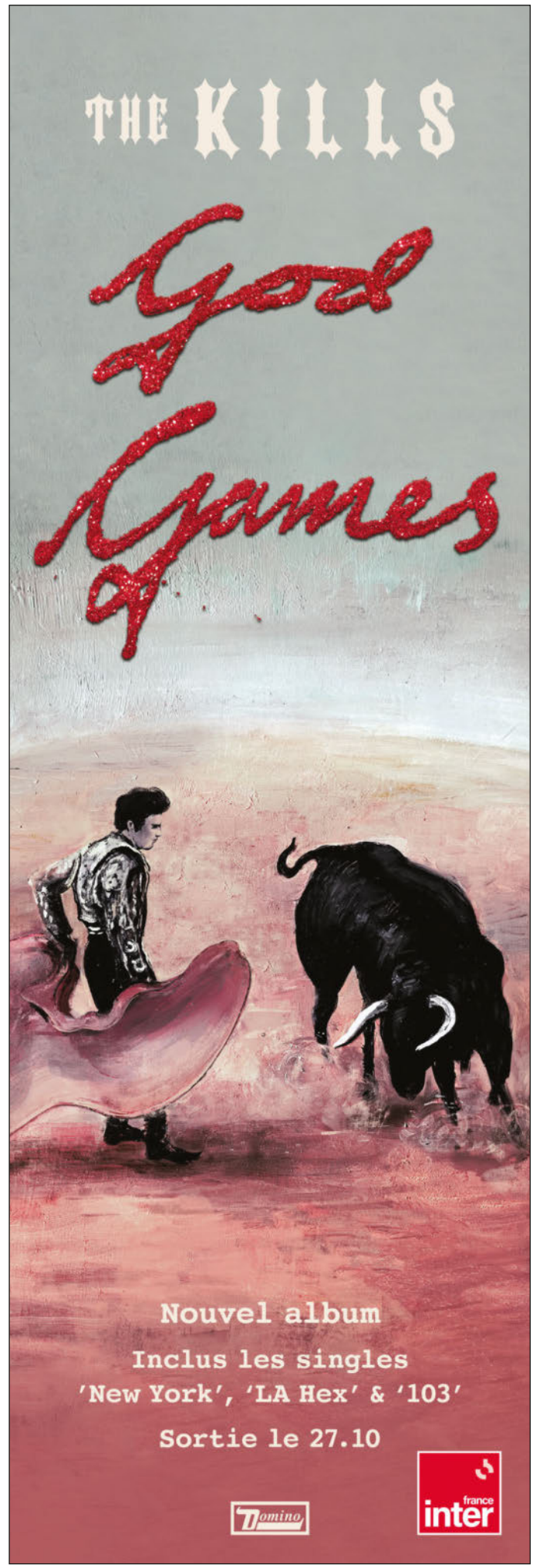
LOOSE MUSIC

La pochette, d’emblée, annonce un changement. Là où les précédentes représentaient dessins féeriques ou montages raffinés, voici notre homme de face, debout, les mains jointes sur une tête de guitare. A l’écoute, on découvre que cet enfant de la musique cosmique américaine a chamboulé bien d’autres choses. Les tempos pour commencer. Lui qui ne jurait que par le médium lent s’autorise ici plusieurs pointes de vitesse. L’instrumentation ensuite. Exit la pedal steel, place aux pianos ou synthés (toujours étayés de guitares acoustiques). L’inspiration enfin. Plutôt que le Crazy Horse de 1970, Bruce Springsteen, Tom Petty et Bob Seger sont cités par l’auteur comme figures tutélaires de cet album, ce qui saute aux oreilles, l’influence du Boss plus que les autres. Les écoutes ne dissipent toutefois pas une gêne. Tout cela serait-il une simple affaire de goûts, les nôtres allant plus volontiers vers “Cowgirl In The Sand” que “Dancing In The Dark” ? Pas sûr. L’impression, souvent, que Nash force un peu sa nature et le trait (mélodique), notamment sur les refrains, qui ne tiennent pas toujours les promesses des couplets. Tout n’est pas à jeter, loin s’en faut. “Pieces” est sublime, le final “Shadowland” plutôt poignant. La production est idoine et les musiciens

impeccables, parmi lesquels le batteur Patrick Hallahan (My Morning Jacket) et le lead guitarist Curtis Roush (Bright Light Social Hour) aux interventions lumineuses et tranchantes. Si l’affaire permet à Israel Nash d’obtenir une exposition plus massive, radio, réseaux sociaux, concerts, on s’en réjouira. Et on incitera alors les nouveaux convertis à se pencher sur les tours de magie des étapes précédentes (“Rain Plans” et “Topaz” en priorité).

✪✪✪

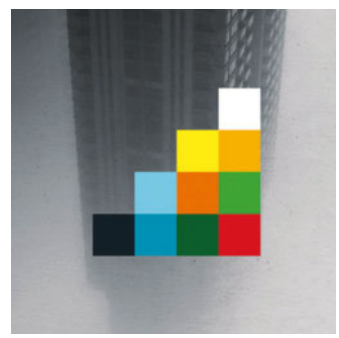
BERTRAND BOUARD



Disques
classic rock

Steven Wilson
"The Harmony Codex"
VIRGIN

L'annonce d'un album en spatial audio, d'une immersion en trois dimensions, aurait pu nous faire craindre que pour son septième album solo, Steven Wilson ne se soit transformé en ingénieur du son, remixeur et vendeur de matériel hi-fi de luxe. La première écoute est rassurante. Deux ans après l'excellent "The Future Bites", qui a pourtant déçu une partie des fans de la première heure par son approche plus pop, et un an après le retour de Porcupine Tree, "Closure/ Continuation", Wilson poursuit ses recherches sonores. Comme il aime bien la démultiplication des objets, "The Harmony Codex", qui s'étire sur 64 minutes, s'accompagne d'une édition limitée, "Harmonic Distorsion", de quatorze titres dont des remixes avec Roland Orzabal de Tears For Fears



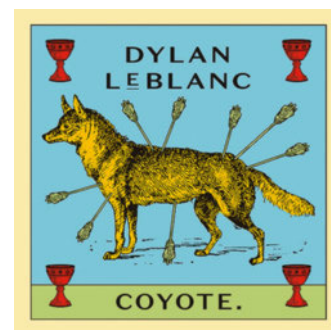
ou Mikael Akerfeldt d'Opel. Jouant d'une douzaine d'instruments, synthés et Moog différents, Steven Wilson est accompagné le plus souvent par Adam Holzman, piano, synthés, coauteur de "Economies Of Scale", et Graig Blundell, batterie. "The Harmony Codex" est conçu comme un voyage, une exploration musicale dans laquelle les morceaux s'incrustent les uns dans les autres, mais sans thématique commune, si ce n'est un retour vers une forme de rock progressif offrant une large place aux sonorités électroniques, "Impossible Tightrope", une suite comme un héritage de Klaus Schulze et Ash Ra Tempel et "Harmony Codex", ambient qu'on appelait autrefois musique planante. Dans l'esprit de Pink Floyd, "What Life Brings", "Beautiful Scarecrow" et "Time Is Running Out" sont de belles chansons rock aux mélodies accrocheuses. "Rock Bottom" est composé et chanté par Ninet Tayeb. Dans la veine de Porcupine Tree, avec Nick Beggs au Chapman stick et la voix de Rotem Wilson, "Staircase" est un beau final.

★★★★

PHILIPPE THIEYRE

Dylan Leblanc
"Coyote"
ATO RECORDS

Savoir pourquoi les étoiles s'alignent subitement pour un songwriter est un mystère. Pourquoi certains s'en tiennent-ils au stade des promesses quand d'autres dépassent les espoirs placés en eux ? Le Louisianais Dylan Leblanc avait déjà réalisé de jolies choses, mais ce "Coyote" le voit passer un cap, une péninsule, touché par la grâce. L'album est visiblement conceptuel, l'histoire du personnage éponyme qui chercherait une voie vers la rédemption après des années d'autodestruction. Tout cela n'est pas si important, et un éleveur de chevaux mongol qui n'aurait jamais entendu un mot d'anglais pourrait être renversé par ce disque, imaginons. La singularité de Dylan Leblanc a toujours résidé dans son timbre vocal très haut, presque féminin. Il lui octroie ici un écrin de rêves qui constitue la première grande réussite de l'album : une merveille de section rythmique, des guitares acoustiques aussi cristallines que sur le premier Crosby, un Fender Rhodes parfois, et surtout ces cordes subtiles, jamais envahissantes, qui soulignent, murmurent, enluminent. Quelques décharges électriques aussi comme sur le final terrassant de "Wicked Kind". La deuxième réussite est plutôt un triomphe et ce sont bien sûr les chansons. Traversées de fulgurances



mélodiques, nimbées d'une mélancolie jamais pesante constamment sublimée. La construction de l'album est aussi un point sur lequel s'attarder. La première moitié est excellente mais, parvenu à ce stade, on ne voit guère comment Leblanc pourrait maintenir le niveau. C'est pourtant le moment qu'il choisit pour abattre ses plus belles cartes : "Hate", "Wicked Kind", "Telluride", "Human Kind", "The Crowd Goes Wild" et "The Outside". On ignore s'il fera mieux un jour, on peine à imaginer comment. En attendant, le disque est là.

★★★★1/2

BERTRAND BOUARD

Grant Haua

“Mana Blues”

DIXIEFROG

En cette année de coupe du monde de rugby en France, la pochette de “Mana Blues” nous gratifie d’une grimace guerrière issue du haka, la gestuelle de l’équipe néozélandaise. Grant Haua sait de quoi il parle puisqu’il fut deuxième ligne dans le pack de la province de Bay Of Plenty et champion régional en 1989. Maori, originaire de Tauranga Moana, une ville de l’île nord de la Nouvelle-Zélande, comme tout bon bluesman, il chante les vicissitudes de la vie sociétale ou familiale d’une voix grave en s’accompagnant en picking à la guitare acoustique. Après un premier album autoproduit et trois autres en duo avec le percussionniste Michael Barker sous le nom de Swamp Thing, en 2021, il sort “Awa Blues” avec les participations de Fred Chapellier et

Neal Black, puis, en 2022, “Ora Blues At The Chapel” capté dans une chapelle de Tauranga. Enregistré de nouveau à Tauranga dans le Colourfield Recording Studio du pianiste Tim Julian, “Mana Blues” se distingue des deux précédents disques par une approche beaucoup plus blues rock, Haua ayant pris sa guitare électrique. En ouverture, après une courte introduction en maori, en collaboration avec Inspector Cluzo, “Pukehinahina” dénonce la guerre dans un déluge sonore, tout comme “Embers”, évocation des combattants maoris de 1939-45. De même, seule composition qui ne soit pas écrite par un membre du groupe Haua, Julian, Brian Franks, basse, et Jeff Nilson, batterie, la version de “Time Of Dying” est plus proche de celle de Led Zeppelin que du country blues de son auteur Blind Willie Johnson. L’hommage “Billie Holiday” est un moment hard rock avec solo de guitare. Haua excelle d’ailleurs dans le maniement de la six-cordes, “Aches”, “Bad Mofo”, “Blame It On Monday”, “Good Stuff”. Une bonne rasade de blues rock.

✪✪✪✪

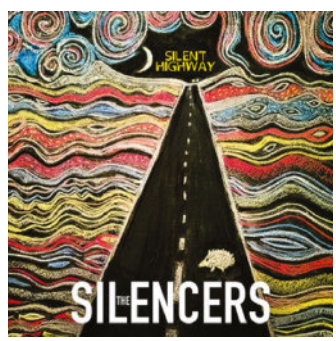
PHILIPPE THIEYRE

The Silencers

“Silent Highway”

MUSIC BOX PUBLISHING/ WAGRAM

Pour une fois, le confinement a eu du bon sur la réflexion d’un artiste un peu trop porté sur la dispersion musicale. Après des années passées à profiter de la vie que lui avait offerte son groupe de prédilection, Jimme O’Neill s’est décidé à le faire revivre une nouvelle fois avec un dixième album des Silencers placé sous le signe de l’optimisme et de la joie de vivre avec, dans le rétroviseur, la vision diffuse du monumental “A Letter From St. Paul” publié en 1987. S’il est l’unique survivant de l’époque, le chanteur-guitariste a su rassembler autour du projet une équipe soudée composée de membres de la tribu O’Neill (et plus particulièrement de sa fille Aura au chant) et du batteur et coproducteur Baptiste Brondy (du trio Delgrès). En ouverture, “67 Overdrive”, tout en réminiscences folk à la sauce new wave, essaye d’aiguiller l’auditeur vers cette partie des années quatre-vingt où les Silencers en étaient encore à gravir les premières marches en direction de la gloire. A quelques détails près, la basse violento-clinquante de Joe Donnely en moins, il est peut-être possible d’y croire. Avec un lead vocal qui se partage entre le père et la fille, les tenants de la touche la plus roots pencheront naturellement vers les chansons toutes en grandes nappes vocales interprétées par Aura



comme “On Ma Mind”, “Torch Song” ou “Sunnyside”. Pour les adeptes d’une vision plus dure de l’interprétation, la superbe “Western Swing” et son côté country plaira fortement au fan-club de Chris Isaak. On y ajoute un “Whistleblower” au rythme tribal, un “Bringing Up The Young” qui dépote bien comme il faut, et un “Whats Inna Name” tout en émotion atmosphérique massive, les adeptes du passé et du présent ont largement de quoi trouver un terrain d’entente.

✪✪✪

GEANT VERT

Disques français

Mass Hysteria

"Tenace – Part 2"

VERYCORDS

Pour célébrer son dixième album, Mass Hysteria avait décidé de frapper fort en effectuant un doublé en deux parties : quelques mois après le premier volet, voici donc le second, tout aussi incandescent. En payant son tribut à Slayer (pour les guitares déchaînées), à Rammstein (pour les rythmiques martiales) et à la cold wave (pour les climats), le quintette en piste depuis trente ans continue d'explorer les voies d'un metal mâtiné de fusion et très engagé qui martèle son refus du système en adoptant la stratégie de la haute tension musicale. "L'Inversion Des Pôles" instaure d'emblée tout ce qui en fait la force et la particularité, tel un condensé particulièrement réussi : des guitares et des machines dévastatrices, une voix de prêcheur,

un texte qui interpelle *("L'opinion change/ Son fusil d'épaule")*, un son énorme et en même temps un parti pris dansant qui emporte le tout. Avec "L'Air Bien", le propos prône la rébellion ouverte *("Soyons des loups/ Pas des agneaux/ Ils seront des cibles/ Dans nos procès")*, et la tension musicale et textuelle reste à son maximum tout au long des cinq morceaux suivants, juste égayée par des orchestrations chiadées ("Un Assange Passe"), un peu de douceur avant le laminage presque robotique ("Ex-Voto"), quelques violons et des chœurs majestueux pour parer un mid-tempo implacable ("L'Emotif Impérieux"). En final, "Le Club Du Feu" débute par un piano et un minimalisme electro avant de déchaîner les décibels : il manifeste ainsi la volonté de ne s'aventurer qu'occasionnellement sur des chemins de traverse plus sereins, et témoigne de l'impossibilité à relâcher la pression pour un groupe pétri de bruit, de fureur et de révolte.

✪✪✪

H.M.

Unschooling

"New World Artifacts"

BAD VIBRATIONS

Fer de lance de la jeune scène rock hexagonale, le groupe rouennais Unschooling était très attendu pour son premier album. La cassette "Defensive Designs" avait fait naître un certain enthousiasme chez les amateurs de post-punk en 2019, avant qu'un premier EP en 2021 ("Random Acts Of Total Control") ne confirme le potentiel de ces cinq musiciens. De quoi susciter l'intérêt des Anglais de Bad Vibrations qui ont réédité la cassette en vinyle l'an dernier et publient le premier véritable album du quintette. On retrouve sur "New World Artifacts" ce qui fait la marque de fabrique — et le succès — d'Unschooling : des lignes de guitare alambiquées qui viennent s'enrouler sur des rythmes complexes ("Public Transit", "Mom's Work Force"), un peu à la manière de ce que propose Mush. Il règne une forme d'anarchie contenue sur ce disque sur lequel le groupe fait souvent le choix de la dissonance et de la bizarrerie au détriment de la mélodie, dans une forme d'autosabotage parfaitement conscient, désiré même. Car il s'agit ici de ne pas se prendre au sérieux alors qu'on essaie de tordre les codes d'une musique qui se veut sombre et expérimentale. Unschooling gagnerait pourtant à parfois laisser parler ses chansons car quand les mélodies sont au cœur de la problématique,

l'affaire est une franche réussite ("Brand New Storm"). "New World Artifacts" est ainsi un disque un peu frustrant car on y entend un groupe qu'on sait capable de grandes choses se perdre un peu en route et, à force de privilégier la forme au fond, oublier par moments d'écrire des chansons. Il règne néanmoins assez de moments forts sur cet album pour qu'on ait envie d'y revenir ("Shopping On The Left Bank").

✪✪✪

ERIC DELSART

X Ray Pop

"Bateau Ivre"

KEEN STUDIO

A l'origine, en 1984, X Ray Pop était un duo electro pop novateur et underground. Après le départ de la chanteuse Zouka Dzaza, Doc Pilot a décidé de poursuivre l'aventure en se démarquant du parti pris foutraque et minimaliste qui caractérisait ses nombreux albums pour des labels indépendants ou Warner. Depuis 2021, il enregistre des disques live pour rendre compte de diverses moutures orchestrales. Ce troisième essai, enregistré à la salle mythique du Bateau Ivre (à Tours), avec le concours d'une chanteuse intense (qui peut évoquer aussi bien Nina Hagen que Brigitte Fontaine) et de cinq musiciens aguerris (bien connus des scènes tourangelles), témoigne d'une volonté instrumentale qui s'affranchit souvent de l'option synthétique initiale

(tout comme le Doc privilégie désormais la guitare). Revus dans cette perspective, les morceaux anciens prennent une nouvelle dimension. Le début, aérien et planant, est propice à l'improvisation : l'introduction spatiale de plus de six minutes ("Mauve") donne le ton en installant progressivement une ambiance spatiale où d'étranges mélopées vocales sont au diapason de cuivres lancinants et d'un foisonnement psyché et hypnotique. "Pull Péruvien" confirme cette impression qui irradie la plupart des morceaux, les entraînant parfois aux limites du free-jazz au gré d'envolées instrumentales ("Sors La Bête"), et réservant toutes sortes de surprises : une sorte de reggae languide et allumé porté par des claviers envoûtants et des onomatopées délirantes ("Gloria Suckita"), une version hiératique et lancinante de "I Wanna Be Your Dog", une reprise groovy du "Contact" de Gainsbourg et un final ("L'Eurasienne"/ "Oh Oui J'Aime") qui est un clin d'œil au punk-rock.

✪✪✪✪

H.M.

Pleasures

"Shake That Tree"

LOLLIPOP

Pleasures prennent le temps de faire les choses bien : "Shake That Tree" arrive six ans après "Feel It Rise" ! Enregistré par Rudy Romeur, l'album est précédé par un clip sensuel réalisé par Marica Romano & Benoît Sabatier, "You Are A Revolution", chanson à la fois mélodique et costaude qui donne une franche indication de l'ensemble, confirmée par la suivante, "Live And Learn", d'ailleurs clippée par le même tandem. Toujours piloté par Patrick Atkinson (chant, guitare) et Stéphane Signoret (guitare), le groupe compte désormais Jules Henriel (basse) et Simon Cranier (batterie). Les onze plages sont en anglais et si l'accent est irréprochable, c'est simplement parce qu'Atkinson est anglais, arrivé à Marseille il y a une dizaine d'années. Les Pleasures s'inscrivent cependant dans un courant toujours très fort en France, un goût pour la pop éternelle, presque sophistiquée, alternant force et fragilité. On les avait d'ailleurs déjà entendus dans un album célébrant les Kinks... Comme l'exige cette discipline, le répertoire regorge de refrains mémorables ("Trust The Night", "Be Yourself"), de petites phrases de guitare, de renforts vocaux, etc. Pleasures maîtrisent l'idiome, à l'aise dans la rythmique rock ("This Love In Me") comme dans les arpèges

tout en délicatesse ("Give A Little More"). Ils sont pourtant loin d'être confits en dévotion pour les années 1970 comme le montre une reprise de "I Can't Escape Myself" de The Sound dont ils conservent la dynamique. La phrase "*Shake that tree*" est extraite du dernier morceau, "Deep Inside" qui mêle guitare acoustique, guitare électrique loin dans la réverbe et le violoncelle d'Hélène Marquet… De par le monde, plusieurs formations se font appeler Pleasures, exigez celle *Made in Marseille* !

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Ponta Preta

“Way Out West”

LE SURF RECORDS

Des gros, des petits, des maigres, des vieux en couple et des gamins par fratries : à vingt sur la moindre vague, entre l’aisselle de la Bretagne et le pied des Pyrénées, ils sont chaque été des milliers à chercher l’équilibre sur leurs planches en mousse. Le surf, phénomène ascendant et révolution de l’esprit, possède son histoire, sa culture, son éthique et même sa musique. L’histoire de Ponta Preta, groupe lyonnais, commence ici. Dans la surf music et ce qui en a découlé. Sauf que, loin de l’orthodoxie des regrettés Cavaliers, le groupe en donne une version *mise à jour* qui doit autant à l’existence des Allah-Las qu’aux Black Keys, à Beck aussi, et toute cette musique qui, à la manière de cette pochette d’album, revêt

un filtre sixties fait sur MacBook. Les années soixante avaient inventé le rétrofuturisme, le XXI[ème] siècle a créé le vintage : version fantasmée d’un passé avec bikini canari et longboard, mais aux poils photoshopés. En cela, “Way Out West” est comme tous les *revivals* (cocktail, surf, vinyle) : agréable et inoffensif. Qui serait assez borné pour ne pas se détendre sur les *gürios* et la basse médium de “I’ve Been Lonely” ou les riffs acidulés et chœurs Chantilly de “Fez Manchetes”. Tout cela depuis la reprise de l’introduction de “Human Fly” sur “I’d Like To Know” au bluegrass “Pardon Me”, à quelque chose de factice, et c’est précisément pour cela que l’album est moderne. “Way Out West” est une utopie, un rêve d’enfant, un album de genre qui devrait seoir à ravir à ces baraques de bord de plage qui servent du *pulled pork* à des types imbibés de bière et de crème solaire. Ou comme le disaient les vieux : Fun Fun Fun.

✪✪✪1/2

THOMAS E. FLORIN

Marie France

“La Nuit Qui Vient Sera Belle”

29MUSIC/ KURONEKO

Marie France est une “Drôle De Dame”. C’est elle qui le chante, sur cet album mis en mots par l’un de ses paroliers attitrés, le génial Jacques Duvall, que le monde entier nous envie. Ou presque, puisqu’il est belge, comme les meilleurs artisans de la chanson française. Bien sûr, Marie France a fait du rock, notamment sur son mythique album de 1981, “39 De Fièvre”, enregistré avec des membres de Bijou — le meilleur groupe de rock français du monde, ne l’oublions pas. Mais on connaît son parcours — ou du moins on devrait, sinon il faut absolument lire “Elle Etait Une Fois...”, son incroyable autobiographie. Marie France vient fondamentalement du music-hall. Cet album est composé et réalisé par Leonard Lasry, un excellent producteur de cette nouvelle musique qui emprunte autant au rock qu’à l’easy listening ou à la grande chanson française. Ils avaient déjà œuvré ensemble pour le précédent, “Tendre Assassine”, sorti en 2019. Mais là où ce dernier était justement très music-hall, piano-voix classieux — Ingrid Caven, pour faire court —, “La Nuit Qui Vient Sera Belle” est beaucoup plus... disco ! Et pourquoi pas ? Si quelqu’un est légitime pour faire des chansons brillantes et entraînantes destinées aux clubs, c’est bien Marie France.

D’autant plus que l’apparente superficialité de la musique — impeccable dans son côté vintage assumé — est constamment contrebalancée par le parfum doux-amer des textes de Duvall, beaucoup plus profonds qu’on pourrait le croire au premier abord. En cela, il réussit parfaitement à capter l’essence de Marie France : complexe et dérangeante, voire grave, sous une apparence légère et futile. A l’image de l’éternel dandy Alain Chamfort, avec lequel elle chante en duo “L’Amour Est Innocent”. Délicieux.

✪✪✪

STAN CUESTA

Réédition du mois

The Replacements

"TIM : LET IT BLEED EDITION"

Sire/ Rhino (Import Gibert Joseph)

QUE LES CHOSES SOIENT CLAIRES : REMASTERISER, C'EST BIEN, REMIXER, C'EST MAL. La plupart du temps. Les albums des années soixante et soixante-dix n'ont nullement besoin d'être remasterisés, ils n'ont pas pris une ride. C'est pitié de voir le fils de George Martin s'amuser avec les chefs-d'œuvre des Beatles, et d'ailleurs son opération de relifting a fait pschitt. Le remix de "Raw Power" a été intéressant le temps de quelques écoutes, puis tout le monde l'a rangé pour revenir au mix de Bowie… Il existe pourtant une décennie, une seule, pour laquelle le remix peut être nécessaire. On parle des années quatre-vingt, et plus exactement de la seconde partie. Durant ces quelques années, beaucoup de disques étaient amenés à terriblement vieillir, le temps l'a démontré. En particulier lorsqu'il s'agissait de groupes de rock quittant un label indépendant pour arriver sur une major. Il s'agissait de passer sur MTV comme à la radio. Par conséquent, les producteurs sortaient l'artillerie lourde : grosses batteries, grosses réverbes, gros sons de guitares, voix très en avant, on en passe. Cela a été le cas pour les Replacements, qui ont quitté leur label de Minneapolis, Twin/ Tone Records, pour être hébergés chez Sire, le label du grand Seymour Stein. Les Replacements ont commencé à travailler avec leur héros Alex Chilton, mais les gens de Sire ne voulaient pas d'un loser pour s'occuper de leurs nouveaux poulains. Ils ont donc recruté Tommy Erdelyi, alias Tommy Ramone. Ce n'était pas idiot. Erdelyi savait comment faire sonner un groupe de rock, et les Replacements, évidemment, adoraient les Ramones. Erdelyi a donc fait son travail. Correctement. Et pendant des années, on a adoré "Tim" dans sa forme originale, malgré sa pochette d'une rare laideur. C'était le meilleur album du groupe avec "Pleased To Meet Me" (production de Jim Dickinson, donc rien à jeter ni à revoir, par conséquent rien à remixer, et la version Deluxe n'a pas proposé de nouveau mix, ce qui prouve, pour qui en douterait, que Westerberg a de bonnes oreilles). Puis on a redécouvert il y a peu l'avant-dernier disque du groupe, "Don't Tell A Soul", qui avait été vraiment salopé dans un effort désespéré de rendre les Replacements plus commerciaux. Il est ressorti remixé et cela a été pour beaucoup une révélation absolue. Il y avait en vérité un autre chef-d'œuvre du groupe. Il fallait simplement le débarrasser de toutes les scories eighties. La première version de "Tim" n'était pas aussi condamnable que celle de "Don't Tell A Soul". Mais ce qui sort aujourd'hui est merveilleux. Ed Stasium a tout repris, le résultat est hallucinant. Les effets lourdingues de l'époque ont disparu, tout a gagné en relief, en détail, en attraction, et, paradoxalement, en puissance. *Less is more*. Voici donc ce grand disque tel qu'il aurait pu paraître en 1985. Westerberg avait déjà montré sa sensibilité sur l'album précédent, le formidable "Let It Be", avec des chansons comme "Answering Machine", "I Will Dare", ou "Unsatisfied". Sur "Tim", il va plus loin, abandonne les morceaux crétins du passé ("Gary's Got A Boner", "Tommy Gets His Tonsils Out", etc.) et sort une suite de chansons impeccables de la première à la dernière minute, le tout porté par cette voix sans équivalent. Remixés, les trésors d'hier étincellent de mille feux : "Bastards Of Young", "Left Of The Dial", "Hold My Life", "Little Mascara", "Kiss Me On The Bus", il faudrait tout citer. Sans oublier "Here Comes A Regular", qui ferme le ban. Peut-être l'une des plus belles ballades de Westerberg… Dans ses nouveaux habits, ce machin nous emmène dans les étoiles. Le coffret contient évidemment les deux versions de l'album, et l'habituel lot de live ("Borstal Breakout", de Sham 69, dispensable), de versions rares et alternatives, ainsi que les démos avec Chilton. Pour les fans, le travail autour de "Can't Hardly Wait" est fascinant à observer. Plusieurs versions sont à disposition, lentes, plus rapides, avec ou sans le petit motif de guitare. Perfectionniste, Westerberg a attendu le génie de Jim Dickinson pour finalement la placer sur "Pleased To Meet Me" un an plus tard. Pourquoi les "Mats" n'ont-ils pas connu la gloire qu'ils méritaient, alors que REM — qui n'était pas franchement plus commercial à l'époque — a tout raflé reste un mystère. Westerberg lui-même s'en désolait sur "Bastards Of Young", cet hymne indestructible qu'on écoute toujours avec la chair de poule : *"God, what a mess, on the ladder of success"*… Et la nouvelle pochette sauve l'honneur.

Dans ses nouveaux habits, ce machin nous emmène dans les étoiles

NICOLAS UNGEMUTH

Rafraîchissant, jouissif, dansant, nouveau

"INTO TOMORROW – THE SPIRIT OF MOD 1983-2000"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

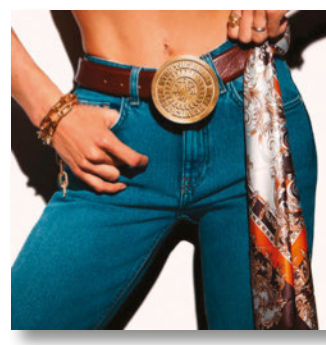
Le phénomène mod, né dans les sixties, a connu son revival à la fin de la décennie suivante avec l'apparition des Jam et la sortie du film "Quadrophenia". Une demi-douzaine de groupes assez médiocres, voire franchement épouvantables, se sont engouffrés dans le mouvement (parkas, patches, drapeaux anglais dans tous les sens, etc.), ont connu leurs quinze minutes de gloire et ont rapidement disparu, Dieu merci. Lorsque Paul Weller a sabordé les Jam, qui fédéraient des milliers de mods, l'avenir du truc semblait signé. Ce ne fut pas le cas. Weller a changé de direction avec le Style Council, musicalement plus authentiquement mod que les Jam, beaucoup de nouveaux groupes sont apparus pour entretenir la flamme. Certains, les moins intéressants, perpétuaient les âneries du mod revival dont ils étaient issus, versant parfois dans une power pop chétive (Squire, Purple Hearts). D'autres ont décidé d'innover. En faisant un rock teigneux proche du garage (Milkshakes de Billy Childisch, Mystreated), en remettant le son du Hammond à la mode (Prisoners), d'autres ont fait un mélange de pop et de soul (Makin' Time), d'autres encore se sont penchés sur le psyché (Mood Six, Biff Bang Pow! d'Alan McGee). Et puis, au bout d'un moment, les mods ont réalisé qu'il n'y avait pas que les sixties dans la vie, il y avait aussi les seventies. L'acid jazz était né, propulsé sur le label du même nom dirigé par Eddie Piller, ancienne légende du mod revival. Jamiroquai, Galliano (ici absents), les Brand New Heavies, mais aussi le James Taylor Quartet (James Taylor était l'ancien organiste des Prisoners), Corduroy, Mother Earth, raffolaient des musiques de films de Lalo Schiffrin, mais aussi du jazz-funk de Roy Ayers, des Headhunters, etc., qu'on appelait alors le *"rare groove"*. Ce fut rafraîchissant, jouissif, dansant, nouveau. Et puis, lorsque sont arrivées les années 1994/ 95, beaucoup de mods ont apprécié la britpop, dont le côté rétro ne pouvait que les séduire. Les quatre CD de ce coffret très bien fait ne comptent donc pas que des groupes mod, mais proposent aussi d'aligner ceux qui étaient appréciés par les obsédés de la scène disparaissant. D'où la présence de Cast, Supergrass, les Stone Roses (d'anciens scooter boys), Ocean Colour Scene (le premier groupe authentiquement mod de Steve Craddock est également au programme), les Stairs, les Inspiral Carpets, les Charlatans, les La's ("I Can't Sleep", influencés à mort par les Who période "Magic Bus"), etc. L'intérêt se trouve ailleurs puisque ceux-là sont bien connus. Il y a ce single hyper soul de Topper Headon ("Leave It To Luck"), des titres oubliés des Redskins, toujours soul aussi, et beaucoup de petits groupes qui ont fait des choses vraiment intéressantes. Le panorama est vaste mais il n'y a pas grand-chose à jeter. Il semble que tout cela soit définitivement terminé, les mods actuels préférant aller écouter des sets de DJs plutôt que des musiciens. Mais le temps que ça a duré, ce n'était pas si mal.

The Brand New Heavies

"NEVER STOP… THE BEST OF"

London (Import Gibert Joseph)

En voici des anciens mods qui ont su s'évader du cachot sixties. Les Brand New Heavies sont apparus sur le petit label anglais Acid Jazz, mais lorsque leur succès est devenu trop important, Eddie Piller a dû s'en séparer, le groupe a signé sur une major et a fait carton plein… aux Etats-Unis. Deux CD rappellent à quel point les Heavies étaient cool. Ils jouaient bien, avaient des super chanteuses, étaient très funky et avaient bon goût. Ils adoraient les Blackbyrds, Roy Ayers, etc., et alignaient les chansons qui donnent envie de danser. Avec Jamiroquai, ce sont les seuls venus de l'acid jazz à avoir décroché la timbale, et en réécoutant tout cela, qui n'a absolument pas vieilli, il est évident que c'était justifié.

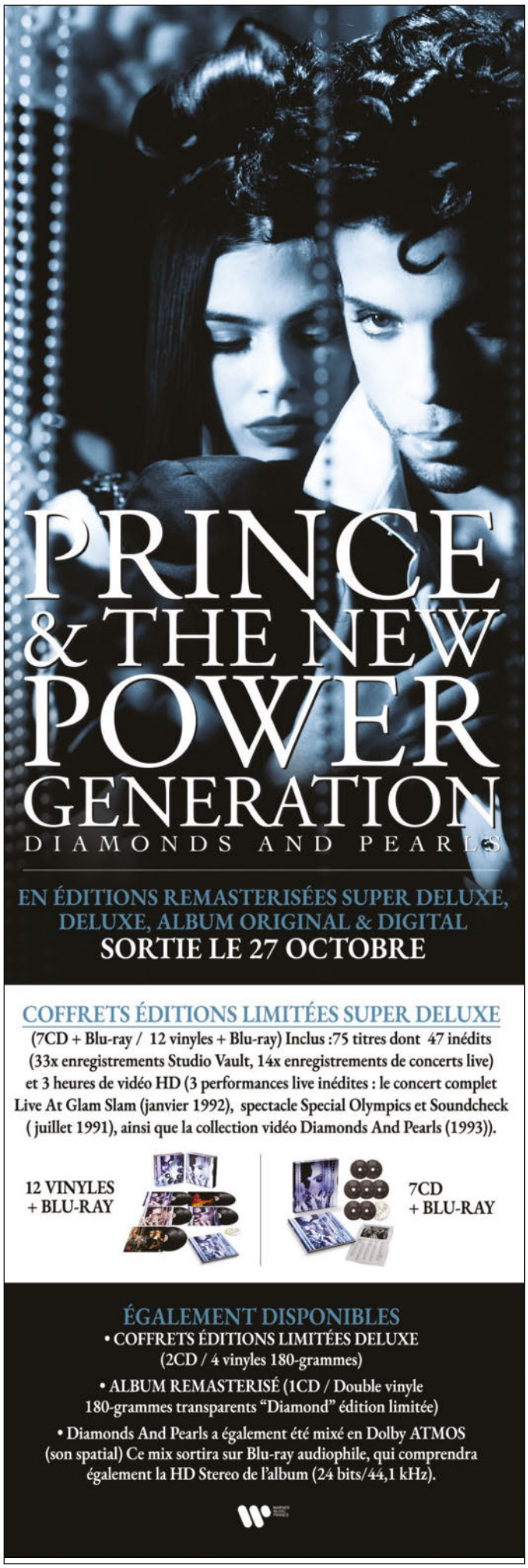


Tommy Boyce & Bobby Hart

"I WONDER WHAT SHE'S DOING TONITE?"

7a Records (Import Gibert Joseph)

Quand on a composé "Last Train To Clarksville" et "(I'm Not Your) Steppin'Stone", on mérite le respect éternel... Tommy Boyce et Bobby Hart ont usiné pour les Monkees, leur offrant de beaux succès, puis ont décidé de voler de leurs propres ailes. Riche idée. "I Wonder What She's Doing Tonite?", sorti en 1968 et introuvable depuis la dernière et lointaine réédition limitée chez Hip-O-Select, est une petite merveille. On peine à décrire ce mélange très adroit de pop anglaise et de sunshine pop californienne, tout en passant par des choses nettement plus groovy, mais l'ensemble est une féerie remarquablement remasterisée avec cordes, cuivres et deux voix impeccables. Découverte renversante.



Rééditions

Lou Reed comme choriste

"BOB STANLEY PRESENTS LONDON A TO Z 1962-1973"

Ace (Import Gibert Joseph)

Mais bon sang, quel âge a-t-il, ce Bob Stanley ? Ses journées durent-elles des semaines ? L'ancien Saint Etienne (le groupe) semble avoir tout écouté. Il sort régulièrement des compilations gavées d'obscurités grandioses, enrobées dans une thématique qui peut sembler farfelue, mais qui finalement fonctionne parfaitement. Cette fois-ci, c'est Londres. Ses quartiers, ses rues, ses gares, ses stations de métro, son ambiance, entre 1962 et 1973. A l'époque, le guide "A To Z Guide To London" était la bible des provinciaux venus à la capitale. Paul Weller le cite dans "Strange Town" des Jam. Il n'y a évidemment pas "Waterloo Sunset" des Kinks dans cette nouvelle réussite, Stanley préfère faire découvrir qu'enfiler les perles. Tout cela commence avec un instrumental jazz parfait du John Barry Seven And Orchestra ("Cutty Sark"), explore la veine folk (Cat Stevens, Marianne Faithfull, Nick Drake le temps d'une rareté superbe — "Mayfair" —, Shelagh McDonald, Bert Jansch avec John Renbourn, Al Stewart, Ralph McTell, Dave Evans, presque aussi doué que Nick Drake). Une certaine mélancolie se détache de ces titres embrumés qui évoquent un Londres qui ne swingue pas du tout. Puis les choses s'éclaircissent avec John & Berverley Martyn, joliment jazz, Cilla Black, Julie Driscoll avec Brian Auger et The Trinity, une reprise du fameux "London Social Degree" de Billy Nicholls par la future poule de Bowie Dana Gillespie, la beauté de Barbara Ruskin "Euston Station", un morceau excellent mais oublié d'Humble Pie sur lequel Marriott chante avec une voix radicalement différente de ce qu'il propose d'habitude ("Beckton Dumps", très glam), d'autres bricoles encore, souvent inconnues. Parfait pour coller à l'hiver.

Genya Ravan

"URBAN DESIRE" "… AND I MEAN IT"

BFD (Import Gibert Joseph)

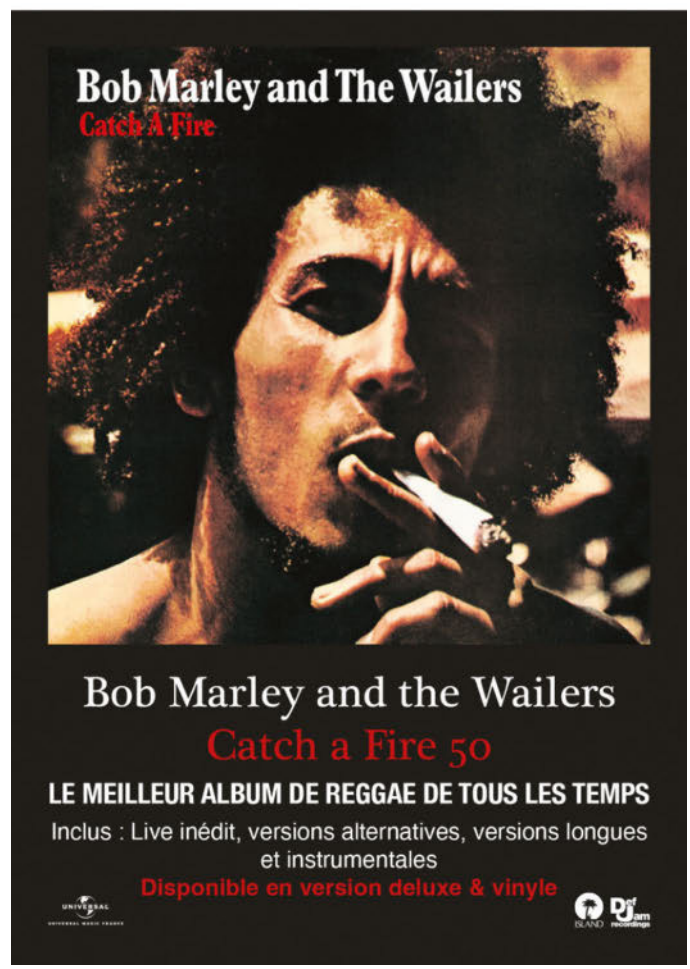
Sacrée bonne femme, celle-ci. Née en Pologne sous un autre nom en 1945, elle avait fui le pays avec

ce qui lui restait de famille pour gagner les Etats-Unis. Genya a été à la tête de l'un des plus singuliers girl groups new-yorkais, Goldie & The Gingerbreads. Aucun succès, ou si peu. Des années plus tard, Genya est devenue l'un des personnages centraux de la scène punk de New York. Elle est au cœur du meilleur livre sur le sujet, "Please Kill Me", de Legs McNeil et Gillian McCain, a produit l'album mythique des Dead Boys, "Young Loud And Snotty" et a été révérée par toute la clique du CBGB. Sur son premier album en solo (1978) enfin réédité, "Urban Desire", elle a Lou Reed comme choriste le temps de "Aye Co'Lorado" et reprend John Cale ("Darling, I Need You") comme les Vandellas (reprise monstrueuse de "Back In My Arms Again"). L'album suivant (1979), "... And I Mean It", est tout aussi correct. Genya Ravan pouvait chanter exactement comme Tina Turner à la meilleure époque, ce qui était assez rare avec une peau aussi pâle. Avec un peu de chance, elle aurait pu faire du Mink DeVille au féminin. Hélas, elle n'a jamais bénéficié d'aucun Jack Nietzsche, la production de ces deux albums qui auraient pu devenir des classiques de l'époque est désolante, en particulier pour les sons de guitare. Quel dommage.

Head Cat

"WALK THE WALK… TALK THE TALK"
"DREAMCATCHER: LIVE AT VIEJAS CASINO"
"LIVE IN BERLIN!"
BMG

Comme c'est bon d'entendre la voix de Tonton à nouveau. Certes, il n'était plus trop en forme en 2011, mais avec son groupe de rock'n'roll (Slim Jim Phantom à la batterie, Danny B Harvey à la basse et au piano), voici notre homme, avec sa cartouchière et ses nombreux poireaux faciaux, qui rend hommage au rock'n'roll fifties sans jamais chercher à sonner rockabilly. On le voit mal slapper sa Rickenbacker, et le guitariste n'aurait pas les moyens de copier Brian Setzer. Lemmy, donc, reprend Gene Vincent ("Say Mama"), les Pirates ("Shakin'All Over"), Eddie Cochran ("Something Else"), Chuck Berry ("Let It Rock", un peu plus viril que la version des Stones), Robert Johnson ("Crossroads"), Elvis ("Trying To Get To You"), Jerry Lee ("It'll Be Me") et les Beatles ("You Can't Do That"), qu'il a toujours adorés et préférés aux Stones. La version est particulièrement jouissive, on en est à regretter que Lemmy n'ait jamais repris "Yesterday" ou "Michelle". Pour ceux qui n'aimaient pas la longue période metal de Motörhead, c'est le remède impeccable. Dommage que seul le second album des Headcats (2011) soit réédité. Les enregistrements live, au son assez moyen, ne s'adressent qu'aux fans les plus dévoués. Mais tout de même, quel homme... Avec un jardin sur la face. ❑



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

"Bon sang, j'aimerais qu'on écoule autant de disques que de T-shirts"

Motörhead

"ORGASMATRON"

GWR

LES DÉBUTS EN 1977 : sur les chapeaux de roues, sous les hourras. Ascension irrésistible, jusqu'à "Ace Of Spade", 1980, la gloire. Motörhead devient l'un des plus importants groupes du Royaume-Uni. L'occasion de péter les plombs. Lemmy s'exhibe en duo avec Wendy des Plasmatics, reprend "Stand By Your Man" : Fast Eddie Clarke, guitariste, démissionne. Le chanteur exige que son groupe se produise dans une série télé, entouré d'acteurs qui rivalisent de pitreries : Philthy Animal Taylor, batteur, claque la porte. En 1984, il ne reste du Motörhead originel qu'un membre. Lemmy. En procès avec sa maison de disques, furax, flippé. *"En Angleterre, vendre beaucoup d'albums, c'est fini pour nous. Bon sang, j'aimerais qu'on écoule autant de disques que de T-shirts."* Angoisse, déclin, comment rester dans le coup par-delà le merchandising ? Bill Laswell, jeune gourou new-yorkais aux manettes derrière Sly And Robbie, Fela, Laurie Anderson, Yoko Ono, Herbie Hancock, débarque à Londres début 1986 pour façonner le son du septième Motörhead. Célébré dans les milieux funk, électro, jazz, world, hip-hop, réputé pour ses télescopages alambiqués, Laswell semble autant connecté au heavy metal qu'Ornella Muti à la pelote basque. Les maisons de disques l'appellent pour donner un coup de jeune à des vieilles gloires — le premier album solo de Mick Jagger n'a pas à s'en plaindre. Lemmy a-t-il la trouille de passer pour un ringard ? A-t-il été bluffé par le job de Bill pour Public Image Ltd ? Premier jour en studio, sur onze, le boss de Motörhead a préparé un accueil particulier : *"Laswell venait à peine d'arriver des Etats-Unis et ne nous avait jamais rencontrés. Il avait ce côté fonceur typiquement américain, genre :* 'Allez, les mecs, on attaque, ça va être génial !' *Une femme très forte nous a suivis dans le studio et, wham, elle a enlevé sa robe. Poitrine à l'air, elle s'est mise à chanter 'Joyeux anniversaire', s'est emparée de la tête d'un d'entre nous, l'a coincée entre ses nichons, s'est mise à le frapper avec ses seins ! Laswell s'était planqué, il disait* 'C'est quoi, ce bordel ?' *Voilà comment il est entré dans le monde de Motörhead."* L'enregistrement se déroule finalement à merveille, le producteur file à New York avec les bandes à mixer, revient pour l'écoute finale. *"Nous avions une caisse de champagne pour fêter ça dignement. Ça a été une horreur. Bill avait transformé l'album en boue. Notre agent a poussé le champagne sous la table avec son pied alors que le manager de Laswell dansait. J'ai plus tard essayé de remixer une partie du disque, mais Bill ne m'a pas aidé :* 'Ce musicien difficile s'en mêle en voulant m'apprendre mon boulot' — *d'accord, j'admets, je suis difficile, si difficile c'est vouloir faire les choses correctement. L'album que Bill a emporté avec lui à New York était bien meilleur que celui qu'il a ramené. Ce mixage me restera à jamais en travers de la gorge."* Voilà rouvert le débat sur les disques qui auraient dû bénéficier d'un son différent. "Raw Power" : mix Bowie ou pas ? "Cut The Crap" : pas si horrible si Bernie Rhodes n'avait pas fait joujou avec la console ? "… And Justice For All" : le meilleur Metallica si l'on entendait la basse ? La question sur "Orgasmatron", c'est : Lemmy ferait-il son McCartney, a-t-on besoin d'un "Orgasmatron Naked" sur le modèle "Let It Be Naked" ? Car à l'arrivée, le boulot de Laswell reste respectueux, relativement discret, assez époustouflant. Motörhead ne s'est pas mué en Manu Dibango, l'album déroule un sacré paquet de tueries, de "Deaf Forever" à "Doctor Rock" en passant par "Claw" et "Mean Machine". Kilmister n'oublie pas de consacrer un morceau à sa drogue favorite ("Built For Speed"), alors que "Ridin' With The Driver" renvoie à la pochette, une locomotive-monstre, puisque Lemmy collectionne les maquettes de train, puisque cette chanson devait donner son nom à l'album — jusqu'à ce que le chanteur préfère "Orgasmatron". *"Je ne savais pas que Woody Allen s'était servi d'un engin du même nom dans un de ses films. Mon titre fait référence aux choses que je déteste le plus dans la vie, comme les gens à l'église qui jutent dans leur pantalon en communiquant avec Jésus-Christ."* Pour les auditeurs de l'album, jouissance, succès ? *"Il aurait dû nous relancer sérieusement — nouveau disque, nouvelle formation — mais personne ne l'a acheté. Ou plutôt : personne n'a pu l'acheter. Notre label l'a expédié à des distributeurs qui ne se sont, pour la plupart, acquittés de leur tâche que de façon très médiocre."* Le groupe part en tournée avec un gigantesque accessoire, le train Orgasmatron, nouveau mécontentement : *"L'engin n'a jamais fonctionné correctement, les rails ne pouvaient pas être montés sur scène : on parle quand même de boulot mal fait."* Et si le furax arrêtait de blâmer les autres ? Et s'il se félicitait plutôt d'un album du tonnerre ? Joyeux anniversaire, bordel ! ★

Photo Fryderyk Gabowicz/ Picture Alliance/ Getty Images

Première parution : 9 août 1986

SHERIFF

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Pour le bonheur de tous les freaks

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

The Who
“Who’s Next”
Polydor

Pour sa réédition, “Who’s Next” est proposé dans tellement de versions qu’il est facile de s’y perdre. Les fans hardcore n’auront pas manqué de se jeter sur le boxset délirant à 10 CD, mais côté vinyles, plusieurs versions disponibles interrogent. L’album est présenté en édition simple mais aussi en divers coffrets. On déconseille celui avec quatre vinyles qui, outre le fait qu’il devrait provoquer quelques sciatiques tant il pèse lourd, n’a d’intérêt que pour ceux qui désirent écouter un énième live des Who de la période post-“Tommy”. La version triple, qui propose deux disques de démos de Pete Townshend en plus de l’album original, est bien plus passionnante et mérite l’investissement pour quiconque s’intéresse de près aux Who de cette période charnière.

Ryuichi Sakamoto
“Ongaku Zukan”
Wewantsounds

Disparu il y a quelques mois, le compositeur japonais Ryuichi Sakamoto a droit à une magnifique réédition proposée par le label Wewantsounds. “Ongaku Zukan”, sorti en 1984, est le premier album enregistré par l’ancien membre de Yellow Magic Orchestra après son travail sur la bande originale du film “Furyo” l’année précédente, qui lui valut une reconnaissance internationale. Cette “encyclopédie musicale” est un disque étrange peuplé de synthétiseurs qui sonnaient futuristes il y a quarante ans mais possèdent un charme suranné aujourd’hui. Une curiosité à mi-chemin entre ambient, funk et reggae (“Etude”). Publié en 1986 en France sous le titre de “Illustrated Musical Encyclopedia” avec un tracklisting différent, “Ongaku Zukan” revient tel qu’à sa sortie japonaise originale, avec un obi et un 45 tours bonus.

Tom Waits
“Swordfishtrombones”
“Rain Dogs”
“Frank’s Wild Years”
“Bone Machine”
“The Black Rider”
Island

Alors qu’il se fait rare sur scène, disque et même écrans, Tom Waits a droit à une grande campagne de réédition de ses albums publiés sur le label Island entre 1983 et 1993. C’est la période dorée de l’auteur, sa réinvention artistique loin du jazz des débuts mais vers une veine poétique expérimentale qui ressemble à du Howlin’ Wolf chantant du Kurt Weill. “Swordfishtrombones” est l’acte initial d’émancipation, et “Rain Dogs” un formidable successeur où la guitare noisy de Marc Ribot vient apporter une dimension supplémentaire à l’univers déglingué de Waits. “Frank’s Wild Years” conclut avec brio une des trilogies d’albums les plus formidables des années quatre-vingt. Les deux albums suivants, “Bone Machine” et “The Black Rider”, enregistrés au début des années quatre-vingt-dix, après quelques escapades du côté du monde de la musique de film, sont également très recommandables. Tout cela ressort sur vinyles colorés, avec remasterisation à partir des bandes d’origine. Le besoin se faisait sentir : certains étaient introuvables depuis des décennies.

Photo Bruno Berbessou

Le Grand Nébuleux Et Ses Laveurs De Consciences

“Qu’Est-Ce Que Je Fais Dans Ces Latrines”

Monster Melodies

Groupe fusion qui mélangeait rock, jazz et fun dans un grand élan créatif qui évoque à la fois Magma et Gong (si on a souvent évoqué ces deux derniers comme le yin et le yang du rock progressif français, Le Grand Nébuleux en sonnait comme la synthèse), ce groupe au nom drolatique fait partie des plus cultes de la fin des années soixante-dix, notamment grâce à son album “Les Pirates Du Cortex” (1976). On ignorait qu’une suite avait été enregistrée, mais voici que Monster Melodies exhume des sessions réalisées en 1979 pour un deuxième album qui ne s’était jamais matérialisé, pour le bonheur de tous les freaks.

Bowes Road Band

“Back In The HCA”

Jakarta

C’est la joie des pressages privés de jadis. Bowes Road Band, c’étaient quatre étudiants londoniens du Hornsley College Of Art (d’où le HCA du titre) versés dans un rock psychédélique aux inflexions jazz (de par la présence d’un saxophone) qui un jour de 1973 ont enregistré six chansons, avant de les compiler en un album et de le presser à 50 exemplaires (10 chacun, 10 pour l’école). L’un d’entre eux a fini sur un marché aux puces de Berlin et a été déniché par Jannis Stürtz, patron des formidables labels Habibi Funk et Jakarta, qui s’est empressé de retrouver le groupe, les bandes et rééditer l’affaire. Une jolie découverte.

Nouveautés

V/A

“La Cueillette Du Cèpe – Saison 1”

Le Cèpe

Pour fêter son cinquième anniversaire, l’excellent label parisien Le Cèpe se fend d’une compilation qui rassemble quatorze des groupes qui ont publié un album chez eux. L’occasion idéale de regarder le chemin accompli par ces activistes qui mettent à l’honneur la scène punk, garage et psyché française, mais aussi de constater que cette dernière est particulièrement vivace. Clavicule, Foggy Tapes, Weird Omen, DeeDee & The Abracadabras sont des valeurs sûres qu’on est heureux de retrouver. D’autres, comme Chester Remington et Gurl qui ont des sorties prochaines, se montrent très prometteurs.

Saffron Eyes

“Smile Until It Hurts”

Specific

Saint-Etienne, ville rock. Le premier EP de Saffron Eyes nous avait séduits avec son approche post-punk arty qui rappelait les groupes de la scène néo-zélandaise des années 1980/ 90. Pour son premier album, le quatuor continue de dessiner ses chansons façon ligne claire avec succès. Ça sonne parfois comme des Feelies au féminin (“Get Out Of My Head!”) ou des Pixies où Kim Deal aurait confisqué le micro (“Take A Hammer, Consuela!”). Fin et élégant, “Smile Until It Hurts” est une belle réussite.

La Grande Triple Alliance Internationale De L’Est

“Über Sound!”
“OST”

La Face Cachée

Le collectif artistique né à Metz et Strasbourg (avant de s’étendre jusqu’à même atteindre l’Italie et la Belgique) a eu droit à son documentaire en 2022, un film qui retrace l’épopée musicale et humaine de ce joyeux bordel organisé où la seule ligne de conduite ne semble même pas être artistique (on croise chez eux du punk, du noise, du disco déviant, du jazz interlope) mais plutôt philosophique. “OST” est la bande originale synthétique de ce film composée par Esse et Marietta (tous deux membres éminents du collectif). “Über Sound!” compile quant à lui quatorze titres des groupes de la scène, une véritable célébration de l’underground le plus rude et radical du XXIe siècle dans nos contrées, avec des groupes fous tels que Plastobeton, Crack Und Ultra Eczema ou les inévitables AH Kraken.

Memphis Electronic

“Memphis + Electronic = Memphis Electronic”

Mono-Tone

Quand il ne publie pas des disques avec son label Mono-Tone ou qu’il n’écrit pas des livres (on recommande le récent “Le Rock’n’Roll Est Mort Mais Son Cadavre Encombre Le Monde”), l’esthète niçois Didier Balducci enregistre aussi des disques. Croisé chez Dum Dum Boys et en duo avec Ian Svenonious sur XYZ, le guitariste-chanteur s’accompagne d’une boîte à rythmes pour poser ses riffs rock’n’roll sur des titres qui lorgnent autant du côté d’Alan Vega que d’Iggy Pop, avec un chanté-parlé qui évoque Nathan Roche. L’album est double, avec un premier disque composé de titres courts à l’énergie garage dépassant rarement les deux minutes (“Hit Record”) et un second qui ne contient que quatre plages, dont deux très longues (les huit minutes de bonheur de “The Beat & The Sound”). ❑

Discographisme_73

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Homework"

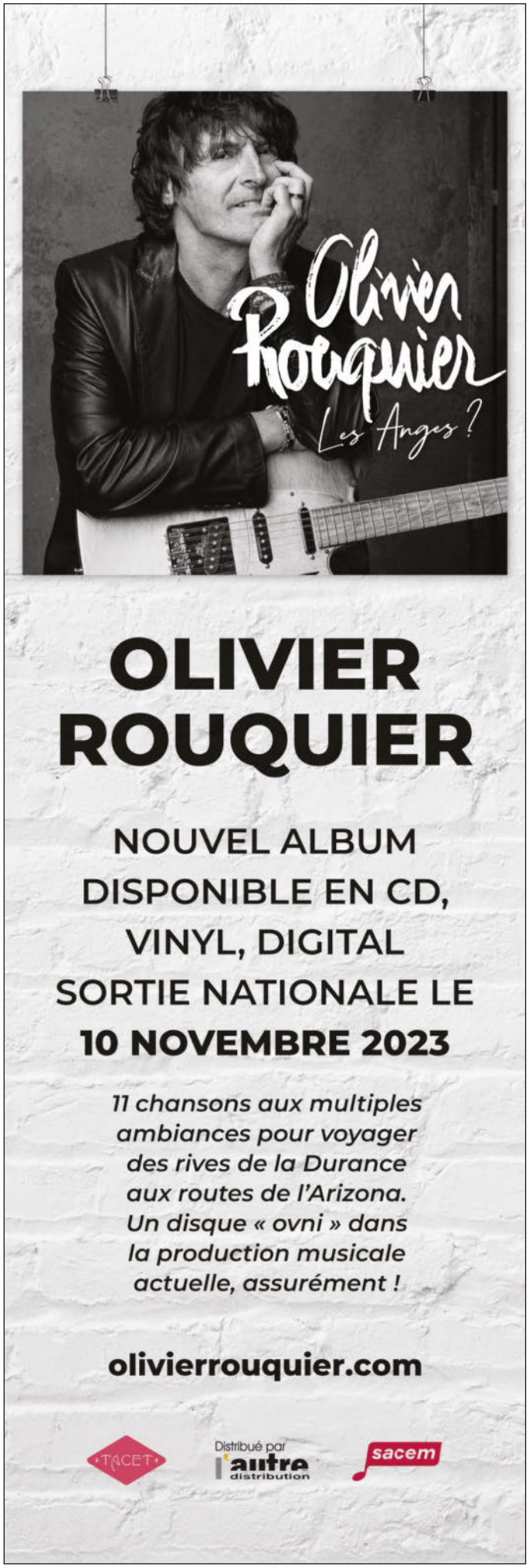
Daft Punk

Première parution : 1997

Avec "Homework", nous sommes quelque part entre la poétique de Georges Perec et l'échantillonnage, entre le maniérisme de Brian de Palma et la technologie, sur un territoire artistique où les coutures des pièces rapportées se sont fondues dans la matière. Mais comment saisir l'esthétique de cette pochette sans rappeler les débuts de l'histoire ?
Deux jeunes adultes, une partie du corps en adolescence, s'inventent en trio power pop pour reprendre un morceau des Beach Boys en mode shoegaze. Cela paraît sur un single, "Shimmies In Super 8", en cohabitation avec Huggy Bear, Colm et Stereolab.
Un chroniqueur du "Medoly Maker", Dave Jennings, signe dans l'édition du 1er mai 1995 la formule "*a daft punky trash*" pour qualifier la musique de leur groupe, Darlin'. Le mot "*daft*" (idiot) percute Guy-Manuel de Homem-Christo et Thomas Bangalter à l'estomac et au cœur. Le troisième larron, Laurent Brancowitz, se consolera dans les bras du groupe Phoenix.
Les grands mouvements artistiques aiment se parer des invectives utilisées par leurs détracteurs. Des impressionnistes caricaturés lors de leur première exposition par Louis Leroy dans "Charivari" aux yéyés stigmatisés par Edgar Morin dans "Le Monde" en 1963, Guy-Man et Thomas ont retenu la leçon. Et cette dépréciation sera une bénédiction, une force et deviendra une marque.
Après de studieuses heures à composer dans leur chambre, mais aussi à glander, à sortir dans les raves naissantes…, les deux musiciens se construisent progressivement un nouvel avatar pas encore casqué. Les prémices se nomment "The New Wave" (1994) et "Da Funk" (1995), sortis chez le label indépendant Soma, et ils affolent les maisons de disques qui entrevoient la déflagration à venir. Convoitise, tapis rouge et courtoisie commerciale. Les Daft Punk prennent leur temps pour choisir celui qui les distribuera car, en étant producteurs, ils contrôlent totalement la marchandisation de leur musique et imposent leur vision.
"Homework" est un travail sur l'identité. Le titre, ironique et nostalgique, rappelle qu'ils furent renvoyés à leurs chères études et que maintenant, le devoir a dépassé amplement la remise en question. C'est aussi littéralement du travail à la maison, dans leur chambre-studio. C'est ce qu'offre l'intérieur de la pochette. Un échantillon de cet espace, un condensé de leur monde, de leur histoire en pleine ébauche, de leur amitié aussi. Sur un bureau d'écolier réel, installé chez Thomas, des objets racontent leurs goûts et leurs rêves, mais également servent à désigner les morceaux de l'album.
Ainsi, la mappemonde se réfère au morceau "Around The World' " et pose leur ambition qui n'est pas synonyme de domination mais de communion avec le monde, avec le dancefloor comme lieu de partage et de fraternité. Idem pour la radio seventies en correspondance avec le morceau "WDPK 83.7" rappelant qu'elle était un média de découvertes musicales et un indicateur de succès ("*The sound of tomorrow/ The music of today*").
Le poster de Kiss avec en satellite les autocollants des Who, de Led Zeppelin, d'Andy Gibb, de Peter Frampton — utilisateur d'une talkbox sur "Show Me The Way" assez proche, dans l'idée, des voix trafiquées sur l'album — font écho au 45 tours de Chic "Stage Fright" et à une compilation bon marché de tubes pop-rock funk et de variétés américaines de l'année 1976.
C'est une évidence que les goûts éclectiques et disruptifs des Daft se distinguent des références habituelles dans la house.
Il y a de l'intime dans cet inventaire. Une Bible à prendre au premier degré mais aussi, symboliquement, cet album définit les tables de la loi musicale qu'ils suivront. Un dessin de guitare d'enfant et les photos des protagonistes très jeunes entourent la référence à leur premier groupe, Darlin', qui interpréta la chanson "Darlin' " des Beach Boys ("Wild Honey", 1967). Ce jeu de miroirs annonçait déjà une œuvre entre hommage et mise en abîme.
On peut y lire également les rêves d'adolescents devant les pubs pour le matériel "High Fidelity" comme celle pour l'equalizer "Pioner SG9500", les en-cas américains (Cookies, Dr Pepper…).
C'est également une vitrine à souvenirs — le tourne-disque Thomson Ducretet M490, le jeton du Rex Club (premier concert), les cassettes audio, le comic book "Iron Fist" d'octobre 1976… Un lieu de fétichisation où le fantasme sexuel ("Playboy" US, avril 1979) côtoie celui un peu plus rock comme la moto, symbole du rock sauvage et de liberté (ici une Suzuki GS850, pub extraite du "Playboy" de mars 1979), l'affiche de Kiss. Mais il y a aussi de l'espièglerie comme mettre côte à côte la Bible et "Playboy", glisser une pub pour apprendre soi-même la musique ("The Secret Of Teaching Yourself Music") et ce cahier d'écolier avec le titre de l'album écrit au feutre. C'est aussi le monde de la nuit qui est évoqué à travers le Rex Club, l'enquête de "Playboy" sur le "Sex In Chicago" (en couverture) et "L'Ultra-Guide, Paris La Nuit" de Jacques-Louis Delpal placé sous la radio.
On peut se demander si ce ne sont pas ces objets qui ont dicté leur nom aux morceaux. Néanmoins, l'ensemble des éléments relève de la composition d'un jardin secret, mariant habilement le clin d'œil, le hasard et le vécu. Puis, de part et d'autre de cette photo, le zip d'un blouson noir indique que cette table *magique* est un corps et que nous sommes au cœur de l'imaginaire du duo.
En contraste, la pochette est d'une grande sobriété. Sur un tissu de satin noir est posé un patch avec le logo-signature créé par Guy-Man. Le noir renvoie au rock et le satin à la cape de Winslow Leach, le créateur spolié devenu le "Fantôme du Paradis" (Brian de Palma) imposant la chanteuse Phoenix pour interpréter exclusivement sa musique.
Cette pochette est une œuvre en soi, au même titre que les morceaux, car elle raconte leur passé et prépare leur avenir comme un scénario de film bien huilé. ❑

MOTOR
HARLEY-DAVIDSON
CYCLES
L'OLYMPIA
LUNDI
6 NOVEMBRE
2023 / 20H00
HARLEY-DAVIDSON
120 ANS DE PASSION
ORCHESTRÉ PAR
MANU LANVIN
AXEL BAUER • DAVID HALLYDAY
GÉRARD LANVIN • HAYLEN
LITTLE BOB • JOHNNY GALLAGHER
YAROL POUPAUD • NORBERT NONO
KRIEF • CACHEMIRE
FRED CHAPELLIER • KIM MELVILLE
and more ...
EN SOUTIEN AVEC
Association Petits Princes
RÉSERVATIONS :
WWW.OLYMPIAHALL.COM
ET POINTS DE VENTES HABITUELS
Klipsch
KEEPERS OF THE SOUND
FREEWAY
Ford
estIMPRIM
rock&folk

45es RENCONTRES
TRANS MUSICALES
6-10 DEC 2023 • RENNES
ANNIE TAYLOR ♦ BLANCO TETA
♦ BRITTANY DAVIS ♦ CERYS HAFANA ♦
CHALK ♦ DALTON ♦ DISKOPUNK
♦ DYNAMITE SHAKERS ♦ FLORE LAURENTIENNE ♦
FRAN VASILIE ♦ GWENIFER RAYMOND
♦ HEAVENPHETAMINE ♦ IRNINI MONS ♦
JOE YORKE ♦ MOJA ♦ POST NEBBIA
♦ RAÜL REFREE ♦ SEXTILE ♦ SON PARAPLUIE ♦
THE CARACAL PROJECT live ♦ THE SILVER LINES
♦ THUMPASAURUS ♦ UCHE YARA ♦ YAMÊ ...
lestrans.com
LES TRANS



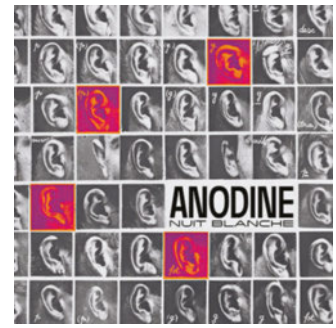
Qualité France

PAR H.M.

Du velouté crooner

Loin des contraintes du business, loin des impératifs liés à la rentabilité, l'autoproduction est le terrain privilégié de l'expérimentation. Les musiciens indépendants peuvent innover

Depuis un premier disque en 2000, **Laudanum** permettait au musicien d'Orléans Mathieu Malon de célébrer un rock synthétique en marge de ses autres activités. Après une pause, il a réactivé cette structure en exhumant des raretés et annonce trois nouveaux albums d'affilée au rythme de parutions bimestrielles. Cette trilogie impressionnante affirme son positionnement de transgenre musical qui explore toutes les facettes de son univers à base de machines : le premier volet ("As Black As My Heart") — le plus sombre et le plus saisissant — évoque parfois le rock indus et Nine Inch Nails, et réserve les vocaux à de nombreux invités de marque comme Scott McCloud de Girls Against Boys *("As Black As My Heart", We Are Unique !, laudanum.fr, distribution Kuroneko).*



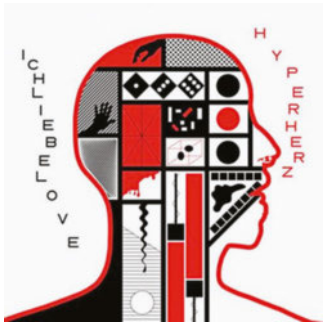
Depuis ses débuts comme duo en 2017, **Anodine** (de Provence) s'est progressivement étoffé jusqu'à devenir un quatuor tout en conservant l'esprit de son concepteur, Arno, par ailleurs réalisateur de documentaires. Ainsi, les six titres de son premier EP affirment une influence cinématographique : une voix insinuante de conteur y déploie des histoires du quotidien avec des textes francophones scandés parfois d'une manière obsédante sur des rythmiques et des guitares incisives où la dimension rock est pimentée d'une pointe electro. L'entreprise affirme d'emblée sa force de frappe et de persuasion avec "Tout" et "Nuit Blanche" *("Nuit Blanche", Free Monkey Records, anodine.eu, distribution Kuroneko).*

Avec "All Stories Told", **Unspkble** (de Paris) effectue une excellente entrée en matière sur son premier album : une rythmique torride, du punch et de la mélodie, un rock puissant au fort parfum new wave. Quatre ans après sa formation et trois ans après un premier EP, le quatuor qui réunit des musiciens venus de divers horizons s'illustre par des morceaux âpres et tendus et revendique avec éclat ses fondements post-punk. Toujours intense, parfois oppressant, il se permet également des parenthèses plus planantes, au diapason de son chanteur britannique qui évolue du velouté crooner à l'éruptif noisy *("Reconstruction", Rejuvenation/ Kerviniou/ Araki/ Day Off/ Icy Cold Records/ Asso'y'song, unspkble.net).*

Après avoir participé aux Spooky Poppies, c'est au sein de **Frank** que la guitariste et chanteuse Elise (de Charente-Maritime) met toute son énergie depuis 2021. Le duo initial est devenu quatuor et s'est éloigné de ses influences folk pour privilégier dans son premier album un blues rock sans fioritures ni apports electro. C'est le cadre idéal pour mettre en évidence un chant qui s'impose dès la première écoute et le morceau d'ouverture ("People") : sensuel et décidé, mélodieux et incisif, il imprime ses nuances à toutes les compositions, avec une prédilection pour les ballades en apesanteur traversées de tensions soudaines *("I'm A Phony And A Fraud", Frank, facebook.com/FRANKISABAND).*

à l'éruptif noisy

et s'y exprimer sans contraintes, comme la moitié des huit sélectionnés du mois parmi trente-quatre reçus à la rédaction.



Depuis dix ans, le Tourangeau Philippe Raymond est au centre de **Ichliebelove** : cet ancien batteur adepte d'expérimentation électronique donne vie à ses compositions avec l'aide d'une chanteuse et d'un producteur. Se situant dans la mouvance de Broadcast ou Stereolab, mais affirmant toujours ses particularités et sa volonté de décloisonnement inventif, son troisième album est un OVNI qui évolue librement entre recherche sonore et chanson ("De La Viande"), entre musique électronique et psychédélisme, ente instruments traditionnels et machines. Les huit morceaux propagent un charme insidieux au gré de vocaux répétitifs, d'incursions pop et de climats apaisés ou menaçants *("Hyperherz", We Are Unique !, ichliebelove.org).*

Après avoir été batteur et chanteur d'un groupe de rock progressif, **Tareck** (de Corbeil-Essones) a choisi en 2018 de défendre un projet solo où pourrait se déployer tout l'éventail de ses influences. Dans son premier album (anglophone), il assure claviers, percussions et vocaux mais a su s'entourer de complices pour la basse, la guitare et, occasionnellement, les cuivres et les violons. Après une agréable attaque soul ("Where's My Time"), il alterne ballades contemplatives ("My Last Lost Call") et percées groovy, au carrefour de la pop et du funk : l'essai peut sembler risqué, mais il le transforme grâce à une détermination qui s'appuie sur une voix fascinante, des compositions habiles et une énergie très mélodique *("Mood Control", Mood Music, facebook.com/tareckmusic).*

En activité depuis 1988, **Calibre 12** (de Saint-Avertin) est une véritable institution chez les bikers tourangeaux et chez les adeptes de ce rock sudiste auquel ces fans de Lynyrd Skynyrd et de ZZ Top ont fait allégeance depuis leurs débuts. Le quatuor a eu la bonne idée de se revivifier en intégrant un jeune chanteur-guitariste fougueux et son cinquième album en anglais sonne — sans surprise (mais ce n'est pas le propos) — comme un manifeste éclatant dont les compositions originales célèbrent la gloire de ce southern rock qui affectionne les guitares slide, les réminiscences honky tonk, les ballades bluesy et les rythmiques boogie qui font taper du pied et dodeliner de la tête *("It Is What It Is…", Calibre 12, facebook.com/calibre12band).*

Apparu au sein du duo electro-pop One-Two, **Séverin** évolue en solo depuis 2012. Son cinquième album illustre parfaitement sa volonté d'aborder des sujets graves du quotidien "*avec une légèreté extrême*" : il séduit instantanément par la douceur de son chant, de ses orchestrations et par cette fraîcheur à laquelle contribuent certainement les conditions de conception : dix jours dans une maison vendéenne en compagnie d'un guitariste, une bassiste et un claviériste. L'absence de batterie participe d'un projet qui jette un pont réussi entre le folk américain et une certaine chanson française (Pierre Vassiliu, Georges Moustaki, Louis Chédid) tout en s'illustrant par sa richesse mélodique et ses harmonies délicates (*"Nouveaux Dinosaures", Néon Napoléon, iciseverin.fr).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Improvisations frénétiques

BECK BOGERT & APPICE

L'ASSOCIATION ENTRE LE VIRTUOSE JEFF BECK ET LA MONUMENTALE SECTION RYTHMIQUE DE VANILLA FUDGE, TIM BOGERT À LA BASSE ET CARMINE APPICE AUX FÛTS, A DÛ FAIRE RÊVER NOMBRE DE KIDS AMATEURS DE DÉCIBELS. Un supergroupe qui, comme tant d'autres avant lui, a explosé en vol sous la pression des *ego* mais a laissé une empreinte indélébile.

Cette alliance connaît ses prémices en 1968. Le novateur six-cordiste est appelé à la rescousse par l'avocat du Jeff Beck Group — le même que celui de Vanilla Fudge — alors qu'il est en goguette à New York : le Fudge a urgemment besoin de ses services car Vinny Martell s'est fait porter pâle pour l'enregistrement d'un jingle radio promis à Coca-Cola… Jeff, ravi, empoche trois cents dollars pour cette session qui aboutit au shuffle "Every Friday Night We Get Together And Jam" et surtout à "20,000 Eyes Upon You", dont le groove mâtiné de wah-wah annonce "Whole Lotta Love". C'est l'historique première rencontre entre Beck, Bogert et Appice qui se découvrent une passion commune pour les bolides. 1969, nouvelle approche. A la suite d'un show à New York, John Bonham joue discrètement les entremetteurs pour le compte de Jeff, dont il passe le numéro à Carmine Appice : l'ex-Yardbird souhaite conserver Rod Stewart et engager la réputée paire Bogert/ Appice — laquelle propose (déjà) le blase de Cactus. Cette tentative échoue lamentablement lorsque Rod refuse et que Beck s'envoie dans le décor au volant de sa Ford Deuce Coupé (de 1932). Bilan : crâne fracturé et dix-huit mois sur le carreau. 1972, cette fois c'est la bonne : la seconde mouture du Jeff Beck Group patine et Cactus s'essouffle. Bogert et Appice aident Beck à honorer une ultime tournée (avec Kim Milford, puis le revenant Bobby Tench au micro) mais le trio commence à travailler. Pour le chant, il sonde Paul Rodgers (*"On se serait appelés B-BRA (soutien-gorge)"* s'esclaffera un Jeff goguenard) avant de, finalement, se faire confiance. L'album est façonné à Chicago sous la houlette de Don Nix, pour paraître en avril 1973. Le disque s'élance sur le swamp blues de "Black Cat Moan" et sa slide vicieuse, unique titre chanté par Beck. Le trio évolue ensuite entre hard rock, soul et R&B, tout en s'inscrivant dans la lignée Cream, Appice imitant la voix de tête de Jack Bruce à la perfection sur la syncopée "Lady" ou "Lose Myself With You". Surprise, il se révèle excellent dans le registre de la ballade soul, notamment "Oh To Love You", pépite sertie de chœurs façon Beach Boys, ainsi qu'une reprise délicate de "I'm So Proud" (Curtis Mayfield). Enfin, le rouleau compresseur funk "Superstition" est une offrande de Stevie Wonder en guise de rétribution pour la participation de Beck à son album "Talking Book". Au final, un excellent disque, assez sous-estimé, qui grimpe à la 12ème place aux Etats-Unis et à la 28ème en Angleterre.

Après deux tournées — et, cocorico, un passage dans l'émission Pop 2 — BBA décolle pour le Japon. L'accueil des Nippons est tel qu'il est décidé de capter deux concerts à Osaka pour produire un double album (non retouché) qui ne voit le jour qu'au pays du Soleil-levant. Quel dommage ! Ce "Beck, Bogert & Appice Live" rivalise avec le "Made In Japan" de Deep Purple en offrant des interprétations furieuses des chansons du premier opus, Beck étant particulièrement inspiré. Il démarre avec une extraordinaire "Superstition", sur laquelle Jeff teste la talk-box (avec deux ans d'avance sur Peter Frampton), soutenu par une rythmique colossale, tellurique. Les dix minutes de "Lose Myself With You" sont le prétexte à un long solo de basse. Il y a aussi d'explosives reprises : une virevoltante "Jeff's Boogie", une fabuleuse "Going Down", une épique "Morning Dew", théâtre de l'obligatoire (et interminable) solo de batterie, ou encore un medley "Plynth/ Shotgun". Problème : Beck n'apprécie guère l'exubérance scénique de son bassiste. A l'automne 1973, le trio tente de boucler un second opus studio avec différents producteurs : Jimmy Miller, Andy Johns et enfin Sly Stone, trop défoncé pour assumer cette fonction. Le résultat, qui a circulé via de nombreux bootlegs, manque de consistance, mais on apprécie les zeppeliniennes "Prayer" et "(Get Ready) Your Lovemaker's Coming Home", laquelle anticipe "Trampled Under Foot". Dépité, BBA songe à une autre tactique : capturer ces chansons inédites lors de concerts au Rainbow Theater de Londres, à la manière du "Band Of Gypsys" de Jimi Hendrix. Bonne idée : celles-ci y sonnent de manière bien plus percutante, comme le révèle le "Live In London 1974" récemment publié par Rhino. "Satisfied" poursuit dans la veine de "Lady". "Laughin' Lady" est une ballade doucereuse, tandis que "Jizz Whizz" et "Solid Lifter" sont des improvisations frénétiques, débridées, tirant sur le jazz, la seconde citant même le motif de "Third Stone From The Sun" (Hendrix). Mais la courte existence du trio cesse directement après cette performance, un Bogert excédé envoyant Beck au tapis dans les coulisses. Une bien triste fin. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE + LE DOUBLE CD

THE WHO

"WHO'S NEXT"

Album légendaire né des cendres du projet Lifehouse, "Who's Next" est un des disques les plus célébrés des Who. La réédition sur deux CD de cette pierre angulaire du rock anglais offre un regard neuf sur le processus de création de Pete Townshend avec un alléchant programme : versions alternatives de classiques du groupe ("Behind Blues Eyes"), démos dépouillées ("Mary", "Getting In Tune"), session studio avec Leslie West de Mountain ("Love Ain't For Keeping") et extraits live explosifs ("Baba O'Riley").

83€
AU LIEU DE ~~176,83€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

⊕ simple ⊕ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

▸ Je choisis mon offre d'abonnement:

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier & numérique + Le CD **The WHO " Who's Next"** : 84€ au lieu de 179,83€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 154,68€

▸ Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire, rendez-vous sur votre espace client sur boutiquelariviere.fr /ROFP675
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Date et signature obligatoires

▸ Mes coordonnées:

ROFP675

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

▸ E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Prix du CD : 25,15€ frais de port compris.

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Typiquement britannique

Visage

Photo Anwar Hussein/ Hulton Archive/ Getty Images

Spandau Ballet

Photo Allan Olley/ Mirrorpix/ Getty Images

Se développant à partir de la fin des années 1970, la new wave est un mouvement musical très disparate associant notamment l'énergie du punk aux influences de la pop et du rock progressif, en particulier du krautrock allemand et des sons électroniques. Plusieurs styles y sont rattachés, dont celui des NOUVEAUX ROMANTIQUES qui associent pop synthétique à des tenues flamboyantes en réaction aux punks, et des coupes de cheveux extravagantes entre le toupet façon pompadour, la coupe mulet et les oreilles de chien des Incroyables.

Après le pub et le glam rock, les *nouveaux romantiques* est une fois encore un mouvement typiquement britannique, qui fut d'ailleurs qualifié de Second British Invasion quand des formations telles Duran Duran, Culture Club et Spandau Ballet déferlèrent sur les hit-parades US. L'influence du glam rock de David Bowie, T. Rex ou Roxy Music est nettement perceptible, notamment dans les attitudes ambivalentes, androgynes, et les tenues extravagantes, mais les guitares sont souvent remplacées par des synthés dans un style plus pop que le krautrock. Utilisée pour la première fois par Richard James Burgess, le producteur de Spandau Ballet, qui fit partie de Easy Street, trio pop rock un peu oublié, l'appellation new romantics ne définit pas un mouvement homogène. Ses origines remontent à 1978 à Birmingham, autour du Rum Runner Club et de la boutique de mode de Kahn & Bell fréquentée par Sigue Sigue Sputnik, Boy George et Duran Duran, et à Londres au Billy's, puis au Blitz où officiaient Steve Strange aux portes et Rusty Egan, batteur des Rich Kids, aux platines. Ces deux derniers avec Billy Currie, violon, et Midge Ure, guitare, chant, des Rich Kids et de Ultravox formeront Visage. Boy George travaillait au vestiaire. Deux groupes de synth pop ont particulièrement influencé les nouveaux romantiques malgré leur look en strict noir et blanc : Ultravox, "Ultravox!" (1977) et Tubeway Army de Gary Numan, "Replicas" (1979). D'autres formations ont pu être brièvement intégrées mais soit leur style vestimentaire soit leur musique trop complexe ne correspondait pas vraiment, Talk Talk, Japan, Soft Cell, Tears For Fears. Adam And The Ants, Human League et Orchestral Manœuvres In The Dark restent à la marge, réfutant toute affiliation. En 1978, avec Steve Strange au chant, la musique de **Visage** est conçue pour être diffusée dans les clubs. Au final "Visage" (1980) est un disque de synth pop auquel participent le guitariste John McGeogh de Siouxsie And The Banshees, Magazine et Dave Formula. Avec l'aide du single "Fade To Grey", "Visage" se vend très bien au Royaume-Uni, mais aussi en France et en Allemagne. Après "Anvil" (1982) avec Barry Adamson à la basse, et un troisième album, "Beat Boy" (1984), moins bien reçu, Visage se sépare, mais se reformera en 2013 autour du seul Steve Strange. Entre-temps, celui-ci a organisé des soirées de trance électronique à Ibiza. Après Visage, Midge Ure rejoint un temps Thin Lizzy en tournée à la guitare, puis aux claviers. Depuis 1985, il poursuit une carrière solo. **Spandau Ballet** débute en 1980 comme house band lors des soirées Blitz Kids du club Blitz. Gary Kemp, guitare, et Steve Norman, guitare, percussions, ont décidé de monter un groupe après avoir assisté, en 1976, à un concert des Sex Pistols. Après plusieurs changements de personnel et de style, en 1979, le duo prend le nom de Spandau Ballet. Il recrute Tony Hadley, chant, Martin Kemp, le frère de Gary à la basse, et John Keeble, batterie. "Journeys To Glory" (1981) reçoit un accueil mitigé de la part de la presse, mais plus enthousiaste du public se classant à la 5ème place des charts UK. "Diamond" (1982) continue sur la lancée alors que "True" (1983) culmine en haut des hit-parades en Europe, aux USA et en Océanie. Spandau Ballet se sépare en 1990 et renaît de 2009 à 2019, "Once More" (2019). Au total, les sept albums se sont vendus à 25 millions d'exemplaires. Depuis 2018, Gary Kemp est le guitariste de Nick Mason's Saucerful Of Secrets. Avec un score de plus de 100 millions de ventes en seize albums de 1981 à 2023, "Danse Macabre", **Duran Duran** est de loin la formation la plus populaire des new romantics. A Birmingham, en 1978, John Taylor, guitare, Nick Rhodes, claviers, et Stephen Duffy, batterie et chant, baptisent leur trio du nom d'un personnage du film "Barbarella", Duran Duran. Après différents turn-over, la formation se stabilise en 1980, John Taylor à la basse, Nick Rhodes, Simon Le Bon, chant, Andy Taylor,

Top 5

Duran Duran
"Rio" *(1982)*

En général, les textes sont écrits par Simon Le Bon et les neuf titres portent la signature du groupe. L'influence de Roxy Music se ressent sur des morceaux tels que "Rio" et son chorus de saxophone ou "The Chauffeur", un des passages lents avec "Lonely In Your Nightmare", "New Religion", Le Bon au vibraphone, et la ballade "Save A Prayer". Les hits "My Own Way" et "Hungry Like The Wolf" sont un mix de riffs de guitare rock et de synth pop dansante. Avec la pochette art déco de Patrick Nagel, "Rio" est particulièrement représentatif des années 80.

Spandau Ballet
"True" *(1983)*

Enregistrées à Nassau, Bahamas, les huit chansons de "True" dont l'énorme hit éponyme, ont été composées par le guitariste Gary Kemp. Initialement deuxième guitariste, Steve Norman joue dorénavant du saxophone et des percussions. Fasciné par les productions de Marvin Gaye et de Hall & Oates, Kemp prend le parti d'ajouter, tout au long du disque, une dose massive de soul et de rhythm'n'blues à la pop des deux albums précédents, la voix souple du chanteur Tony Hadley étant parfaitement adaptée à ce nouveau registre.

Photo Koh Hasebe/ Shinko Music/ Getty Images

Culture Club

Photo Michael Putland/ Getty Images

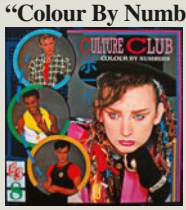
Duran Duran

guitare, et Roger Taylor, batterie, les trois Taylor sans liens familiaux. Précédé par trois singles et autant de clips, “Duran Duran” (1981) est plutôt un succès, notamment aux USA, mais c’est “Rio” (1982) qui les porte au rang de superstars. Assez mal accueilli par les critiques au moment de sa sortie, il est depuis considéré comme un de leurs meilleurs albums. “Seven And The Ragged Tiger” (1983), plus marqué synth pop et dance, est leur premier n°1 au Royaume-Uni, aidé par le single “The Reflex”. En 1985, la chanson titre du nouveau James bond, “A View To A Kill”, rencontre un succès planétaire. Suite à des dissensions de plus en plus criantes, les rotations de musiciens commencent en 1986 sans que leur popularité n’en pâtisse. Autre gros vendeur, **Culture Club** avec son chanteur George Alan O’Dowd alias Boy George et ses 50 millions d’albums. A Londres, en 1981, après avoir chanté ponctuellement avec Bow Wow Wow au Blitz Club, celui-ci s’associe avec Roy Hay, guitare et claviers, Mikey Craig et John Moss, batterie. Avec son allure androgyne et ses habits extravagants et colorés, George attire les regards, contribuant à singulariser Culture Club comme sa musique qui injecte dans la pop de bonnes doses de reggae, de soul, de dance et de soft rock. Les hits vont alors s’enchaîner à partir de “Do You Really Want To Hurt Me”, leur troisième single en 1982, suivront “Time (Clock Of The Heart)”, “Church Of The Poison Mind”, “Karma Chameleon”, “It’s A Miracle”, “Miss Me Blind”, “Victims”, “The War Song”, “Move Away”.

Les albums entrent aussi dans le Top 10, “Kissing To Be Clever” (1982), “Colour By Numbers” (1983), “Waking Up With The House On Fire” (1984). Mais après le relatif échec de “From Luxury To Heartache” (1986), Culture Club se dissout et Boy George se lance en solo. Deux reformations suivront entre 1998 et 2002, et depuis 2011. D’autres formations apportent des contributions non négligeables aux new romantics sans toutefois atteindre les mêmes sommets de popularité. Parmi elles, **A Flock Of Seagulls** et **Classix Nouveaux**. A Flock Of Seagulls vient de Liverpool, fruit de la rencontre en 1979 entre l’ancien coiffeur Mike Score, chant, claviers, guitare, son frère Ali, batterie, Frank Maudsley, basse, et Paul Reynolds, lead guitare. Ils participent à des sessions pour John Peel à la BBC 1 en mai 1981, juste avant de graver un premier 45 tours, “(It’s Not Me) Talking” produit par Bill Nelson. “A Flock Of Seagulls” paraît en avril 1982 et entre dans le Top 40 comme les deux albums suivants, “Listen” (1983) et “The Story Of A Young Heart”. Après le départ de Reynolds, “Dream Come True” (1986) n’a plus le même succès. Il faut attendre 1995 pour la sortie d’un nouveau disque d’un groupe dont le seul membre originel est Mike Score, “The Light At The End Of The World”. En 2018, surprenant retour de la formation des débuts pour “Ascension” avec l’orchestre philharmonique de Prague, une réinterprétation réussie de chansons des trois premiers albums. “String Theory” (2021) reprend la même thématique avec des titres différents. La rencontre à Londres en 1979 entre le chanteur des News Sal Solo, le bassiste Mik Sweeney et Jak Airport et BP Hurding, respectivement guitariste et batteur de X-Ray Spex, est à l’origine des Classix Nouveaux. Airport est remplacé par Gary Steadman avant la parution d’un premier 45 tours qui se classe dans les charts indie, “The Robots Dance”. L’album “Night People” (1981) reste assez confidentiel. “La Vérité” (1982) grâce à la chanson “Is It A Dream” les font connaître à un public plus large, surtout en Europe de l’Est. Malgré des critiques positives, “Secret” (1983) est un échec commercial qui marque la fin des Classix Nouveaux. En 1985, Sal Solo sort un album avant de devenir le chanteur des Rockets français jusqu’en 1992, quand, après une révélation mystique, catholique fervent, il verse dans la musique religieuse, mais étrangement relance Classix Nouveaux en 2021. ❑

Culture Club

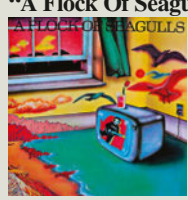
“Colour By Numbers” *(1983)*



Le hit international “Do You Really Want To Hurt Me” ne figure pas sur ce deuxième album de Culture Club, mais “Colour By Numbers” est plus cohérent et homogène. Dans un style caractéristique, fusionnant pop, soul et quelques rythmiques reggae avec la voix mélodieuse de Boy George, les hits abondent, “Karma Chameleon”, “It’s A Miracle”, “Church Of The Poison Mind”, “Miss Me Blind”, “Victims”. Courts solos de saxophone et d’harmonica remplacent les synthétiseurs prisés, en général, par les new romantics.

A Flock Of Seagulls

“A Flock Of Seagulls” *(1982)*



Produit pour l’essentiel par Mike Howlett, bassiste de Gong, “A Flock Of Seagulls”, dont les onze titres sont signés par le groupe, est un succès aussi bien en Europe qu’aux USA. Il est porté par plusieurs singles, “Modern Love Is Automatic”, “I Ran (So Far Away)”, “Space Age Love Song”, “Telecommunication” produit par Bill Nelson. Synthés, claviers, guitare et percussions se fondent dans des rythmes soutenus, syncopés et dansants aux beats répétitifs sur lesquels Mike Score pose une voix à la diction post-punk, à l’exception du space rock final de “Man Made”.

Classix Nouveaux

“La Vérité” *(1982)*

Tous les titres de “La Vérité” sont composés par Sal Solo, parfois en collaboration avec le bassiste Mik Sweeney. Sal Solo possède une voix assez puissante qui alterne avec facilité entre les aigus et les graves. Leur style évolue entre synth pop, “Never Again”, atmosphère vaporeuse, “Is It A Dream”, et inspiration gothique, plus sombre avec chœurs, “It’s All Over”, “I Will Return”, et des arrangements parfois un peu pompeux, “La Vérité”.

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 45
La mort de Sam Cooke

Plaidoirie (imaginaire) pour Mister Soul

SAM COOKE A CONNU LA MORT DANS DES CONDITIONS ÉTRANGES. Au sommet de sa gloire, artiste prospère, businessman assumé, le natif de Clarcksdale, Mississippi, court après les jupons de toutes les femmes de Los Angeles. Un soir de décembre 1964, il retrouve son ami et ingénieur du son Albert Harry Schmitt ainsi que son épouse Joan au Martoni's, un restaurant italien à la mode. Ses amis partis, Cooke continue la soirée en célibataire. Il rencontre au bar du restaurant une femme qui répond au nom d'Elisa Boyer, âgée de 22 ans. Cooke conduit la jeune femme dans un motel d'un quartier malfamé du centre-sud de Los Angeles. L'Hacienda est un motel fréquenté par les musiciens qui souhaitent garder leurs relations extraconjugales secrètes. Boyer et Cooke s'enregistrent auprès de la réception comme mari et femme. Il est 2 h 35. Ils entrent dans une chambre. Puis la situation dégénère. Selon Madame Boyer, Cooke se métamorphose, il la plaque sur le lit, a l'intention de la violer. Boyer est effrayée, le danger est palpable. Elle doit son salut à quelques minutes d'inattention de Cooke. Tandis que ce dernier est dans la salle de bains, elle prend ses habits, dans la précipitation emporte quelques affaires appartenant à Cooke (son pantalon, une chaussure, etc.), déverrouille la porte, s'enfuit et se rue jusqu'à une cabine téléphonique. Elle appelle la police, Boyer est paniquée, elle indique au répartiteur qu'elle a été kidnappée, l'appel est enregistré. Cooke, dépenaillé, l'air hagard, tempête contre la porte de la tenancière. Celle-ci ne veut pas le laisser entrer, car le chanteur semble sous l'emprise de l'alcool. Cooke tambourine, casse un carreau de la porte, puis pénètre sans ménagement dans le bureau de Madame Bertha Franklin. Une dispute s'ensuit. Le témoignage de Madame Franklin est plutôt clair : Cooke lui aurait saisi les bras et commencé à les tordre. Haletant, il lui demande où est la fille. Franklin se débat, lui donne des coups de pied, le griffe, le mord, toute la palette des coups non létaux, se munit d'un pistolet et tire trois fois sur Cooke. Une des trois balles atteint la cible, elle est fatale, l'âme du chanteur s'envole, tombe sur le sol de ce motel pourri ; le chanteur céleste susurre ses derniers mots : *"You shot me, lady"*. Un procès a lieu, il consiste à déterminer via un jury les circonstances de la mort. Il s'agit d'un jury de coroners. Cette procédure n'existe quasiment plus aujourd'hui. Elle relève que Cooke a bu, que son niveau d'alcoolémie est plutôt élevé. Le procès conclut en 1964 à la légitime défense.

Le crime sans criminel. Ce procès aurait-il connu la même issue aujourd'hui ? L'avocat de la famille de Sam Cooke plaide pour rouvrir l'enquête.

L'heure est grave, mes frères et sœurs, je plaide pour lui, pour vous, pour moi, pour les générations qui viendront après nous. Il y a un mystère dans cette affaire Cooke, et c'est de ce mystère dont je souhaiterais vous parler. Bien avant que la mère de Monsieur Cooke décide de saisir mon cabinet, je me posais cette question. Pourquoi l'ont-ils tué ? Oui, pourquoi ? Ou pourquoi est-il mort ?

Moi, je ne peux pas accepter cette mort, je ne veux pas accepter cette mort. Je ne veux pas croire que le directeur du commissariat de la 77ème rue a considéré qu'il s'agissait d'une (autre) histoire de Noirs, que la police de 1964 de Los Angeles ne faisait pas la différence entre les Noirs, que pour ses membres racistes et xénophobes tous les Noirs se ressemblent, ou les Juifs, ou les Asiatiques. Des gouttes d'eau dans la mer, ou des grains de raisin. Je ne veux pas croire que l'enquête a été bâclée, réduite au néant le plus absolu parce que Cooke était noir et que, malgré les appels répétés au commissariat, bien que les flics comprennent sur le tard qu'il s'agissait d'une célébrité de premier plan, sa vie ne valait pas aussi chère que celle du premier blanc-bec venu.

Et cet appel que l'on entend du 21ème siècle des martyrs sacrifiés devant les écrans de télévision, ce black live matters n'était-il pas en germe ? Alors quoi ? Cooke était-il une menace, et je ne vous demande pas de dire qu'il l'était, mais de songer à la possibilité qu'il l'ait été. Parce qu'après avoir créé sa maison de disques, il avait songé à mettre sur pied un syndicat musical qui regrouperait les plus importants auteurs-compositeurs noirs ? La mafia le surveillait-elle du coin de l'œil ? Ou bien serait-ce les accointances politiques ? Le FBI s'intéressait-il sérieusement à lui tandis qu'il s'était rapproché de Cassius Clay et Malcom X ? Qu'ainsi Cooke représentait la caution musicale et intellectuelle d'une mouvance qui, frontalement, osait tenir la dragée haute à l'Amérique des WASP ? Mais doit-on tuer un homme pour cela ? Les maisons de disques, également, voulaient-elles réprimer son action en faveur des artistes ? La gêne occasionnée était-elle si grande que le père de la musique noire moderne méritait qu'on l'annihilât ? Dès lors, quoi de plus facile que d'enterrer le dossier ? Et c'est ici, que je vous demande d'agir, d'agir fermement.

Photo Jess Rand/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Vous ne pourrez jamais sauver l'enquête du LAPD ! Cette police ontologiquement raciste et corrompue. Qui a laissé de côté de nombreux indices qui auraient pu éclairer nouvellement le procès. Où sont les traces de coups qu'aurait reçus Sam Cooke ? Où est passé l'argent prétentieusement exhibé devant Al et Joan Schmitt. Qu'est-ce donc que cette enquête bâclée ? Le prix de la couleur. Et l'air du temps. On rappellera que Elisa Boyer était en réalité une prostituée, que plus tard elle fut arrêtée pour prostitution et aussi reconnue coupable d'un meurtre à la suite d'une fusillade. Et Bertha Franklin. Qu'en dire ? Elle était une ancienne maquerelle et possédait un casier judiciaire. Dès lors, comment prendre au sérieux ses déclarations ? Cooke a été abattu avec un calibre .22, or l'arme enregistrée au nom de Franklin était un .32. L'autopsie a révélé une bosse de deux pouces sur la tête de Cooke. Franklin, lors de ses interrogatoires, avait affirmé qu'après lui avoir tiré dessus, elle l'avait frappé avec un balai. Mais pourquoi se séparer de son arme pour un balai alors que cette dernière se disait en danger ? Aussi, elle ne porte aucune trace de blessure cinq jours après la mort de Cooke, alors qu'elle avait reconnu s'être battue avec la victime. Etta James, la célèbre chanteuse, qui a assisté aux funérailles de Cooke et a vu le corps, rapporte dans ses mémoires que le corps de Cooke avait été victime d'un passage à tabac, les mains et bras cassés, une tête pratiquement déconnectée de ses épaules. Ces blessures, évidemment visibles, n'ont pas été consignées dans l'autopsie. Franklin a-t-elle été accompagnée dans sa macabre tâche ? Et peut-on juger crédible le témoignage d'une personne qui, peu après la mort de Sam Cooke, a saisi les tribunaux pour obtenir une indemnisation de près de 200 000 dollars en raison de l'ampleur des troubles mentaux et des blessures physiques prétendument causées par l'agression ? Mais ces questions, la police les élude. Pourquoi ? Cassius Clay avait-il raison de clamer que si Ricky Nelson, les Beatles ou Elvis avaient disparu dans des conditions similaires, le FBI aurait ouvert une enquête. Or le FBI regardait au-dessus des épaules de Cooke, ce FBI paranoïaque, emblématique d'une époque qui craint les citoyens de seconde zone. Sam est un pionnier, Sam est une menace ? Un combattant pour les droits civiques. Proche de celles et ceux qui font l'actualité. Mais également acteur. N'a-t-il pas refusé de chanter à plusieurs reprises devant un public ségrégué, dans le Sud, dès lors que les Noirs payaient plus cher leurs billets pour bénéficier de places à visibilité réduite ? Son protégé, Jesse Belvin, n'a-t-il pas rencontré la mort après un concert ? Sam Cooke portait le courage sur ses épaules et la fierté dans ses yeux. L'homme aurait pu se contenter d'évoluer dans le nord de son pays, de fermer les yeux et d'oublier le Sud. Mais le courage, c'est affronter la souillure, la peine, la saleté, l'injustice mais également l'être humain dans ce qu'il contient de plus vil et de minable. Je vous demande de rouvrir ce procès. Parce que la légitime défense ne tient pas, Cooke n'était pas armé, la vie de Bertha Franklin n'était pas menacée au point qu'elle n'avait d'autre choix que de mettre fin aux jours de Sam Cooke.

Au nom de celles et ceux qui savent que Sam n'aurait pas pu mourir dans de telles circonstances, une nouvelle police doit mener l'enquête. Le courage d'une enquête pour la vérité. Ouvrez cette enquête, non superficielle, mais pleine et entière et vous sauverez Sam Cooke de la part d'ombre qui a gâché sa vie ! ”

P.-S. : A l'époque des faits, le chef de la police de Los Angeles se nommait William H Parker. Policier controversé autant qu'apprécié, il était connu pour son racisme et sa vulgarité. Un an après la mort de Cooke, les émeutes de Watts éclatent. Il s'agit d'un cataclysme pour l'Amérique bien-pensante ; c'est un surgissement de forces et de révoltes qui jusqu'à présent avait été retournées contre les populations de ce quartier difficile. Les émeutes sont sévèrement réprimées. Parker raille la population noire : “*Nous les avons fait danser comme des singes en cage*”. ❑

Le film du mois

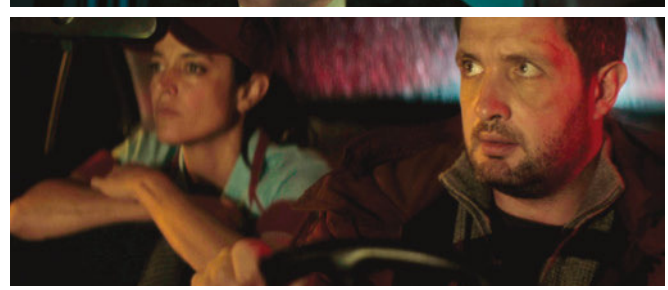
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Sorte de love story au milieu du chaos

Vincent Doit Mourir

De Stephan Castang

Plus les années passent, plus le cinéma français s'attaque au cinéma fantastique. Toujours pas à une échelle industrielle, ni avec de gros budgets comme aux États-Unis, mais quand même... Malgré la recrudescence de ces films de genre en France, on ne peut pas dire qu'ils font carton plein au box-office. D'où les bas budgets de production alloués à ces films qui explorent le fantastique à leur manière. Donc pas vraiment de vampires gothiques façon Hammer Films, pas de slashers dégoulinant de sang à la "Vendredi 13" ni même le moindre début de franchise comme avec le personnage de Freddy Krueger ou encore "Saw". Les films fantastiques français n'étant généralement pas très frontaux à quelques exceptions près ("Martyrs", "A L'Intérieur"... mais qui datent déjà de plus d'une décennie), ces trois ou quatre dernières années, il semble qu'il faille ajouter un aspect "auteurisant" (voir "La Nuée" ou "Ogre") à ces films de genre par ailleurs respectables, comme s'il fallait toujours justifier l'arrivée de démons sur Terre par une métaphore sociétale... Certains cinéastes français élevés au gore et à la terreur se sentent alors obligés d'aller faire des films d'horreur à Hollywood en acceptant des commandes. Comme Jean-Pierre Jeunet avec "Alien, La Résurrection", Éric Valette avec "One Missed Call" et surtout Alexandre Aja qui, lui, a carrément fait carrière aux Etats-Unis à coups de remakes de films d'horreur culte ("La Colline A Des Yeux", "Piranhas 3D"). Pour son premier long-métrage, Stephan Castang reste donc dans le franco-français tout en réussissant l'exploit de créer un vrai film populaire avec "Vincent Doit Mourir", qui s'adresse aussi bien aux fans du genre qu'au grand public, y compris ceux qui n'auraient peut-être jamais osé jeter un œil sur "Massacre A La Tronçonneuse" ni l'autre sur "Suspiria". "Vincent Doit Mourir" part d'un concept assez simple : alors qu'il est en plein travail dans l'agence de publicité où il officie, un dénommé Vincent se fait soudainement agresser par un stagiaire sans raison apparente, comme un gros coup de folie. Après cette séquence introductive à la fois drôle et déstabilisante, on se doute bien que Vincent subit la première de nombreuses agressions à venir. Comme s'il était la tête à claques du moment. Comme si son visage devenait un appel au meurtre gratuit. On aurait donc pu craindre que ce concept devienne redondant sur une heure et demie sauf que le film bascule peu à peu vers des prémices de fin du monde. Dans une ambiance éthérée de pré-apocalypse où le fait d'agresser soudainement son prochain deviendrait la norme. Découvrant qu'il se fait systématiquement attaquer quand il regarde un inconnu dans les yeux, Vincent commence à fuir. Viré de son travail, il erre sur les routes en évitant le



maximum de gens qui, pour la plupart, semblent vouloir le tuer. Au fil de son déroulement, "Vincent Doit Mourir" bifurque ainsi vers le pur cinéma de genre. On pense aux films d'infectésaux thrillers psychologiques, aux road movies et au survival, le tout accentué par une partition musicale rendant hommage aux bandes originales des films de John Carpenter. Le tout reste constamment à une échelle humaine profondément intimiste, surtout lorsque Vincent croise sur son chemin une jeune femme un peu rebelle avec laquelle il va tenter de mener une sorte de love story au milieu du chaos ambiant qui a tout d'un avant-goût de fin du monde annoncée. Si cela fonctionne, c'est aussi grâce à l'acteur principal Karim Leklou qui, de films ("Coup De Chaud", "Goutte D'Or") en série (l'excellent "Hippocrate") a toujours joué la carte de l'authenticité absolue. Au point que le spectateur s'identifie constamment à sa timidité, sa peur, sa gaucherie et ses accès de violence nécessaires pour survivre. Quelque part comme Dustin Hoffman dans "Les Chiens De Paille" de Sam Peckinpah *(en salles le 15 novembre).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

“Consommez, buvez, dormez, mangez, mourez”

Killers Of The Flower Moon

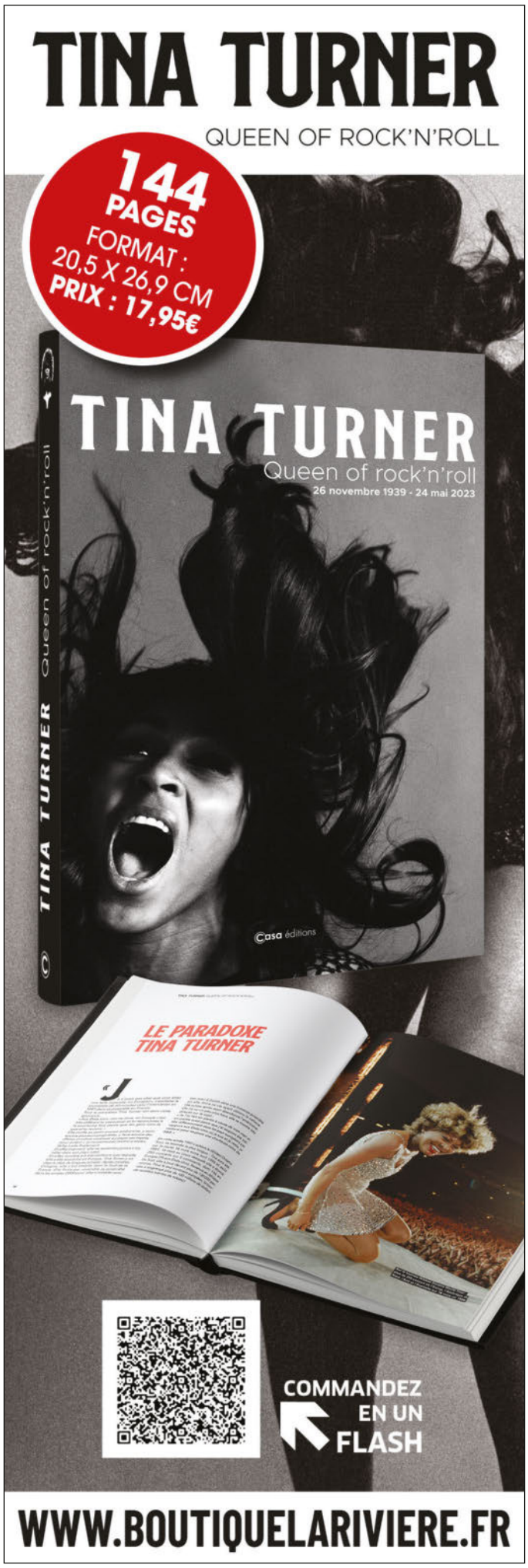
Killers Of The Flower Moon

“Taxi Driver”, “Raging Bull”, “Les Affranchis”... Trois titres emblématiques pour rappeler — et rappeler encore — que Martin Scorsese est le Dieu absolu de la pellicule. Avec Max Pécas et Luc Besson, bien sûr... Si beaucoup reconnaissent que son dernier chef-d’œuvre date de bientôt trois décennies (en l’occurrence “Casino”), le cinéaste ne cesse pourtant pas d’assurer, bien que de manière plus contemplative et moins nerveuse. C’est normal puisqu’un cinéaste, ça vieillit aussi ! Néanmoins, à 80 ans, Scorsese prouve, avec “Killers Of The Flower Moon”, fresque historique et criminelle de 3 heures 26 minutes, qu’il est toujours dans la course. L’histoire se déroule dans l’Oklahoma du début du XX^{ème} siècle, où le pétrole appartenant à des Amérindiens est subtilisé (le plus souvent par le meurtre) par des Blancs véreux. Cet événement méconnu, qui fait partie de la face sombre de l’Amérique, Scorsese l’exhume avec une revendication historique et des images sublimes dont chaque plan évoque des peintures de maître. Du vrai cinéma à l’ancienne que Scorsese booste par l’interprétation habitée de Robert De Niro (en pseudo-gangster de l’après Belle-Epoque) ici étonnamment plus sobre que Leonardo DiCaprio dont le jeu et les mimiques évoqueraient presque le Marlon Brando du “Parrain”. Bien que Scorsese aie peut-être perdu un peu de son punch d’antan (qu’il avait retrouvé le temps d’un “Loup De Wall Street”), “Killers Of The Flower Moon” reste un grand morceau de cinéma. Plus proche de David Lean que de Michael Bay en quelque sorte (*actuellement en salles*).

Second Tour

Toujours frondeur et en révolte perpétuelle face à une société de plus en plus déliquescente, Albert Dupontel revient avec une comédie, certes acerbe et ironique, mais qui montre aussi quelques touches de tendresse. Et ce à travers le personnage d’une journaliste frondeuse (Cécile de France) qui se lance dans une enquête sur un nouveau candidat (Dupontel), novice en politique, mais favori à l’élection présidentielle en raison de sa “sincérité”. Comme un mélange entre un Coluche adouci et un anti-Donald Trump, selon la perspective que l’on adopte. Loin d’être dupe, Dupontel aurait pu faire de son personnage un pastiche de politicien néolibéral. Cependant, à quoi bon la caricature quand les politiciens semblent déjà être les caricatures d’eux-mêmes ? “Second Tour” prend donc quelques virages vers le thriller, la romance et l’espoir. Nous sommes donc loin de l’agressivité du premier long-métrage de Dupontel, “Bernie”, où tout se réglait facilement à coups de pelle. Drôle et astucieux, le réalisateur peaufine également sa photographie et utilise des cadrages inspirés dont quelques-uns (mais moins que dans ses précédents films) sont empruntés à son maître à filmer, Terry Gilliam. Sous des dehors de comédie populaire, “Second Tour” transporte aussi avec lui une certaine mélancolie. Un constat que Dupontel a résumé dans une interview en disant que les dirigeants ont une maxime bien calée au fond de leur ciboulot. A savoir : “*Consommez, buvez, dormez, mangez, mourez*” (*en salles le 25 octobre*).

Second Tour



Cinéma

Un réalisateur psychotique sur les bords

Ca tourne A Séoul !

Ça Tourne A Séoul !

On ne compte plus le nombre de grands films consacrés aux tournages de films. De "Ed Wood" de Tim Burton à "Les Ensorcelés" de Vincente Minnelli, en passant par "La Nuit Américaine" de François Truffaut et, plus récemment, l'énorme "Babylon" de Damien Chazelle. Le Coréen Kim Jee-woon, qui nous avait bien secoués il y a treize ans avec son thriller morbidement gore "J'ai Rencontré Le Diable", exploite ce thème sous la forme d'une comédie potache où un réalisateur psychotique sur les bords décide de modifier la fin de son film tout en affrontant les problèmes inhérents à de nombreux tournages : star féminine capricieuse, problèmes de censure et pétages de plombs à tous les étages. "Ça Tourne A Séoul" est plutôt amusant à suivre, et surtout assez novateur dans son montage qui propose différents points de vue. Un peu à la manière du récent "Coupez !" de Michel Hazanavicius, lui-même inspiré d'une dinguerie japonaise. Cependant, son hystérie ambiante peut parfois donner le tournis (*en salles le 8 novembre*). ❑

Musical Écran 2023

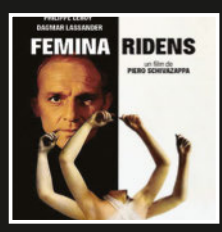
Entre le 13 et le 19 novembre Bordeaux, ville qui a vu naître Edouard Molinaro et Serge Lama propose, dans le cadre de son neuvième festival "Musical Ecran" une sélection de vingt-quatre documentaires musicaux tournant autour du jazz, de la musique électronique, du reggae, de la bossa-nova, etc. Parmi les films programmés, citons "Meet Me In The Bathroom" sur le renouveau du rock new-yorkais des années 2000, "The Man From Mo' Wax" consacré au label à l'origine de quelques DJ célèbres (DJ Shadow et DJ Krush), "Brigitte Fontaine : Réveiller Les Vivants" qui s'intéresse de près au parcours de l'artiste la plus zazou de France, "Sonic Fantasy" qui nous plonge dans les coulisses de l'enregistrement du "Thriller" de Michael Jackson ou encore "Have You Got It Yet? The Story Of Syd Barret And Pink Floyd".

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Encounters
Témoins D'Un Autre Type

Humains, ovnis et mutants de l'espace

Défendre sa foi en la croyance aux ovnis (et par la même occasion à la vie extraterrestre)..., il y a encore une trentaine d'années, on vous aurait pris au pire pour un fou furieux, au mieux pour un gentil illuminé des étoiles ou un doux rêveur. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. Si personne n'a encore pu prouver l'existence des extraterrestres, une chose est sûre : les ovnis existent eux bel et bien, les preuves filmées devenant de moins en moins contestables. On sait maintenant que les Etats-Unis s'intéressent depuis des décennies à ces objets de forme solide filant à des vitesses phénoménales et seraient contrôlés par une intelligence *a priori* non humaine. Visibles dans le ciel américain depuis l'après-guerre (plus précisément depuis la première médiatisation des ovnis, lorsqu'un pilote américain du nom de Kenneth Arnold vit, le 24 juin 1947, neuf "soucoupes volantes" traverser rapidement le mont Rainier dans l'Etat de Washington), les UFO (Unidentified Flying Objects) ne sont plus une légende mais un fait. Ce qui a été corroboré pour la première fois et de manière officielle par le "New York Times" en décembre 2017, qui a révélé l'existence du "Programme d'Identification des Menaces Aérospatiales Avancées" du Pentagone. Jusqu'à ce qu'en avril 2021, la Marine américaine confirme à son tour la présence de vidéos d'objets non identifiés survolant régulièrement des navires de guerre américains. L'histoire des ovnis et l'apparition d'éventuels extraterrestres sont évidemment bien trop longues à raconter. Sachant, pour l'anecdote, que de nombreuses personnalités — parmi lesquelles on trouve Russel Crowe, Darry Cowl, Michèle Morgan, Robbie Williams, Mohamed Ali, Kurt Russell et bien sûr Jean-Claude Bourret — disent avoir été témoins d'apparitions d'ovnis. Depuis pas moins de cinquante ans, des milliers d'articles, de livres, de revues spécialisées et de documentaires sur les ovnis ont évidemment foisonné, certains étant trop sensationnalistes mais d'autres plus crédibles. Comme le dernier en date, "Encounters, Témoins D'Un Autre Type", disponible sur Netflix, une série de quatre documentaires se penchant chacun sur un fait divers réel impliquant des rapports entre humains, ovnis et éventuels mutants de l'espace. Parmi ces événements, on peut citer des lumières étranges vues par pas moins de 300 personnes dans une ville du Texas en 2008, des apparitions d'ovnis au-dessus de la centrale nucléaire de Fukushima après le tsunami de 2011, un étrange vaisseau sous-marin hantant les eaux d'une ville côtière du pays de Galles et surtout un cas considéré comme l'un des plus importants de l'histoire ufologique : un engin spatial et un étrange mutant sont apparus soudainement devant une soixantaine d'enfants dans une école du Zimbabwe en septembre 1994. Un cas d'autant plus exceptionnel que quelques témoins interrogés à l'époque par la télévision alors qu'ils étaient enfants sont aujourd'hui interviewés à nouveau et maintiennent avec conviction leur version. "Encounters : Témoins D'Un Autre Type" est d'autant plus intéressant que ces quatre documentaires n'optent pas pour le sensationnalisme à coups de reconstitutions spectaculaires et de montage ultra-haché comme c'est souvent le cas dans les reportages sur ce thème. Et la question reste ouverte : ces ovnis et ces apparitions de créatures relèvent-ils vraiment du réel ou d'une psychose collective mondiale ? Le temps passant, la première version semble de plus en plus plausible *(disponible sur Netflix)*... ❑



Femina Ridens

(Frenezy Editions)

Diffusé sur M6 en prime time il y a au moins deux décennies sous le titre "Le Duo De La Mort", "Femina Ridens" est l'un des films bis italiens les plus intrigants et fous de la fin des années soixante. Entre *giallo*, érotisme sensuel et cinéma avant-gardiste, cette curiosité montre un long rapport de force entre un riche médecin et sa séduisante collaboratrice qu'il séquestre dans sa villa pour assouvir ses pulsions. Un long trip sensoriel qui interroge pulsions machistes et désirs sexuels enfouis dans un délire baroque magnifié par une sublime direction artistique et une bande originale très easy listening de Stelvio Cipriani. Le film est d'autant plus rare (sorti uniquement en VHS il y a une trentaine d'années) qu'il bénéficie ici d'une version intégrale jamais vue en France.

MONTE TON GROUPE!

LE JEU POUR LES FANS DE ROCK

900 QUESTIONS SUR L'HISTOIRE DU ROCK DES ANNÉES 1960, 1970, 1980, 1990, 2000 ET 2010. RÉPONDEZ AUX QUESTIONS ET MONTEZ LE GROUPE DE VOS RÊVES EN RECRUTANT LES ARTISTES QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE.

EN VENTE AU SUPERSONIC À PARIS OU EN LIGNE SUR WWW.SUPERSONIC-RECORDS.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Keith découvre de quoi parlent les chansons qu'il vient d'enregistrer

"The Rolling Stones Live (In Conversation With Jimmy Fallon)"

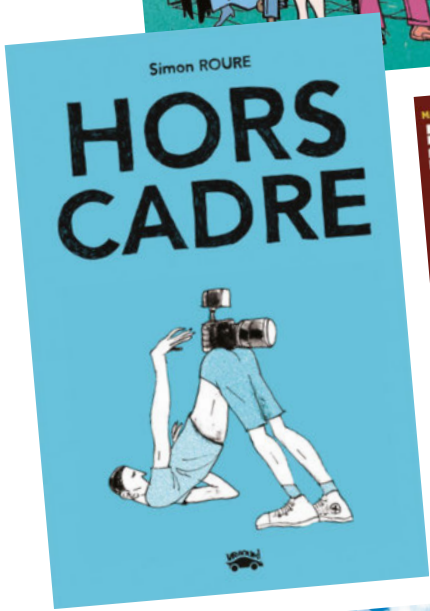
YouTube

Un chat qui tombe du sixième étage et retombe sur ses pattes ? Quatre millions de vues. D'un autre côté, un mini-reportage sur la fission nucléaire, à peine trois mille. Un panda qui pète ? Plus de cinq millions de vues. Sinon, une gamine atteinte d'une maladie génétique qui explique son cas, moins de sept cents. On l'a bien compris, les réseaux sociaux sont désormais les vecteurs de l'information. Enfin, d'une certaine information. Qui s'adresse à une certaine catégorie d' "informables". Depuis déjà une décennie, nos amies les rock stars utilisent le Web en espérant faire des scores d'audience proches de ceux des chats qui tombent ou des pandas qui pètent. Pourtant, pour le lancement de leur vingt-quatrième album studio dont, au moment d'écrire ces lignes, on sait déjà tout (même si on n'en a entendu que deux titres), les Rolling Stones d'Angleterre ont commencé par la jouer fine, à l'ancienne. A la mi-août, une pub est apparue dans la "Hackney Gazette", le journal local de ce quartier de Londres où est né Marc Bolan, et qui aujourd'hui est un des plus pauvres de la ville. "Hackney Diamonds", titre du nouveau disque du *"plus grand groupe de rock'n'roll du monde"*, n'est évidemment pas un hommage au petit prince du glam parti en 1977 mais une expression cockney pour qualifier du verre brisé et, plus spécifiquement, celui qu'on peut retrouver sur le sol après un cambriolage. Cette pub, fausse donc, semblait être celle d'un vitrier, mais son texte, avec les mots "Satisfaction", "Shelter" et "Shattered" — tout comme l'année de la création de cette société (1962) —, n'a pas manqué d'alerter les médias et les fans. Le 4 septembre, alors que la Toile commençait à bruisser sévère (les Stones, Mick Jagger en tête, ont eux-mêmes teasé sur les réseaux), le monde a appris que le groupe, réduit à un trio depuis le décès de Charlie Watts, serait interviewé par Jimmy Fallon deux jours plus tard, sur la scène du Hackney Empire, le vieux théâtre du quartier. Et donc le 6, l'animateur américain du Tonight Show sur NBC, né l'année où Ronnie Wood a rejoint les Rolling Stones, s'est plié de bon cœur à l'exercice devant un parterre de journalistes venus de partout et ravis d'en être.
Si la rubrique de ce numéro 675 sort un peu des clous, c'est parce qu'après tout, elle s'intitule Images et que YouTube en déverse un torrent de nouvelles tous les jours. Il ne s'agit pas ici à proprement parler d'un documentaire

(et encore moins d'un concert filmé), mais l'usage que font aujourd'hui les groupes connus de la chaîne Internet, et globalement des réseaux sociaux, mérite qu'on s'y attarde. Connus car pour les musiciens anonymes ou ceux dont la notoriété rase les pâquerettes, YouTube, où trente mille heures de programmes sont postées toutes les soixante minutes, est un trou sans fond. Espérer se faire repérer sur le Net relève de la science-fiction, à moins d'être un chat ou un panda. A priori, les Stones, qu'on imagine conseillés par des experts en marketing et des influenceurs de tous poils, ont eu raison puisqu'un mois après la diffusion en direct de l'interview, le compteur (peut-être trafiqué puisque c'est, paraît-il, faisable…) de leur chaîne indiquait qu'elle avait été vue (ce qui ne signifie pas regardée…) par près de trois millions d'internautes. Il faut se rendre à l'évidence : causer dans un journal, à la radio ou sur des plateaux de télévision n'aurait pas permis au groupe de toucher en si peu de temps, autant de gens susceptibles d'être intéressés par un nouvel album des Rolling Stones. On ne parle évidemment pas d'acheteurs potentiels puisque désormais, pour la plupart des gens, la musique, le cinéma, tout ça, c'est gratuit. Et tant pis pour ceux qui survivent de leur art. La littérature est un peu à part. Elle résiste car elle demande un effort : lire. Des efforts, ce 6 septembre, les Stones en ont à peine faits. Sapés sombre, sympatoches, un brin goguenards et même pas branlants (Mick, le plus en forme, a tenu à rester debout pour expliquer leur présence à Hackney), ils ont répondu aux questions (ou à côté) convenues d'un Fallon un peu coincé, visiblement ému et donc moins drôle. Pendant une vingtaine de minutes, on a eu droit à la Jamaïque, au studio à New York, à Andrew Watt (le jeune producteur), au studio à Los Angeles, à Charlie Watts qui manque (mais a recommandé Steve Jordan), à l'album qui est un mélange de genres, à la première rencontre du groupe avec la presse sur Denmark Street en 1964, à Keith qui découvre de quoi parlent les chansons qu'il vient d'enregistrer, à Jimmy qui n'a pu s'empêcher d'imiter Jagger (il le fait régulièrement) et même de chanter ("Off The Hook"), à Mick surpris d'apprendre que Van Morrison venait de sortir un album de skiffle, etc. Dans la foulée, le clip de "Angry", avec Sydney Sweeney, joliette qui n'arrive pas à attraper le volant d'une voiture (allemande, une hérésie totale !) roulant sur Sunset Boulevard, a été dévoilé. Le lendemain, des journalistes triés sur le volet (on ne préfère pas savoir par qui) ont eu la possibilité d'échanger une poignée de minutes avec un Stone (certainement tiré à la courte paille). Certains, plus cotés, comme Zane Lowe ou Tom Power, ont eu, un peu plus tard, la possibilité de "zoomer" avec Jagger. Richards, lui, ne bouffe pas de cette technologie-là. En conclusion et faute de mieux, on lève notre mug de café tiède aux musiciens qui nous parlent encore (il y en a une palanquée) dans des chambres d'hôtel ou au bar, et aux lecteurs qui lisent leurs propos sur du papier. Loin de nous l'envie (et la possibilité) d'arrêter le progrès, mais si le Net avait pu rester un chouette outil et pas devenir un substitut idiot, on ne s'en serait pas porté plus mal. Les chats et les pandas non plus. ❑

Riche en violence

Egérie trans d'Andy Warhol, Candy Darling est rapidement tombée dans l'oubli après sa mort en 1974. Pourtant, dans l'inconscient collectif de la musique, tout le monde la connaît sans la reconnaître dans un couplet d'une chanson du Velvet Underground. Afin de lui rendre justice et de la remettre l'espace d'un instant sous les sunlights, le journaliste et photographe Julian Voloj et le dessinateur danois Søren Mosdal (la BD "Lost Highway" sur Hank Williams) se sont penchés sur les souvenirs de son ami Jeremiah Newton pour en tirer **"Walk On The Wild Side"** (Steinkis), une biographie graphique aussi étonnante que riche en violence plus ou moins sous-jacente. De sa naissance en 1944 à sa mort, Candy Darling a traversé avec courage — et non sans un certain style — des époques où la compréhension et l'acceptation n'étaient pas encore à l'ordre du jour. Restent des chansons de Lou Reed et St Vincent, quelques apparitions dans des films de Warhol ou d'autres, un documentaire de James Rasin en 2010, et maintenant, ce livre.



Personnage-clé de la scène rock, le photographe est une personne généralement discrète. Depuis Internet et les utilisations d'images abusives, l'oubli du copyright, achève de rendre transparents des hommes et des femmes qui essayent seulement d'exister par leur art. Pourtant, pour les gens comme Simon Roure, le sujet est tellement captivant qu'il en a fait **"Hors Cadre"** (Editions Lapin), une superbe compilation de situations absurdes comme seuls les photographes peuvent rencontrer... ou créer. Entre les mariages, les expositions, les reportages, les événements sportifs et les séances de pose, la vie derrière un objectif réserve souvent des surprises.

Très actif sur le front des fanzines et dans l'organisation de festivals de BD indépendantes, l'auteur espagnol Magius n'est pas un stakhanoviste de la publication tant ses albums sont rares. Pour son dernier, **"La Méthode Gemini"** (Misma), il aura fallu attendre plusieurs années avant qu'il ne franchisse les Pyrénées. Pour le réaliser, il s'est inspiré de la vie de l'affranchi américain Roy DeMeo, un tueur qui démembrait ses victimes avant de les découper en morceaux, qui étaient ensuite balancés à la décharge dans des cartons. Comme il est d'usage, si les noms et quelques détails ont été modifiés, le fond de cette BD destroy se base sur la réalité. Profitant d'une homonymie avec un parrain de la mafia de New York, l'apprenti-boucher Mickey Dio saute sur l'occasion pour gravir les échelons plus rapidement. Aussi malin qu'inventif, il ne tarde pas à se faire un nom au rayon des gangsters violents. Mélange de "Squeak The Mouse" sans souris mais avec de vrais rats et de pop art façon Roy Lichtenstein en trois couleurs primaires, cette belle histoire empreinte de No Future ravira tous les accros aux films de Martin Scorsese grâce à des dialogues pour le moins gratinés.

En 2013, Shinichi Ishizuka, un mangaka dingue de jazz, imagine le personnage de Dai Miyamoto, un lycéen de Sendai qui rêve de devenir le plus grand joueur de saxophone ténor du monde. Après une première série où Dai découvrait le monde de la musique au Japon, une seconde l'emmenait en Europe pour parfaire son art. Pour cette troisième saison commencée en 2020, **"Blue Giant Explorer"** (Glénat), le jeune homme débarque aux Etats-Unis sur les traces de Yukinori, à l'origine pianiste et partenaire de Dai qui a connu quelques soucis gênants pour un musicien. A peine débarqué à Seattle, et toujours décidé à devenir le meilleur, il découvre le coût de la vie et se dégote un boulot de laveur de voitures dans un garage minable où il récolte quelques dollars entre deux plongées dans des clubs de jazz. Le point fort du manga est le côté attachant du personnage principal. On se plaît à suivre ses tribulations de page en page pour voir où sa quête du succès va le mener. Autre point fort, le message délivré est qu'il faut bosser dur pour y arriver. ❑

Le gros plan du Géant

Dans une paire d'ouvrages précédents, Julia Wertz avait déjà évoqué ses bons rapports avec la dive bouteille dans un style aussi drôle que trop décomplexé pour certains. Avec "Les Imbuvables Ou Comment J'Ai Arrêté De Boire" (L'Agrume), elle revient sur les cinq années qui lui ont été nécessaires pour arrêter de boire. Longue litanie de hauts et de bas, la dessinatrice a su trouver les mots pour raconter une dégringolade vers l'abîme, d'autant plus drôle que son rêve d'enfant était de devenir spéléologue. Entre prétexte pour recommencer à boire et tentative de rester sobre dans un univers qui ne se prête pas à l'exercice, cette tranche de vie sans un poil de regret a le mérite de bien se terminer. Dans "Whiskey And New York", Julia Wertz développait son addiction après son arrivée en ville, dans sa nouvelle BD, elle vit sobrement quelque part en Californie. Et si la Grosse Pomme n'était, en fait, qu'une grande fabrique de calvados ?

PAR AGNES LÉGLISE

Irrévérence ravageusement foutraque

Foi, Espérance Et Carnage

NICK CAVE ET SEAN O'HAGAN

La Table Ronde

Il est des chapelles où l'on ne rentre qu'à pas feutrés pour ne surtout pas risquer d'en déranger les fervents fidèles. Celle de Nick Cave en est une et ses fidèles sont peut-être aussi farouches que le Maître l'est lui-même, on va faire gaffe. D'autant plus que le livre qu'il cosigne est une énorme surprise puisque Cave, qui refusait la plupart des interviews, a pourtant accepté la proposition de l'excellent journaliste Sean O'Hagan, un de ses vieux potes, et ce sont ces heures d'entretiens sur plusieurs années qui forment leur étonnant "Foi, Espérance Et Carnage". Il faut savoir que Cave, contrairement à ce qu'on imagine traditionnellement d'un musicien rock — hormis la nichette du "Christian rock" — est depuis toujours fasciné par la foi, hé oui, et s'interroge souvent sur Dieu dans ses textes, que nous le comprenions ou pas, comme le démontre le livre où O'Hagan, pourtant lui-même grand connaisseur, découvre au cours de l'interview que "Breathless" qu'il prenait pour une chanson d'amour au point de la jouer à son mariage, est en fait un chant religieux. *"Cette confrontation à la notion même du divin est au cœur de mon inspiration"* dit Cave, qui avoue aussi sa "*contrebande christique*" et ça n'a rien de vraiment surprenant quand on écoute ses textes complexes et sa musique sophistiquée et sombre de deviner que le ténébreux est aussi tourmenté que troublé et que sans doute, la foi est une réponse à de nombreuses questions que la vie nous pose. Hélas, tragiquement, ces questions et ces interrogations ont pris une autre dimension quand son fils Arthur est mort à quinze ans en 2015, cinq ans donc avant le début de ces entretiens, par conséquent souvent tout à fait bouleversants. Mais parmi son insupportable malheur, son travail et en l'occurrence, l'album suivant le drame, "Ghosteen", lui ont pourtant ouvert une voie de survie *"Voilà ce que représentait 'Ghosteen' pour moi. Arthur nous a été arraché, il a disparu, d'un coup, et je voyais dans ce disque un moyen de renouer le lien et de lui dire adieu"* et l'artiste s'en est soudain ouvert très simplement au point de tenir même régulièrement une espèce de chronique/ réponse à toutes les questions du public sur son site The Red Hand Files. Vous pouvez y aller et lui poser des questions ou lui raconter votre histoire, il vous répondra. Son deuil tragique auquel s'ajoute, à la fin des entretiens, l'autre deuil d'un autre de ses fils, hante évidemment chaque ligne de ce livre profond mais pas classiquement triste. L'autre thème majeur du livre est la création ou plus précisément son mode forcément spécifique et personnel dont il analyse chaque étape et sur lequel il se laisse profondément interroger par son ami. Peut-être un poil beaucoup quand on considère que presque tout le reste est donc consacré, sinon aux religions établies qu'il récuse, tout du moins à ses très nombreuses réflexions autour du pari de Pascal qu'il a choisi à son tour et aux raisons profondes de ses questionnements théologico-artistiques : *"C'est de la même manière qu'on vit la naissance d'une idée artistique, comme si on attendait que le Christ apparaisse, sorte du tombeau et se révèle à nous"*. Bref, on est loin du bouquin de rock tradi et de la réputation qu'il a eue à ses débuts et s'il s'ouvre, assez candidement sur sa vie personnelle, son élégance et sa délicatesse évitent le carnage annoncé. Bon, on apprend quand même qu'il prend "*deux-trois flacons de teinture à cheveux"* dans sa valise en tournée, précise-t-il pour ceux qui croyaient qu'il se collait un corbac crevé sur la tête et que, comme beaucoup de sa génération, il a du mal avec les nouvelles technologies "*Au départ, j'ai cru que Twitter serait une nouvelle frontière, comme le Far West ou le punk, mais ce n'est qu'une usine à produire des connards"* et *"le wokisme"*, mot dont le ridicule usage est normalement réservé aux lecteurs du "Figaro" et qui déçoit un peu dans la bouche d'un musicien si curieux et si ouvert. Fans de Cave et croyants, vous allez vous régaler, fans de Cave impies, vous adorerez quand même découvrir les rouages les plus profonds des créations du génial baryton torturé, un monde s'ouvre à vous. Lester Bangs — on y vient — écrivait à propos de Van Morrison qu'*"il y avait dans la noirceur un élément rédempteur, une compassion ultime pour les autres, et comme une traînée de beauté pure et de crainte mystique qui allait droit au cœur de l'œuvre"*. Et cette phrase s'applique mot pour mot à Nick Cave et à son livre.

Psychotic Reactions

& Autres Carburateurs Flingués

LESTER BANGS

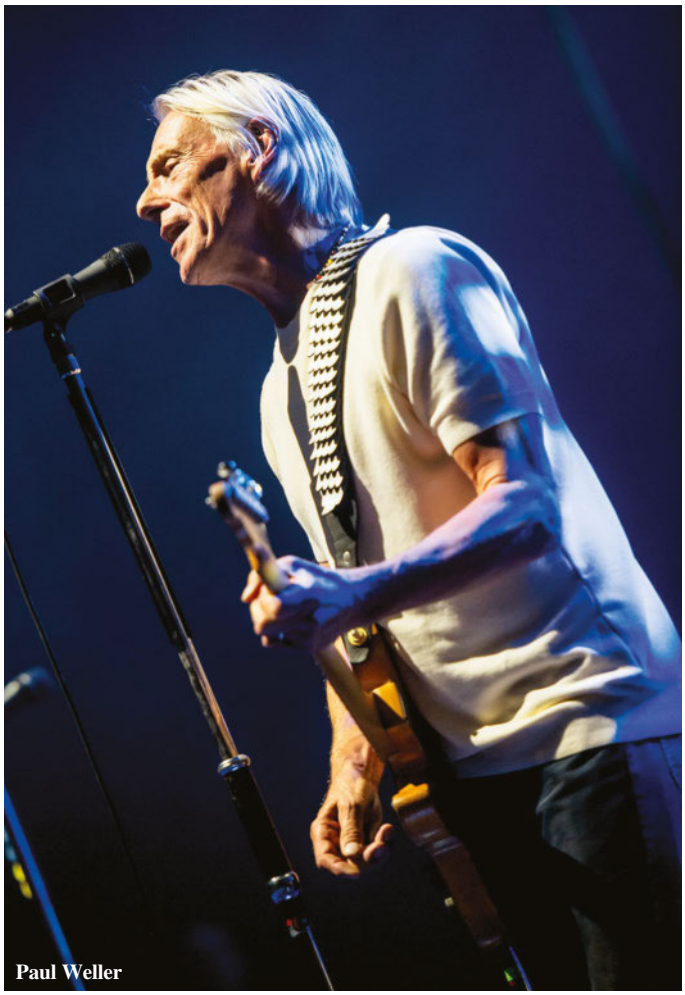
Tristram

Certaines préfaces flinguent les affaires des petits journalistes, tout y est, déjà tellement bien dit et parfaitement démontré que nous savons dès les premiers mots que, sans aucun doute, irrémédiablement, jamais nous ne pourrons ni l'égaler ni l'oublier. La réédition du classique "Psychotic Reactions & Autres Carburateurs Flingués" de l'immense Lester Bangs et préfacé par Greil Marcus en est le pire exemple : pensez, un des plus grands écrivains du genre présenté par l'autre plus grand écrivain du genre, par ailleurs son pote et le mec à l'origine du recueil ! Lester Bangs fut, comme vous ici le savez déjà, le critique rock le plus essentiel et le plus influent de tous, non pas parce qu'il rendait mieux compte que les autres de la musique de son temps mais parce que lui l'inscrivait dans son époque et dans un contexte culturel et qu'il écrivait tout ça avec une langue nouvelle et un ton unique, fondamentalement rock : rythmé, audacieux, choquant, exaltant, brutal et contestataire. Hélas, son appartenance au petit ghetto des critiques rock, alors généralement méprisés des autres journalistes, lui a barré toute autre reconnaissance littéraire et lire ce livre demande au lecteur, comme l'écrit Marcus *"la volonté d'accepter que le meilleur écrivain d'Amérique n'ait écrit pratiquement que des critiques de disques"*. Mais quelles critiques ! Qu'il plaide pour les Clash ou Van Morrison, qu'il s'attendrisse devant Iggy Pop, s'excite devant Elvis ou prédise l'avenir du rock, *"Ce que nous aurons à la place, ce sera une petite île de free music neuve, entourée par quelques bons rechapages d'idiomes passés, et d'une vaste mer des Sargasses de gadoue absolue"*. Il a toujours une vision personnelle et perçante, mise au service d'une curiosité et d'une irrévérence ravageusement foutraque. Portrait en creux de l'artiste autant que recueil représentatif de son talent, ce génial bouquin reste, près de trente ans après sa sortie, un must-have absolu et une clé indispensable sur toute la pop culture. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Deux concerts sold out de suite



Paul Weller

Photo Christophe Favière

Paul Weller

12 SEPTEMBRE, SALLE PLEYEL (PARIS)

Du bonheur, il ne faut, paraît-il, pas parler. En bonne logique, il ne devrait donc pas y avoir grand-chose à dire du dernier concert parisien de Paul Weller, si ce n'est peut-être que la première partie fut assurée avec beaucoup de grâce par Maxwell Farrington & Le Superhomard, que Weller a la soixantaine que chacun rêve d'avoir, pelage vif-argent et torse fier comme de Villepin, et que la set-list fut particulièrement généreuse (vingt-huit titres), hésitant entre impeccable blue-eyed-soul exécutée avec le renfort de poids de *deux* batteurs (version splendide de "Broken Stones"), classiques du Style Council ("Shout To The Top", chantée en duo avec sa fille Leah) et machins funky dignes de Gil Scott-Heron ("Testify"). Un seul titre de son premier groupe ("Start!") est accordé, manière de dire : "*Ceci n'est pas un concert des Jam*".

VIANNEY G.

Crocodiles

13 SEPTEMBRE, INTERNATIONAL (PARIS)

L'entité bicéphale Welchez/Rowell a beau avoir sorti un huitième disque, "Upside Down In Heaven", toujours convaincant, la jauge des salles dans lesquelles elle se produit ne cesse de se réduire à chaque passage dans la capitale. Peu importe, ces reptiles à la peau dure ont toujours les crocs et attaquent par le fiévreux "Love Beyond The Grave" devant un parterre d'aficionados hautement emballés qui s'époumonent en reprenant bras levés le "*I can't stand it*" du tube "Neon Jesus". Avec une approche plus directe et à la limite garage, les guitares saturées de Brandon et de Charles tournoient comme une cavalcade amoureuse mais n'oublient pas les splendeurs mélodiques ("Marquis De Sade" ou "Mirrors") cachées sous les couches de feedback drogué des premiers disques pour une heure sauvage et suintante.

MATTHIEU VATIN

Geese

16 SEPTEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Un constat : la scène sied aux Oies de Brooklyn davantage que le studio. Si "3D Country" avait montré une nouvelle palette du quintette, c'est là, devant un public bouillonnant, qu'il révèle ses prodiges et convainc. Alternant morceaux déjantés sur rythmique frénétique (le tubesque "Disco", "I See Myself") et morceaux aux accents exprimental-prog mâtinés de soul ("Low Era", "3D Country"), le groupe excelle dans l'art de la rupture, de l'envolée, du paroxysme. Cameron Winter, colosse débraillé aux airs d'ange ahuri, est un fascinant showman, passant du falsetto — qui guérit enfin des pleurnicheries de Thom Yorke — aux graves flippants à la Geordie Greep de Black Midi. On l'avait clamé après leur précédent passage parisien, on sait désormais que l'on tient un groupe extraordinairement prometteur !

ALEXANDRE BRETON

Temples

18 SEPTEMBRE, CIGALE (PARIS)

Le dernier concert parisien du groupe formé à Kettering ayant eu lieu une semaine avant le premier confinement, c'est avec ravissement et exaltation que le public de la capitale retrouve Temples après plus de trois ans d'absence. Le charismatique James Bagshaw, plus assuré que dans le passé, semble ému par l'accueil de la salle et n'hésite pas à échanger avec elle. Les plus discrets Adam Smith, aux claviers, et Thomas Warmsley, à la basse, délivrent une prestation impeccable même s'ils se font fréquemment voler la vedette par Rens Ottink, batteur batave magnétique au physique reptilien. Le groupe fait la part belle aux titres pop et délicats de son dernier album ("Cicada", "Gamma Rays") mais n'oublie pas ses tubes psychédéliques ("Certainty" ou l'indépassable "Shelter Song") pour le plus grand plaisir de la foule.

DIMITRI NEAUX

CVC

19 SEPTEMBRE, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

Malgré d'indéniables bonnes chansons, la production aseptisée de Ross Orton sur "Get Real" avait laissé l'auditeur sceptique quant à la crédibilité de ces sympathiques Gallois. Mais sur scène, aussi cool que Drugdealer et virtuose que Parcels, le groupe convainc les derniers dubitatifs pendant une heure qui dépoussière les années soixante-dix en naviguant entre psyché, soft-rock ou funk, voire disco. La ligne de basse de "Good Morning Vietnam" évoque le Bernard Edwards de Chic et le saxophone de "Woman Of Mine" rappelle celui d'Andy Mackay de Roxy Music tandis que "Mademoiselle" lorgne du côté de Santana. C'est parfois sirupeux, souvent référencé mais totalement assimilé avec un sens du groove inné et des harmonies vocales prodigieusement maîtrisées. Cerises sur le gâteau, ces goguenards musiciens reprennent "Lady (Hear Me Tonight)" de Modjo mais s'avèrent tout aussi érudits avec le final de "Sophie" métamorphosé en "I Want You (She's So Heavy)" des Beatles.

MATTHIEU VATIN

Pretenders

19 ET 20 SEPTEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Il fallait bien deux concerts sold out de suite pour que les Pretenders et notamment leur leadeuse, parisienne sur les bords, rappellent leur attachement à la France. Fougueuse comme pas deux, en voix sans trucage, Chrissie Hynde, portée par le succès du nouvel album, en a joué de larges extraits ("Losing My Sense Of Taste", "Let The Sun Come In") au grand dam d'une partie de la presse et des amateurs de prestations best of. Généralement prompts, en plus, à filmer avec leur téléphone, ceux-là en ont pris pour leur grade. Les autres, se sont délectés d'un set porté par une rythmique impeccable et piqué d'interventions parfaites du guitariste James Walbourne, fils spirituel de l'autre James (Honeyman-Scott). Une pincée de classiques ("I Go To Sleep", "Precious") ont clos idéalement ces soirées, par ailleurs exemptes

de nostalgie. Chrissie a chassé ce mot de son vocabulaire, depuis bien longtemps.
JÉRÔME SOLIGNY

The Murlocs

21 SEPTEMBRE, TRABENDO (PARIS)

Avec trois disques enregistrés pendant la pandémie, le projet parallèle distrayant du claviériste de King Gizzard And The Lizard Wizard a clairement changé de dimension. Et ce pour le meilleur. Peu loquace ou démonstratif, le quintette de Melbourne, convaincu de sa force, livre une heure et quart de rock garage mâtiné de blues où l'utilisation fréquente de l'harmonica d'Ambrose Kenny-Smith fait merveille. Sur l'entêtant et énervé "What If", les slams se multiplient avant de redescendre sur la vieillerie enfumée "Loopholes" ou que le leader ne se la joue crooner sur le jazzy "Queen Pinky". "Francesca" évoque le Primal Scream de "Riot City Blues" avant le final solaire de "Rolling On". Dix-neuf titres, joués pieds sur les pédales d'effets sans rappel et un "Angry" des Rolling Stones dans la sono pour annoncer la fin des réjouissances.
MATTHIEU VATIN

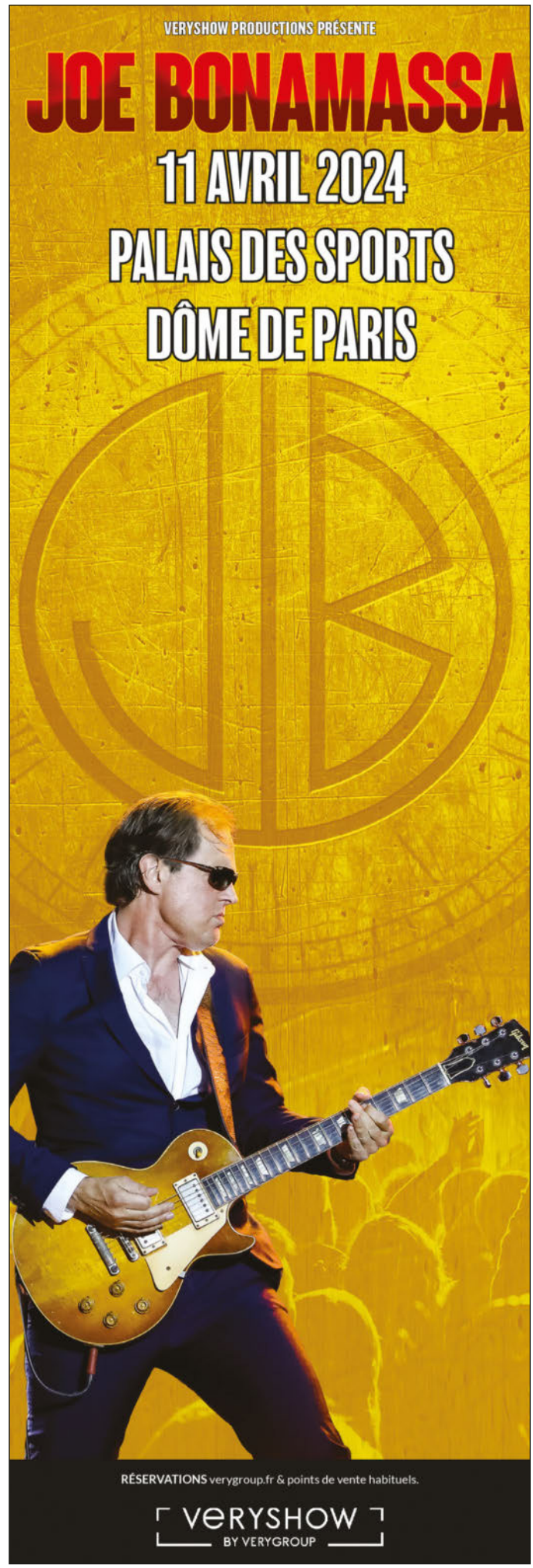
Elvis Costello

24 SEPTEMBRE, GRANDE SALLE PIERRE BOULEZ - PHILHARMONIE (PARIS)

L'Elvis bis a gâté ses fans avec une set-list extensive incluant des classiques de l'époque Attractions, un titre de son album avec les Roots ("Stick Out Your Tongue") plus quelques friandises période Brodski Quartet/ Burt Bacharach/ Imposters. Le fidèle lieutenant Steve Nieve, pianiste émérite, partage l'affiche, colonne vertébrale d'un show magnifique où Costello réinvente ses morceaux de bravoure avec des arrangements inédits. "Watching The Detectives" en ressort transfiguré et apaisé, tout comme les impeccables "Accidents Will Happen" et "Waiting For The End Of The World". L'ombre de Nick Lowe plane sur la reprise de "(What's So Funny 'Bout) Peace, Love And Understanding?" tandis que Charles Aznavour est honoré avec "She". Après deux heures de bonheur, Elvis a quitté le building, mais son talent reste inamovible.
OLIVIER CACHIN

Photo Titouan Massé

The Murlocs



Aucun romantique tatoué n'aurait raté l'occasion

The Darts
24 SEPTEMBRE, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

Soixante-quinze dates étalées sur pratiquement un an, des milliers de kilomètres parcourus, les pétroleuses de Phoenix et leur amour pour l'âge d'or du garage américain ont clairement conquis l'Europe. Et en ce dimanche d'ultime concert du "Snake Oil Tour", aucun romantique tatoué n'aurait raté l'occasion de venir apprécier le Farfisa maltraité par Nicole Laurenne, Vampirella en chef. Timbre brûlant, débit enflammé et poses incandescentes soutenus par une rythmique incendiaire, les quatre filles bottent des fesses avant d'être rejointes par Lou des Wave Chargers qui a assuré les guitares sur certaines dates et un final explosif avec leur reprise de "Batteries" des Trashwomen. Affables au merchandising malgré un avion programmé quelques heures plus tard, les filles annoncent déjà un retour en 2024 avec un nouveau disque.

MATTHIEU VATIN

The Hives
26 SEPTEMBRE, OLYMPIA (PARIS)

Le légendaire écrin du boulevard des Capucines est plein comme un œuf pour une soirée qui démarre avec le punk vigoureux des Ecossaises de **Bratakus**, dans un surprenant format guitare-basse-boîte à rythmes. Les **Hives** montent sur scène à 21 heures pétantes, vêtus de costumes aux éclairs phosphorescents. D'emblée, Pelle Almqvist apparaît survolté, glaviotant et haranguant longuement la foule — quitte à parfois la lasser. Celle-ci se met au diapason des volontés du narquois meneur, pogotant et scandant avec une ferveur rare les paroles des titres, anciens ("Main Offender", "Walk Idiot Walk") comme nouveaux ("Bogus Operandi", la très Clash "Smoke & Mirrors"). L'extase est atteinte avec l'immortelle "Hate To Say I Told You So" et un rappel constitué de la frénétique "Come On!" et de l'hymne "Tick Tick Boom".

JONATHAN WITT

Graham Nash
26 SEPTEMBRE, CASINO DE PARIS (PARIS)

Dans CSNY, on le trouvait un peu mièvre. On avait tort. Il écrivait les hits : "Marrakesh Express", "Our House", "Teach Your Children", "Just A Song Before I Go", "Cathedral", etc. Ce soir, il va tous les jouer, ainsi que ses grands titres solos ("Chicago", "Military Madness") et des hommages émouvants à ses amis, Crosby ("Orleans"), Stills ("Love The One You're With"), Joni Mitchell ("A Case Of You") ou... les Beatles, avec un fantastique "A Day In The Life" ! Nash passe de la guitare au piano, raconte l'histoire de chaque morceau et c'est passionnant. Et il chante toujours aussi bien... Todd Caldwell aux claviers et le fidèle Shane Fontayne aux guitares sont excellents et assurent les harmonies à trois voix à la perfection, recréant ainsi la magie de qui vous savez. Fabuleux et inattendu.

STAN CUESTA

Jared James Nichols
7 OCTOBRE, CAFÉ DE LA DANSE (PARIS)

La moderne salle de Bastille est quasi complète pour accueillir Jared James Nichols qui, carrure de catcheur, cheveux blonds hirsutes et gilet en cuir sur marcel noir, impose un charisme naturel. Flanqué d'un remuant bassiste et d'un solide marteleur, le solaire gaillard égrène les meilleurs titres de son excellent dernier opus — comme le boogie "Easy Come, Easy Go", le mid-tempo grunge "Down The Drain" ou la zeppelinienne "Good Time Girl" — et multiplie les improvisations virtuoses sur sa Gibson Les Paul dorée dont il joue sans médiator, parfois au milieu d'un public transi. Si l'on apprécie aussi la perle sudiste "Threw Me To The Wolves" (traversée du motif de "Miss You"), l'orgasme métallique est atteint avec une fabuleuse reprise de "War Pigs", suivie d'une monumentale "Mississipi Queen" (Mountain) en rappel.

JONATHAN WITT

The Hives

Photo Marion Ruszniewski

ALIAS

OMD

16 février 2024
paris
la cigale

nouvel album “bauhaus staircase” le 27 octobre
omd.co.uk

Billetterie : alias-production.fr et points de vente autorisés

ALIAS

FFF

TOUR 2024

15.03	LA ROCHELLE	LA SIRÈNE
20.03	NANTES	STÉRÉOLUX
21.03	LA ROCHE / YON	QUAI M
23.03	SAINT LÔ	LE NORMANDY
28.03	ISTRES	L’USINE
29.03	MONTPELLIER	LE ROCKSTORE
30.03	SAINT ETIENNE	LE FIL

03 AVRIL 2024
PARIS
L’OLYMPIA

NOUVEL ALBUM *I SCREAM*
LE 24 NOVEMBRE

europe2 LE MEILLEUR SON france•tv

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Journée Quais Libres entre Suresnes et Clichy. A la hauteur du pont d'Asnières, le disc jockey passe de la très bonne musique, du rhythm and blues nerveux que je n'arrive pas à identifier. En approchant du barnum, je réalise que ce ne sont pas des disques mais un groupe, Elise & The Sugarsweets. Hyper carrés, ils jouent un poil trop fort, comme souvent les passionnés, mais ça sonne, il n'y a pas une note à côté, comme sur leur deuxième album, "Horosho" (Adorablues).

Vilains mots : "*Santé publique France annonce* 'près de 400 morts en excès' *pendant le mois d'août*" ("Le Monde", 13 septembre). Morts en excès, c'est une expression intéressante, d'ailleurs ne faudrait-il pas dire plutôt "fins de vie en excès" puisque le nom mort est tombé en désuétude ? Les personnages historiques les plus mécréants sont souvent ceux qu'on a tendance à vouloir ressusciter, on l'a vu avec Lennon et le film de Boyle, même Sardou l'a fait avec "Vladimir Ilitch" ("*Lénine relève-toi, ils sont devenus fous*", comme s'il n'était pas cinglé lui-même). Dans "Coluche Est De Retour" (Le Cherche-Midi, 16,90 €), Terreur Graphique et Jérôme Vatrigan ramènent le fondateur des Restos du Cœur dans la France d'aujourd'hui, et leur BD d'une grande finesse tape dans le mille.

"*Transition écologique portée disparue : Où est donc passée la sobriété ?*" interroge "L'Opinion" le 7 septembre. "*Voyages en avion, achats de téléviseurs grande taille, ruée sur l' 'ultra fast fashion' : rien ne semble freiner le désir de consommation.*" Pas U2, en tout cas. Leur bombardement audiovisuel à Las Vegas ramène toutes les autres superproductions au niveau d'un showcase *unplugged*. Gigantesque, époustouflant, c'est le Truman Show appliqué au rock, inaugurant La Sphere, plus grande boule au monde : 112 mètres de hauteur, 157 mètres de large, 81 300 m^2, 18 600 places assises, 160 000 haut-parleurs, intérieur et extérieur tapissés de LED haute résolution, le tout pour 2,3 milliards de dollars. Est-ce le spectacle total de demain, la suite de ce que Pink Floyd a initié il y a cinquante ans avec leur écran circulaire et la quadriphonie, ou le dernier avatar des dômes IMAX comme La Géode ?

Il va falloir beaucoup de "petits gestes du quotidien" à Bono et ses aficionados pour éponger un tel bilan carbone, mais il se passe quelque chose, c'est mieux que les vedettes qui font payer une blinde pour jouer en semi-playback. On ne peut pas en dire autant de Burning Man, rassemblement annuel écolo-polluant-snob dans le désert du Nevada. Brûler du bois, c'est déjà le niveau zéro, je ne parle même pas des poêles domestiques, dont l'impact désastreux pour l'atmosphère a été longtemps maquillé. Cette année, en raison de la tempête tropicale Hilary, les 70 000 festivaliers ont été coincés dans un déluge de boue, et le retour à la civilisation a donné lieu à des embouteillages dantesques, avec des incivilités et des manifestations d'égoïsme très éloignées des valeurs affichées. Quel dommage qu'on ne les ait pas laissés passer l'année dans leur campement de nantis avec leurs groupes électrogènes, l'expérience humaine aurait été savoureuse. En 1974, Jacques Rozier avait tourné un film catastrophe (à sa manière), "Les Naufragés De L'Île De La Tortue", avec Pierre Richard, Jacques Villeret, Maurice Risch, Jean-François Balmer : "*Employé d'une agence de voyages à Paris, Jean-Arthur Bonaventure et son collègue 'Gros-Nono' Dupoirier échafaudent un projet inattendu de séjour touristique :* 'Robinson, démerde-toi — 3 000 F, rien compris', *c'est-à-dire l'occasion pour chaque client de revivre sur une île déserte l'expérience de Robinson Crusoé. Le voyage, guère organisé, tourne bientôt à la déconfiture…*" Rozier est mort il y a six mois, il avait toujours du mal à finir ses films — à tous points de vue —, si vous ne les connaissez pas commencez par "Maine Océan", il y a un charme et une poésie uniques.

Sur sofoot.com, "*Mais où est passé l'esprit northern soul du foot anglais ?*" par Nicolas Kssis-Martov, pour le cinquantenaire de la première nuit blanche au Wigan Casino. Cette musique continue d'influencer tout ce que le rock anglais peut produire d'intéressant, mais ce sont les footeux qui en parlent. "*Quand le sage montre la Lune, l'idiot regarde le doigt.*"

Sillon transversal : le train de nuit Genève-Irun a été supprimé en 2013 par Guillaume Pepy (ce mec a été une catastrophe ferroviaire), pourtant, dans ma précédente chronique, confondant la Garonne et le lac Léman, j'avais localisé à Toulouse Le Pop Club, label genevois émérite (lepopclub.com). La méprise vient de l'existence, dans la ville de Mader et Nougaro, d'un autre label d'esthètes, Pop Superette (www.popsuperette.net). Ceux-ci publient trois magnifiques super 45 Tours : "Les Boots" ("*Les Boots ont représenté en France, avec Ronnie Bird, Les Problèmes et quelques autres groupes, la crème du rock anti-yéyé*") en 1966 avec Robert Fitoussi, futur F.R. David, à la basse et au chant. "Stone face à Charden", sur la rencontre, orchestrée par Jean Bouchety, d'Annie "Stone" Gautrat, première modette de France, et d'Eric Charden. Enfin "Les Stinky Toys", avec des raretés enregistrées en direct dans les studios Polydor en 1978. Les trois disques sont passionnants, ils rendent chacun justice à des groupes et des artistes qui ont fait beaucoup.

Liaison Juvisy-Marseille : Jean-William Thoury est un autre de ces esthètes qui ont porté au plus haut le rock, inventant même, pour le power-trio Bijou, la fonction de parolier-manager-producteur. Le Marseillais Daniel Sani lui rend hommage, l'album s'appelle "Jean-Daniel Sani Chante Jean-William Thoury" (disques_tchoc@gmail.com). Quand on l'écoute, on réalise que son travail a porté et que sa façon de faire sonner le français a engendré une belle descendance, dernièrement Mustang et Jean Felzine, ou Niki Demiller.

Calendrier sous le signe du 7 : à la mairie du 7ème arrondissement de Paris, "Les Icônes Du Rock", exposition de photos de Gaëlle Ghesquière, à partir du 9 novembre ; du 13 au 19 Novembre à Bordeaux, le festival Musical Ecran montrera pour sa neuvième édition les meilleurs documentaires musicaux ; les 24 et 25 novembre à 17 heures, signature de Sean O'Hagan à la Librairie 7L, 7 rue de Lille à Paris, pour la sortie de 7x7, double album de sept longues plages composées spécialement pour le peintre Jean-Pierre Müller par Robert Wyatt, Archie Shepp, Nile Rodgers et quelques autres pointures. En 2021, le prix du jury de Musical Ecran était allé à "In A Silent Way" de Gwenaël Breës, consacré à Talk Talk. Ce film aussi singulier que son objet est désormais disponible en DVD, distribué par Kuroneko. "*Avant de jouer deux notes, apprenez à en jouer une. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Et ne jouez cette note que si vous avez une raison de la jouer.*" Mark Hollis (Talk Talk), 1998. ❑

Photo Bruno Berbessou

ROCK THE PISTES FESTIVAL

17→23 MARS 2024

SAVE THE DATE

Portes du Soleil Ski & Bike

haute savoie le Département

Valais GRAVÉ DANS MON CŒUR

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

rock&folk

RTL2

HUNGER GAMES

LA BALLADE DU SERPENT ET DE L'OISEAU CHANTEUR

D'APRÈS LE ROMAN DE SUZANNE COLLINS SCÉNARIO MICHAEL LESSLIE ET MICHAEL ARNDT RÉALISÉ PAR FRANCIS LAWRENCE

METROPOLITAN FILMEXPORT

AU CINÉMA LE 15 NOVEMBRE

LIONSGATE

JUSQU'AU 15 NOVEMBRE

CONCOURS

Gagnez une barre de son JBL 1300, des goodies et des places de cinéma sur le site Son-Vidéo.com

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma